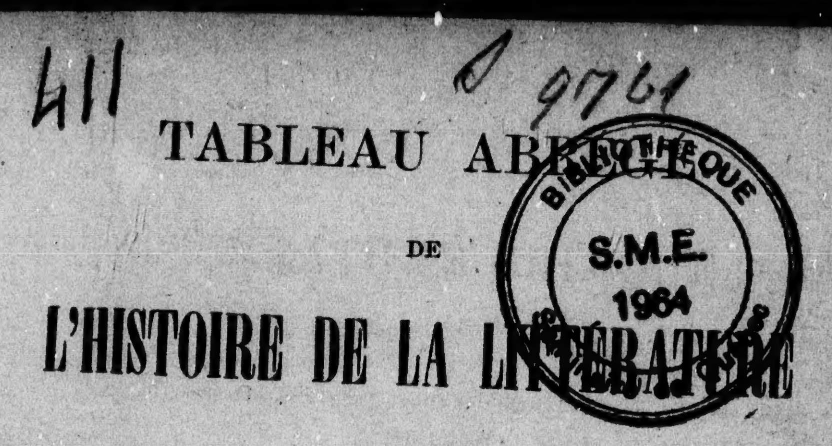
4

L'

(co

C. c




# TABLEAU ABRÉGÉ

DE

# L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

CHEZ

LES GRECS, LES ROMAINS
LES FRANÇAIS, LES ITALIENS, LES ESPAGNOLS
LES ANGLAIS ET LES ALLEMANDS

---

***DEUXIÈME ÉDITION***

(CONFORME AU PROGRAMME DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL DE 1891)




MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul



# LITTÉRATURE GRECQUE.

L'ancienne langue grecque se divisait en divers dialectes, dont les principaux sont le dorien et l'ionien. Le premier sonore, pompeux, éminemment lyrique; le second, plein de douceur, de souplesse et propre au récit. Le dorien fut la langue de Stésichore, de Pindare, de Théocrite; les plus illustres représentants de l'ionien sont Homère et Hésiode. De ce dernier dialecte naquit l'attique, représenté par Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Platon, Isocrate, Démosthène, Eschine.

On peut partager en sept périodes le long espace de trente siècles que mesure la littérature grecque depuis ses origines connues jusqu'à l'époque contemporaine.

### PREMIÈRE PÉRIODE.

#### TEMPS ANTÉHISTORIQUES.

Cette période ne comprend d'abord que des souvenirs mêlés d'obscurités légendaires; quelques noms (Linus, Orphée, Musée) et point d'auteurs. Plus tard viennent des œuvres d'un caractère déterminé: l'*Iliade* et l'*Odyssée* (Xe siècle), puis les poèmes didactiques d'Hésiode (IXe siècle), qui résument les enseignements de la légende sur l'origine des dieux (la *Théogonie*) et ceux de l'expérience sur les travaux de l'homme (*les Travaux et les Jours*).

## DEUXIÈME PÉRIODE.

### DES OLYMPIADES A LA GUERRE DES PERSES (776-479)

Ce qui domine au début des temps héroïques de la littérature grecque, c'est la poésie lyrique, avec une forme aussi nette et précise que brillante, celle de l'ode. Ses plus brillants représentants furent ALCÉE, SAPHO, ALCMAN, STÉSICHORE, SIMONIDE, ANACRÉON et surtout * PINDARE.—Avec l'ode avait marché de front l'élégie, et tandis que TYRTÉE ranimait le patriotisme par ses chants héroïques, ARCHILOQUE faisait du vers iambique l'arme terrible de la satire.—Des chants et des chœurs célébrés en l'honneur de Bacchus, sortent peu à peu la tragédie et la comédie, si florissantes dans l'époque suivante.

## TROISIEME PÉRIODE.

### DE LA FIN DE LA GUERRE DES PERSES A LA MORT D'ALEXANDRE (479-323).

C'est l'âge classique du génie grec, le point culminant de l'art et de la langue. Deux genres, la tragédie et la comédie, représentent la poésie avec éclat et lui donnent toute la variété que la perfection comporte. La tragédie, à peine constituée par THESPIS, se résume dans trois grands noms : * ESCHYLE, * SOPHOCLE et * EURIPIDE.—La co-

---

* Les auteurs dont le nom est précédé d'un astérique * ont leur appréciation vers la fin de ce livret, à la troisième catégorie de questions du *Programme de l'Histoire de la Littérature*.

médie ancienne, représentée par ARISTOPHANE, est une satire politique : satire directe et personnelle, mettant en scène les hommes d'Etat sous leur propre nom et avec les traits mêmes de leur visage reproduits et chargés par le masque.—A la comédie ancienne succèdent la moyenne et la nouvelle comédie qui réduisent la satire à la peinture générale de la vie humaine. Dans cette voie le théâtre grec, avec MÉNANDRE, retrouve encore la perfection.

La prose n'a pas de destinées moins heureuses que la poésie. A peine employée jusque-là par quelques législateurs, philosophes ou géographes, elle devient, tout d'un coup, avec* HÉRODOTE, la langue harmonieuse de l'histoire. Elle prend de la précision et de la vigueur sous la plume de * THUCYDIDE, qui fait ressortir la netteté et l'exactitude de la pensée par la savante brièveté du langage.—Mais c'est surtout dans l'éloquence politique que la prose devait prendre tout son essor. Par elle, PÉRICLÈS fonde sa puissance, ISOCRATE et ISÉE donnent des leçons plutôt que des exemples ; mais LYCURGUE d'Athènes, HYPÉRIDE, DÉMADE, PHOCION, ESCHINE, mesurent les degrés de la hauteur à laquelle s'élève * DÉMOSTHÈNE.—Les philosophes cultivent eux-mêmes l'éloquence ; * PLATON la met au service de l'idéalisme avec un art divin que * XÉNOPHON ne laisse pas trop déchoir et qu'ARISTOTE remplace par l'autorité didactique. Mais les sophistes l'enseignent avec une subtilité qui en prépare la décadence.

## QUATRIÈME PÉRIODE.

### DE LA MORT D'ALEXANDRE A LA MORT D'AUGUSTE. (323-1 av. J.-C.).

Le centre de la littérature grecque se déplace, et ses caractères se sont promptement altérés. Cependant THÉOCRITE, poète sicilien, donne à l'idylle une perfection qui ne sera pas égalée. Des poètes élégiaques, comme CALLIMAQUE, des poètes didactiques, comme ARATUS, APOLLONIUS DE RHODES, sont les dignes maîtres des Properce, des Virgile et des Ovide. La critique philologique qui naît chez les Alexandrins atteint, avec ARISTARQUE, son apogée. Enfin l'histoire générale de POLYBE (IIe siècle av. J.-C.) est un des ouvrages les plus judicieux et les plus profonds de l'antiquité.

## CINQUIÈME PÉRIODE.

### DU RÈGNE D'AUGUSTE A CELUI DE JUSTINIEN (1-527).

C'est, pour ainsi dire, la période romaine de la littérature grecque. L'histoire vient au premier rang avec un esprit de curiosité nouvelle ; elle nous offre les noms de DENYS D'HALICARNASSE, de DIODORE DE SICILE, du juif JOSÈPHE, et de * PLUTARQUE qui relève par le sentiment et l'idée la décadence de l'art et du style.—LUCIEN (IIe siècle) est réputé le plus spirituel écrivain de l'antiquité à cause des bons mots et des saillies dont il a semé ses écrits (*Dialogues*, *etc.*), à cause de la verve de son style, et du ton léger et

railleur qu'il conserve toujours en parlant des choses les plus graves.—Le roman d'amour se fait une place à part dans les écrits d'HÉLIODORE et de LONGUS.—Le génie grec reçoit un nouveau principe de vie qui lui rend la fleur et la vigueur d'une seconde adolescence: c'est le christianisme. Du second siècle au cinquième, S. JUSTIN, S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, * S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, * S. BASILE LE GRAND, S. GRÉGOIRE DE NYSSE, * S. JEAN CHRYSOSTOME, S. EPIPHANE, SYNÉSIUS, etc., exposent les doctrines chrétiennes, les défendent et les propagent avec les idées de la langue qui conviennent à la patrie de Démosthène et de Platon.

## SIXIÈME ÉPOQUE.

### DU RÈGNE DE JUSTINIEN A LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE (527-1453).

C'est la période byzantine, période de longue décadence et, pour ainsi dire, d'agonie. Des traductions, des compilations, des commentaires, etc., voilà, pendant environ dix siècles, l'occupation du génie grec. Le trésor des œuvres classiques se conserve, du moins à Byzance, et lorsque Mahomet II aura porté le dernier coup à l'empire d'Orient, les exilés grecs transmettront à l'Occident ces richesses dont ils n'ont su que faire, et favoriseront ainsi la renaissance-européenne du XVIe siècle.

## SEPTIÈME PÉRIODE.

### LES GRECS MODERNES.

Le fait capital de l'histoire des Grecs sous la domination des Turcs, c'est le maintien de leur langue, symbole vivant de leur nationalité. Entre toutes les langues anciennes, le grec eut le privilège de se survivre à lui-même dans une des langues contemporaines, le grec moderne. " Dans sa forme actuelle, dit un critique, la langue grecque s'éloigne moins de celle de Xénophon, que la langue de Xénophon ne diffère de celle d'Homère."

# LITTÉRATURE ROMAINE.

A côté du latin que nous connaissons par les œuvres d'une puissante littérature, il y eut en Italie une langue vulgaire ou rustique dont on ne sait quelque chose que par des citations d'auteurs, des inscriptions, etc. C'est de ce latin vulgaire que sont sortis les idiomes néo-latins : l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, le provençal, le valaque et le rouman ; le latin classique n'a exercé une véritable influence sur ces idiomes qu'à l'époque de la renaissance des études des lettres anciennes.

Des cinq premiers siècles de Rome, il ne reste aucune marque indiquant une pensée, une tendance littéraire. C'est à partir du moment où la langue latine se trouva, par les actes politiques des Romains, en contact avec la langue grecque, c'est-à-dire depuis la guerre de Pyrrhus, qu'elle se polit sensiblement. Elle acquit vers la fin de la république la souplesse, l'harmonie, l'abondance qui conviennent à l'éloquence, à la philosophie et à la poésie.

Les Romains, dans le cours de leurs vastes conquêtes, avaient fait du latin la langue officielle, la langue de l'administration. Néanmoins le grec résista longtemps aux envahissements du latin. Il alla même jusqu'à s'imposer, dans une large mesure, aux nationalités italiques et aux provinces de l'empire, et, du temps de Cicéron, c'est le grec qui était véri-

tablement la langue universelle du monde connu. Mais un siècle ou deux après, le latin avait reconquis la première place, et, comme langue écrite, était parvenu à être usité partout où dominait le nom romain.

Dès le commencement de l'ère chrétienne, le latin à peine fixé, commença à décliner. La propagande en langue vulgaire des dogmes nouveaux contribua à amener le rapprochement et plus tard la confusion des deux formes de langage, vulgaire et classique. Le latin parlé à Constantinople, fortement mélangé de grec et d'idiomes orientaux, rendit complète l'altération de la langue. Ce latin du Bas-Empire a reçu le nom de BASSE latinité. De son côté, l'élément barbare, par les invasions des Goths, des Vendales, des Lombards, ne changea pas moins la physionomie du latin ; enfin les langues néo-latines se formèrent.

Au moyen âge, le latin fut si universellement parlé et entendu, qu'il répugne presque de voir en lui, dès ce temps, une langue morte. C'est en cette langue qu'écrivirent le vénérable BÈDE, saint BERNARD, saint THOMAS D'AQUIN, saint BONAVENTURE, etc., et que furent composées ces admirables poésies qui appartiennent à la liturgie catholique : le *Vexilla regis*, le *Pange lingua*, tout l'office du Saint Sacrement, le *Dies iræ*, le *Stabat mater*, etc.

Cependant le latin du moyen âge n'était pas, tant s'en faut, le latin classique. Celui-ci eut des renaissances. Il en eut une brillante au XVe siècle, qui avait été préparée par les œuvres latines de DANTE,

de Pétrarque, et de Boccace. Au XVIe siècle, il est parlé d'un bout à l'autre de l'Europe avec facilité et élégance.. Autour d'Erasme, il y a nuée de cicéroniens. Comme l'éloquence, la poésie renaît de ses cendres. Virgile, Horace, Lucrèce ont en foule des rivaux : Vanière, Rapin, Santeul, de Polignac, etc. Eloquence et poésie de collège, littérature de langue morte, morte comme la langue elle-même. Le latin se maintint encore longtemps en Europe comme la langue des sciences naturelles, de la théologie et de l'érudition. De nos jours, il est encore très usité comme langue vulgaire, dans diverses parties de la Hongrie et de la Pologne. Enfin le latin est toujours la langue de l'Eglise romaine et de sa chancellerie.

On peut diviser l'histoire de la littérature latine proprement dite, en quatre périodes.

## PREMIÈRE PÉRIODE.

### DU MILIEU DU IIIe SIÈCLE A LA MORT DE SYLLA (240-78 av. J-C.).

Le génie romain si actif pour la politique et l'art militaire, mais si engourdi pour les choses de l'esprit, s'éveilla enfin au contact du génie grec, et dans une période d'un peu plus de deux siècles, il a eu, en littérature, sa naissance tardive, son adolescence rapide, sa mâle jeunesse. Livius Andronicus, qui traduisit des tragédies et des comédies grecques, est le premier poète connu. Ennius (240-170) créa l'épopée latine en transportant dans les *Annales* mêmes

de Rome, les formes et le mètre de l'Iliade. Dans cette histoire héroïque, on rencontre des vers énergiques et bien frappés, dont Virgile ne dédaignait pas de s'emparer en disant qu'il tirait de l'or du fumier d'Ennius.—PLAUTE (227-184), auteur de l'*Amphitryon*, des *Ménechmes*, etc., est le père de la comédie latine, et le génie le plus éminemment comique de Rome. Mais presque toutes les comédies de cet auteur si national ont des sujets grecs, des personnages grecs. TÉRENCE (192-159), auteur de l'*Andrienne*, fut un imitateur et un copiste de Ménandre ; inférieur à Plaute pour le génie comique, il le surpassa par le style et par le goût. La satire a, dans cette période, un célèbre représentant, LUCILIUS que son incroyable facilité a fait comparer par Horace à un courant bourbeux roulant des matières précieuses.—La prose se polissait aussi à l'école grecque, et surtout l'éloquence. CATON L'ANCIEN acquérait une haute réputation d'éloquence par un soin de la forme que les ancêtres n'avaient pas connu ou qu'ils auraient dédaigné. Les noms de PISON, de SCIPION, des GRACQUES, de CRASSUS, de MARC-ANTOINE, etc., signalent dans la langue et dans l'art oratoire, une suite d'efforts qui conduisent naturellement aux contemporains de Cicéron. VARRON, appelé le plus savant des Romains, est l'auteur des *Satires Ménippées*, du *De re rustica*, et d'ouvrages d'érudition qui sont traités de main de maître.

## DEUXIÈME PÉRIODE.

### DE LA MORT DE SYLLA A LA FIN DU RÈGNE D'AUGUSTE (78 av J.-C.–14 ap J.-C.).

C'est l'âge d'or de la littérature latine, on l'a appelé le *siècle* d'Auguste. La langue est dans sa pleine maturité ; le travail d'assimilation est accompli, le génie romain a donné au monde l'exemple de la perfection dans l'imitation.— LUCRÈCE, dans son poème didactique *De la nature des choses*, un des chefs-d'œuvre du genre, a revêtu de toutes les séductions de la poésie l'impie système d'Epicure— CATULLE a composé un grand nombre de poèmes qui ont une élégance naïve, une grâce négligée qui ne charment pas moins qu'un art plus accompli. PROPERCE et TIBULLE, poètes élégiaques : le premier a plus de vigueur et de vivacité ; le second est plus tendre et plus délicat.—Enfin * HORACE, * VIRGILE et * OVIDE complètent la liste des grands poètes de cette période.— Les prosateurs sont * JULES CÉSAR,* SALLUSTE,* TITE-LIVE, CORNÉLIUS-NEPOS (biographe), VITRUVE, auteur d'un fameux *Traité d'Architecture*, et CICÉRON qui domine son siècle de toute sa gloire d'orateur et d'écrivain.

## TROISIÈME PÉRIODE.

### DE LA MORT D'AUGUSTE AU SIÈCLE DES ANTONINS (de 14 à 193 ap J.-C.)

Le talent, le génie même ne manquent pas à cet âge d'argent, qui compte encore plusieurs écrivains

supérieurs : l'auteur de la *Pharsale*, LUCAIN (39-65), qui ne sait pas employer avec règle et retenue ses grandes qualités de poète, l'imagination, la force créatrice, l'abondance du style, l'énergie de l'expression,—le grand historien * TACITE,—SÉNÈQUE (2-65), auteur de tragédies et d'ouvrages philosophiques d'un caractère élevé,—JUVÉNAL dont les satires ont moins d'agrément mais plus d'éloquence que celles d'Horace, et l'épigrammatique MARTIAL, — sans compter STACE et SILIUS ITALICUS, deux poètes épiques qui ne sont pas sans valeur,—le satirique PERSE, puis le critique QUINTILIEN et toute une école de rhéteurs,—les historiens VELLÉIUS PATERCULUS, SUÉTONE (*Vie des douze Césars*), et QUINTE-CURCE, l'historien d'Alexandre,—PLINE L'ANCIEN, auteur d'une *Histoire naturelle* et PLINE LE JEUNE, auteur de *Lettres*, PÉTRONE, auteur du *Satyricon*, sorte de roman comique et satirique,—etc. Chez les meilleurs, apparaissent des marques de décadence ; ce n'est pas la force qui fait défaut, c'est la règle ; l'excès tend à remplacer la mesure. Ici la pompe, l'emphase et la déclamation ; là, la subtilité, la recherche dans les idées et dans le style.

## QUATRIÈME PÉRIODE.

### DES ANTONINS A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (193-476).

Dans cette longue période de despotisme et d'anarchie, la littérature latine partage l'affaissement général des institutions et des esprits. La poésie se

soutient et se relève par la forme, avec Némésien, Claudien, Ausone, etc. Une sorte d'éloquence philosophique renaît, aux derniers jours du paganisme, avec Symmaque et Boece, et survit à l'empire dans Cassiodore ; puis tout s'éteint.

Il faut mettre à part, dans ce mouvement de la littérature latine, l'éloquence sacrée, qui jette ses lueurs dans cette ténébreuse agonie. Sous le rapport de la forme littéraire, les Pères latins sont inférieurs aux Pères grecs. S. Justin,—Tertullien, auteur de *l'Apologétique*, chef-d'œuvre de logique, d'éloquence et d'énergie,—Lactance, surnommé le Cicéron chrétien,—S. Ambroise, auteur ascétique et orateur, dont l'éloquence était pleine de douceur et de charme,—S. Jérome, auteur de la *Vulgate* et d'ouvrages de controverse, écrivain d'une puissante imagination, d'une éloquence entraînante,—* S. AUGUSTIN lui-même participent de la décadence littéraire de leur temps, par la recherche des faux ornements, par la subtilité, par l'affectation ou l'emphase. Mais ces défauts sont bien compensés chez eux par l'élévation des pensées, et même par des beautés de forme avouées par le goût le plus pur et le plus délicat.

# LITTÉRATURE FRANÇAISE.

---

## PREMIÈRE PÉRIODE.

### MOYEN AGE.

La langue romane est la langue formée par l'altération du latin chez les peuples soumis à la domination romaine. Le roman parlé dans le Nord de la France s'est appelé *langue d'oïl*, à partir du XIe siècle, et le roman du Midi a été désigné par le nom de *langue d'oc* ou *provençale.*

La poésie provençale commence à peine qu'elle brille de tout son éclat entre les mains des *troubadours*. Cette littérature qui s'étend de la fin du XIe siècle jusqu'à la seconde moitié du XIIIe, compte parmi ses représentants les plus célèbres, GUILLAUME DE POITIERS, BERNARD DE VENTADOUR, BERTRAM DE BORN qui excella dans le *sirvente* guerrier et qui a été surnommé le Tyrtée de la poésie provençale, etc.

Pendant que le roman provençal accomplissait ses brillantes mais éphémères destinées, le roman wallon préparait son avenir d'une manière plus sûre et plus durable. C'est vers le milieu du XIIe siècle que la langue d'oïl commence à posséder une littérature. Les poètes de cette langue, traduisant le nom de troubadour avec la désinence française, se firent

appeler *trouvères*. Les principaux genres de littérature cultivés par eux furent la chanson de geste, les fabliaux, etc. Les chansons de geste étaient des espèces d'épopées, et les trois sujets favoris de la muse épique de la France au moyen âge, furent Charlemagne, Arthur, chef des Bretons, et Alexandre.—Au premier de ces sujets appartient la célèbre *Chanson de Rolland*, véritable épopée, "de taille, dit M. Vitet, à porter ce grand nom," et à laquelle "il n'a manqué, selon l'expression de M. Sainte-Beuve, qu'un digne metteur en œuvre, un meilleur Théroulde." (XIIe siècle).

La principale œuvre du XIIIe siècle est le *Roman du Renard*, œuvre satirique que toute l'Europe tend à s'approprier par l'imitation. C'est l'écho des rancunes qni animent les petits contre les grands, des hardiesses politiques et religieuses qui traversent l'imagination des peuples.—*Le Roman de la Rose*, fameuse composition allégorique commencée au XIIIe siècle par Guillaume de Lorris et achevée au siècle suivant par Jean de Meung, est un ouvrage licencieux et immoral. Le poème du premier est une sorte d'*Art d'aimer ;* celui du second est une encyclopédie du temps et une satire perpétuelle.

Les poètes lyriques du XIVe siècle sont Alain Chartier, Christine de Pisan et Eustache Deschamps ; et au XVe siècle : Charles d'Orléans, Clotilde de Surville, Villon regardé comme le père de cette race de poètes qui ont été désignés sous le nom d'esprits gaulois, race à laquelle appartiennent Marot, Régnier, LaFontaine.

Le moyen âge a son théâtre, qui est né, ainsi que l'ancien théâtre grec, de la religion, comme le rappelle le nom même de *mystères* donné à ses représentations. Le grand et inépuisable spectacle de la Passion de J-C. fit naître une confrérie spéciale pour le représenter. Les CONFRÈRES DE LA PASSION eurent pour concurrents les CLERCS DE LA BAZOCHE qui composèrent, souvent avec talent des moralités qui étaient l'écho dramatique du *Roman de la Rose*, et des farces, comme l'*Avocat Patelin*, l'un des monuments les plus remarquables de l'ancien génie comique de la France,— puis la société des ENFANTS SANS-SOUCI qui, dans leurs *soties*, recommencèrent presque Aristophane, au moins pour la malice et l'audace à tout dire. Les excès des Bazochiens et des Enfants sans-souci les firent bientôt tomber dans le dernier discrédit.

La prose, qui est partout la sœur cadette de la poésie, est née à son tour et a grandi. Dès le IXe siècle, plusieurs conciles enjoignirent au clergé de s'adresser au peuple en langue vulgaire dans les instructions religieuses. C'est par des sermons en langue vulgaire que * S. BERNARD (XIIe siècle) soulève les populations de tout l'Occident pour une nouvelle croisade.—Des chroniques sont les premiers monuments qui nous restent de la prose française. VILLEHARDOUIN (XIIIe siècle), FROISSART (XIVe siècle), marquent, dans cet art naissant et dans la langue qui s'y applique, trois étapes et trois progrès. Les *Mémoires de* COMINES au XVe siècle sont écrits dans un style clair et précis ; cet auteur peut

être même considéré comme le premier, en date, des écrivains modernes.

## DEUXIÈME PÉRIODE.

### XVIe SIÈCLE.

La vieille poésie française est trop souvent licencieuse; celle du XVIe siècle est tout imprégnée et tout empoisonnée de paganisme, paganisme de sentiments et d'idées comme d'expression. L'imitation idolâtrique de l'antiquité a presque complètement fait disparaître l'esprit chrétien. La langue elle-même cessait d'être française pour devenir toute latine. Et cependant les écrivains de ce siècle firent accomplir de grands progrès à la langue et en particulier à la versification.

Grâce surtout aux poètes de *la Pléïade*, la langue acquit une abondance d'images, une flexibilité de tours, etc., qu'elle n'avait jamais connues. Le tort de ces doctes artistes fut de vouloir trop violemment greffer la littérature antique sur la littérature française. Leur chef, RONSARD, malgré bien des défauts choquants, est un grand poète, le plus grand de son siècle. Il communiqua à la langue de la force et de l'éclat ; il donna au vers un nombre plein et sonore, un accent mâle et robuste, inconnu avant lui. Il eut pour adversaires CLÉMENT MAROT et ses disciples, qui tenaient aux traditions de leurs devanciers. Marot est un des poètes français les plus assurés de vivre, mais son immortalité est celle d'un poète aimable, gracieux, élégant, et non celle d'un grand

poète.—Un des poètes les plus originaux est le célèbre huguenot AGRIPPA D'AUBIGNÉ, auteur du poème les *Tragiques :* " c'est le Juvénal du XVIe siècle, dit M. Sainte-Beuve, âpre, austère, étincelant de beautés, rachetant une rudesse grossière par une sublime énergie."—Les principaux représentants du théâtre sont JODELLE qui, le premier, remplaça les Mystères et les Soties par des tragédies imitées des Grecs, et GARNIER, dont les tragédies occupent le premier rang parmi celles qui précédèrent en France les théâtres de Rotrou et de Corneille.

La prose se perfectionne aussi sous la plume d'écrivains de talent, tels que MARGUERITE D'ANGOULÊME, auteur de *l'Heptaméron*, recueil de nouvelles dans le genre de Boccace,—BONAVENTURE DES PERRIERS,—RABELAIS, l'auteur du trop fameux roman de *Gargantua et de Pantagruel*, mais l'un des écrivains qui ont importé dans la langue française le plus de richesses durables,—les auteurs de la *Satire Ménippée*, entre autres, le fameux PIERRE PITHOU,—AMYOT, le célèbre traducteur de Plutarque, qui sut faire d'une traduction un ouvrage merveilleux de pur esprit français et de sens vraiment gaulois,—MONTAIGNE, l'auteur des *Essais*, un des ouvrages qui, malgré bien des reproches qu'il mérite au point de vue religieux, est assuré de vivre autant que la langue, à cause du style où tout est image, tout est peinture, et où l'idée abstraite ne se présente jamais nue,—enfin S. FRANÇOIS DE SALES qui, à la demande de Henri IV, composa l'*Introduction à la vie dévote*, livre qui fut aussitôt traduit dans toutes les langues. Dans le

style de ce grand écrivain, le plus imagé dont les lettres nous offrent l'exemple, il y a quelquefois luxe et surabondance de poésie, mais souvent on y admire la mesure et le sentiment des convenances les plus hautes et les plus exquises.

## TROISIÈME PÉRIODE.

### XVIIe SIÈCLE.

Le dix-septième siècle est le grand siècle littéraire de la France, comparable en tout, et supérieur en bien des points, aux siècles immortels de Périclès, d'Auguste et de Léon X. La perfection du génie français est dans l'union de l'esprit ancien et de l'esprit national : c'est cette même union qui fait l'incomparable supériorité de l'ère de Louis XIV. Non seulement les grands écrivains de cette époque n'ont rien à envier aux maîtres de l'art de la Grèce et de Rome, ils les ont de très loin surpassés par la raison toute simple que le christianisme, en perfectionnant les idées morales, a créé une sorte de beau idéal qui ne pouvait exister dans l'antiquité. Leurs écrits nourrissent toujours l'esprit comme ils élèvent toujours l'âme. Cependant ces admirables écrivains portent la marque de l'humanité, c'est-à-dire l'imperfection, ne serait-ce que dans un excès de pompe, dans un air quelquefois trop visible d'apprêt et de solennité.

L'Académie française, organisée en 1635 par Richelieu, a grandement contribué à l'illustration de la littérature ; mais en entreprenant prématurément

de fixer le système entier de la langue, elle en précipita pour sa part l'appauvrissement.

Au début du XVIIe siècle, le premier genre qui se perfectionne en France, c'est la poésie lyrique, mais comme au siècle précédent, l'inspiration directe originale, est absente. Elle est représentée par Malherbe qui opère une révolution littéraire, en faisant " le premier en France sentir dans les vers une juste cadence," et en réduisant, un peu tyranniquement, il le faut dire, la Muse aux règles du devoir,—et par son disciple Racan, auteur des *Bergeries* et de poésies sacrées.

La tragédie française, à laquelle on reproche l'adoption d'un rythme d'une monotonie fastidieuse, et une préoccupation excessive, même chez les grands maîtres, de la pompe et de l'éloquence, a pour illustres représentants * CORNEILLE, * RACINE, sans compter Rotrou, auteur du drame *le Martyre de saint Genest*, pièce qui abonde en vers magnifiques.—La comédie atteint sa perfection avec * MOLIÈRE ; elle est aussi cultivée par Corneille, Racine, Regnard, auteur du *Joueur*, celui de tous les poètes comiques qui a le plus approché de Molière, *sed longo intervallo*. Quinault est le véritable créateur de l'opéra en France : il s'y est montré un des écrivains les plus purs et les plus précis du XVIIe siècle.

Dans la satire, genre toujours plein du vieil esprit français, mais modifié par le génie latin où la muse française s'est retrempée, brillent entre tous * BOILEAU et Mathurin Régnier, un des poètes les plus sûrs de vivre par l'originalité et par son style plein

d'enjouement et de vivacité.—La fable est représentée par l'incomparable *LA FONTAINE, et la poésie pastorale par RACAN, SEGRAIS et MADAME DESHOULIÈRES.—L'histoire est cultivée par MÉZERAY, FLEURY, auteur d'une célèbre *Histoire de l'Eglise*, et PELLISSON, qui s'est plutôt illustré par ses *Mémoires de Fouquet*.

Le XVIIe siècle est moins vanté pour ses historiens que pour ses auteurs de *Mémoires*. Les principaux sont le CARDINAL DE RETZ, écrivain d'un coloris merveilleux, et le duc de SAINT-SIMON, qui a mérité d'être appelé par M. Villemain "l'incorrect et unique rival de Bossuet et de Tacite", et dont les *Mémoires*, malgré tout ce qu'ils offrent d'injuste et de bizarre, composent, en somme, une des plus agréables et des plus attachantes lectures qu'on puisse faire.

Une autre branche littéraire, très riche au XVIIe siècle, c'est le genre épistolaire. C'est d'abord l'école solennelle, éloquente ou recherchée, recommandable surtout par le choix de l'expression et la correction habituelle, les BALZAC et les VOITURE; puis l'école naturelle et vraie, les *SÉVIGNÉ et les MAINTENON. Ces deux femmes éminentes avaient une manière d'écrire bien différente. Dans les lettres de madame de Maintenon l'imagination paraît peu; c'est le jugement qui domine; le cœur ne s'y répand presque jamais; l'esprit même se contient.

Le XVIIe siècle a produit plusieurs grands philosophes et profonds penseurs, qui furent en même temps d'admirables écrivains. Tels furent DESCARTES,

une des plus hautes intelligences qui aient jamais paru, et dont on a dit qu'il nous a laissé des ouvrages dans lesquels on admirerait le style, si le fond des choses ne s'était emparé de toute l'admiration,—l'illustre MALEBRANCHE, "qui a bien pu errer quelquefois dans le chemin de la vérité, mais qui n'en est jamais sorti," (De Maistre), qui a donné au raisonnement tout l'éclat qu'il peut avoir, et qui a trouvé l'art de faire parler à la métaphysique la plus abstraite, une langue toujours riche, toujours naturelle, quelque fois sublime,—enfin le grand PASCAL, l'auteur des *Pensées*, l'un de ces rares génies qui n'apparaissent qu'à de longues distances dans l'histoire du monde, et qui sera toujours célébré comme le rival d'Archimède et de Galilée, l'égal de Démosthène et de Bossuet.—Parmi les éminents moralistes de cette époque, il faut distinguer * LA BRUYÈRE et LA ROCHEFOUCAULD dont les *Maximes* sont souvent fausses, mais sont un modèle du style ferme et énergique.—Si les grands auteurs du XVIIe siècle sont toujours modèles et toujours inimitables, principalement par l'éloquence chrétienne représentée par * BOSSUET, * FENELON, * BOURDALOUE et * MASSILLON. FLÉCHIER leur est inférieur, mais son *Oraison funèbre de Turenne* peut être regardée comme un monument dans l'histoire de l'éloquence. —Les deux plus belles gloires du barreau, à cette époque, sont ANT. LEMAISTRE et OLIVIER PATRU.

## QUATRIÈME PÉRIODE.

### XVIIIe SIÈCLE.

Durant cette période, littérature et philosophie, sciences et arts, histoire et politique poursuivirent un même but, faire de la raison l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique ; obéirent à une même inspiration, l'esprit antireligieux. On opposa constamment et perfidement la morale à la religion, la raison au devoir. Le génie qui, au XVIIe siècle, avait trouvé sa force et sa gloire dans les idées chrétiennes, devait nécessairement décroître dans cette société impie et corrompue. Aussi, quelle disparité entre les écrivains les plus marquants des deux époques ! Les trois esprits les plus forts et les plus originaux du XVIIIe siècle, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, peuvent-ils être mis en parallèle avec les Descartes, les Pascal, les Corneille et les Bossuet ? " J'entre dans une sainte colère quand on veut rapprocher les auteurs du dix-huitième siècle des écrivains du dix-septième," disait Chateaubriand écrivant à Fontaines. La décadence où se précipitait ce siècle, Voltaire l'a comprise et déplorée. En toute occasion, il déclare que " le goût est égaré dans tous les genres." Il appelle son siècle " le petit siècle qui a succédé au plus grand des siècles."—" Est-il possible, dit-il ailleurs, qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths ?"

Le plus célèbre poète lyrique de ce siècle est J.-B. Rousseau, auteur d'odes sacrées et profanes. Celui

que ses contemporains appelèrent le premier lyrique français, ne fut qu'un habile versificateur; il lui manqua l'inspiration qui fait le véritable poète lyrique. Mais il a excellé dans la *cantate*, dont il est le créateur, et dans l'*épigramme*.—Les autres lyriques sont LE FRANC DE POMPIGNAN, qui a plus d'expression que J.-B. Rousseau, mais moins de pompe et de coloris,—LEBRUN, dit Lebrun-Pindare, qui a des qualités éclatantes de style, mais est très inégal,—et ANDRÉ CHÉNIER (1762-1793), que Sainte-Beuve a appelé " notre plus grand classique en vers, depuis Racine et Boileau," et dont *la Jeune Captive* a été signalée par M. Villemain comme " un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne." Il a été de même grand poète dans ses *Idylles* et ses *Iambes vengeurs*.

L'auteur de *Mérope* est le premier auteur tragique de cette époque. Il a eu pour émule CRÉBILLON, auteur du *Rhadamiste*, pièce dans laquelle on admire la grandeur des caractères, l'énergie et la chaleur du style.—DUCIS a introduit sur la scène française des imitations de Shakespeare: c'est un poète très inégal.

La comédie en vers est représentée par DESTOUCHES, auteur du *Glorieux*, PIRON, auteur de la *Métromanie*, et GRESSET auteur du *Méchant*. " Le *Méchant*, dit d'Alembert, forme avec le *Glorieux* et la *Métromanie*, les trois époques les plus distinguées de la comédie moderne: le *Glorieux* par le contraste et le jeu des caractères et des situations; la *Métromanie*, par la verve qui a imaginé les scènes et souvent dicté les vers; le *Méchant*, par une finesse de détails,

une grâce et une légèreté de pinceau, par une élégance de style et une pureté de goût, dont la scène française n'offre peut-être pas un plus parfait modèle." Gresset est aussi l'auteur de deux charmants poèmes : *Vert-Vert* et la *Chartreuse.*

Les poètes satiriques de cette époque sont * VOLTAIRE,—André Chénier, auteur des *Iambes,*—Joseph Chénier, dont l'éloquente *Epître sur la calomnie* vivra plus longtemps que ses tragédies déclamatoires et ampoulées,—enfin Gilbert, l'auteur des deux célèbres satires : le *Dix-huitième siècle* et *Mon Apologie,* qui sont d'une poignante ironie et d'une grande énergie de style. C'est à Gilbert que l'on doit l'immortelle complainte : " Au banquet de la vie", etc.—La poésie descriptive a été cultivée par Saint-Lambert, auteur des *Saisons*, par Roucher, auteur des *Mois*, et par l'habile versificateur Delille, auteur du poème des *Jardins* et des traductions, en vers, estimées des *Géorgiques* et du *Paradis perdu.*—Louis Racine est l'auteur didactique *de la Religion.*

Les prosateurs éminents de cette époque sont Voltaire, J.-J. Rousseau, Montesquieu et Buffon.—JEAN-JACQUES ROUSSEAU, auteur du *Contrat social*, de la *Nouvelle Héloïse*, de l'*Emile*, etc., fut le prophète de la France révolutionnaire. Ce sophiste dangereux est un des écrivains qui ont donné le plus de chaleur, de force et de vie à la parole, qui ont eu le plus de chemins pour aller droit au cœur. —MONTESQUIEU, auteur de l'*Esprit des lois*, des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, est un modèle de style nerveux et précis.

Mais celui que Voltaire appelait " le plus modéré et le plus fin des philosophes," a exercé aussi une influence funeste par ses écrits.— BUFFON, dont le style pompeux déplaisait à Voltaire, est un des écrivains français les plus distingués, et son *Histoire naturelle*, qui déjà, a cessé d'être un des monuments de la science, restera un des monuments de la langue française.—Parmi les autres prosateurs, il faut distinguer : DIDEROT, le principal ouvrier de l'*Encyclopédie*,— D'ALEMBERT, qui en composa le *Discours préliminaire*,—Fontenelle, qui a rendu de grands services à la science par la manière dont il a exposé les découvertes des autres, et dont les nombreux ouvrages sont écrits avec élégance et finesse, —BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dont le roman *Paul et Virginie* est une œuvre gracieuse et touchante, —VAUVENARGUES, esprit distingué et écrivain grave et énergique, mais auquel il a manqué l'esprit chrétien,—ROLLIN, appelé le Fénelon de l'histoire par Chateaubriand, et l'abeille de la France par Montesquieu,—LA HARPE, l'auteur du *Lycée* et le plus célèbre critique du XVIIIe siècle, celui qui fit généralement briller le plus de justesse d'esprit,— L'ABBÉ BARTHÉLEMY, l'auteur du *Voyage du Jeune Anacharsis*, remarquable pour les agréments du style, mais qui mérite le reproche de ne représenter que le côté brillant et élégant de la civilisation comme de la littérature grecque,—LE SAGE, auteur du fameux roman *Gil Blas*, dont le style est d'une exquise correction, mais la vertu prend trop souvent un air de ridicule, et la friponnerie un air de

finesse et d'esprit, et de la comédie en prose de *Turcaret*, dans laquelle l'auteur a fait preuve d'une force comique qui rappelle Molière,—BEAUMARCHAIS, auteur des comédies en prose du *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*, qui sont moins des œuvres dramatiques que des compositions philosophiques, des machines révolutionnaires où il se plaît à bafouer le gouvernement, etc. Il ne peut prétendre qu'au second rang comme auteur comique, mais il a droit au premier dans l'éloquence judiciaire, par ses *Mémoires* qui sont les plaidoyers les plus remarquables par l'éloquence et l'originalité que le siècle ait produits.—Parmi les illustres orateurs du barreau de ce siècle, méritent une mention spéciale le chancelier d'AGUESSEAU, COCHIN et LENORMANT.—A la tribune s'illustrèrent: MIRABEAU, le grand tribun de la Constituante, et le premier orateur politique de la France, dont l'éloquence impétueuse, pleine de mouvements et de foudres, soulevait dans l'assemblée des tonnerres d'applaudissements ou de colères, adversaire d'autant plus redoutable qu'il savait combattre avec la raison comme avec le sentiment, avec la science comme avec le pathétique; mais qui abusa audacieusement de l'habileté qu'il avait à manier le sophisme, et descendit souvent au rôle de tribun démagogue et de factieux,—VERGNIAUD, l'orateur élégant des Girondins,—CAZALÈS, qui fut l'ardent défenseur de l'ancien ordre de choses,—et le célèbre abbé MAURY, qui n'avait pas le génie, ni la puissante action de son redoutable antagoniste Mirabeau, mais qui possédait à un rare degré le don

des reparties et le talent de l'improvisation.—L'orateur académique le plus distingué est THOMAS, l'auteur de l'*Eloge de Marc-Aurèle.*—Au XVIIIe siècle, la chaire est vide de ces grands orateurs qui l'avaient tant honorée dans l'époque précédente. Le plus célèbre prédicateur est le P. BRIDAINE qui " unissait, dit Marmontel, à la chaleur du sentiment le plus exalté la véhémence de l'action la plus éloquente et la plus vraie."

## CINQUIÈME PÉRIODE.

### XIXe SIÈCLE.

Marchant sur les traces des Allemands et des Anglais, les écrivains français dits romantiques, considérant comme désormais stérile le champ tant de fois labouré de l'antiquité, abandonnèrent les modèles classiques, et cherchèrent du nouveau dans le moyen âge et dans le merveilleux chrétien. Leur véritable chef est Chateaubriand, bien qu'il soit resté en grande partie classique: il associa le moyen âge chrétien à l'antiquité païenne, et enrichit la langue d'expressions, de figures, de formes nouvelles. Ce travail fut complété et outré, dans la prose et dans la poésie, par Victor Hugo et son école. Le mérite de ces écrivains fut de retremper la langue, de lui donner de la couleur, du pittoresque et de la chaleur; mais combien, par leurs excès et leurs prétentions déraisonnables, en proclamant l'indépendance absolue du goût et en

s'écartant, le plus possible, de tout ce qui est consacré et convenu, ont-ils compromis le bien qu'ils avaient procuré !

Quelle que soit l'école à laquelle ils se rattachent, tous les écrivains du XIXe siècle, à part de rares exceptions, ont la prétention d'être de fins ciseleurs de mots, des stylistes ; ils veulent sans cesse éblouir le lecteur par un vain cliquetis d'antithèses ou par une accumulation d'épithètes imprévues ; ils ont la passion de multiplier la saillie et le relief : avant tout ils veulent étonner.

C'est ainsi que la langue de ce siècle, malgré quelques excellentes acquisitions, restera fort au-dessous de la langue du dix-septième siècle, où il faudra toujours chercher les modèles du style et du goût. Mais notre siècle a tant produit dans les divers genres ; de remarquables talents se sont signalés en si grand nombre, qu'il faudra toujours l'admirer comme une ère étonnamment riche et féconde.

C'est dans le *genre lyrique* que la poésie du XIXe siècle s'est le plus distinguée. Le lyrisme du dix-septième et du dix-huitième siècle était trop souvent factice, imité, voulu. Lamartine, Victor Hugo, etc., surent remonter aux sources de la véritable inspiration. Ils sentirent vivement par eux-mêmes, et traduisirent dans une langue neuve, vivante, variée, quelquefois sublime, des pensées et des sentiments faits pour être compris par les générations contemporaines.

Ce fut en 1820 que * LAMARTINE (1790–1869) publia sans nom d'auteur ses *Méditations poétiques*,

livre qui fut accueilli par une admiration à peu près universelle, et dont le succès fut analogue à celui qu'avait obtenu le *Génie du Christianisme.*

La publication des *Odes et Ballades* n'attira pas à * VICTOR HUGO (né en 1802) une moindre admiration. "Ces deux génies créateurs, dit M. Legouvé, rayonnèrent l'un à côté de l'autre sans s'éclipser; chacun d'eux eut son royaume, je dirais volontiers son peuple." Ce que Lamartine possède éminemment, c'est le don de l'harmonie. Son style semble plutôt la modulation d'un chant qu'une simple composition de paroles. Malheureusement, ces phrases si sonores, ces vers si mélodieux, sont souvent très pauvres de pensées. Rien n'arrête les contours amollis de la phrase de ce poète vaporeux. Le dessin de la phrase de V. Hugo est au contraire le plus souvent nettement et vigoureusement arrêté. Celui-ci a d'ailleurs toutes les qualités qui font les grands poètes: puissance surprenante de création, imagination vigoureuse et large, et avec cela la variété, la verve, le coloris. Il possède surtout au plus haut degré le don suprême de l'écrivain, l'originalité. Mais l'excès dans les idées et dans la forme, le parti pris de l'antithèse, le secret calcul du poète qui veut avant tout étonner, viennent souvent compromettre la merveilleuse beauté de certaines pièces et de certains ouvrages. Ce qu'il faut surtout reprocher à V. Hugo, c'est d'avoir prostitué les grands dons que Dieu lui a départis dans une foule de poésies ordurières, impies et blasphématoires.

ALFRED DE MUSSET (1810-1857), le chantre de

*Rolla* et des *Nuits*, est l'introducteur en France de la poésie de fantaisie, et un des poètes français les plus originaux. Il a une verve débordante, un esprit étincelant, une tendresse passionnée, un style séduisant de grâce originale, de jeunesse et de force. Mais un scepticisme tout rempli de noire mélancolie et le cynisme de peintures immorales rendent la lecture de ses attrayantes poésies extrêmement dangereuse.— CASIMIR DELAVIGNE (1793–1843) arriva d'un bond à la faveur populaire par la publication, au lendemain des désastres de l'invasion, de trois élégies patriotiques, intitulées *Messéniennes*. Deux autres *Messéniennes* sur la *Vie et la Mort de Jeanne d'Arc*, malgré des banalités emphatiques, ajoutèrent beaucoup à sa renommée. Mais les grands écrivains qui s'élevèrent après lui ont effacé cette réputation exagérée. Il occupe encore cependant et gardera parmi les poètes secondaires un rang distingué.

BÉRANGER (1780–1857) : ce rénovateur de la chanson, "ce ménétrier dont chaque coup d'archet avait pour cordes les cœurs de trente-six millions d'hommes exaltés ou attendris" (Lamartine), est un des poètes contemporains qui ont eu la réputation la plus retentissante ; mais sa gloire de "coupleteur" a bien baissé. Le recueil très varié de Béranger renferme des chansons libérales et patriotiques mais bien trop de chansons grivoises, bachiques et épicuriennes ainsi que des chansons socialistes.

ALFRED DE VIGNY, auteur d'*Eloa*, de *Moïse*, et du

*Déluge*, eut à un haut degré le génie créateur et l'énergie des pensées ; mais le fond de ses idées est uniformément mélancolique, et son style prodigue un étalage de couleurs voyantes qui charment souvent, mais qui fatiguent quelquefois.—Parmi les autres poètes lyriques dignes d'une mention particulière, nous comptons le chansonnier DESAUGIERS, —VICTOR DE LAPRADE, THÉOPHILE GAUTIER, l'auteur des *Emaux et Camées*,—THÉODORE DE BANVILLE, l'auteur des *Stalactites*,–FRANÇOIS COPPÉE, le plus populaire des Parnassiens,— PAUL DÉROULÈDE, l'auteur des *Chants du Soldat*,—LACAUSSADE,—SULLY-PRUDHOMME, etc.

*Poésie dramatique.*—Jusqu'aux dernières années de la Restauration, la tragédie était restée circonscrite dans ces trois types de la grande école classique: hautaine, démesurée et sublime avec Corneille ; abstraite, amoureuse et divinement élégiague avec Racine; philosophique avec Voltaire. Survint la révolution littéraire de 1827, Victor Hugo en tête. La nouvelle école voulut fonder un genre nouveau, le drame, et en faire, en quelque sorte, la négation de la tragédie. Shakespeare devint le coryphée de cette école, comme il l'était déjà, depuis le commencement du siècle, de l'école allemande. On lui demanda sa forme, sa liberté absolue, ses contrastes heurtés et sa langue audacieusement populaire. Sous prétexte de peindre la nature dans toute sa réalité, on accepta également le noble, le sublime, le trivial et le grotesque. On chercha des effets variés en rapprochant d'une façon continue les choses les plus

opposées dans la nature et l'art. Cette loi des contrastes nuit à la vérité des peintures et des personnages. Ce reproche peut s'appliquer à l'œuvre entière de VICTOR HUGO, à *Hernani*, *Marion Delorme*, *Ruy Blas*, etc. ; les beautés de premier ordre qu'on y rencontre si souvent sont parfois bien amoindries par l'application perpétuelle de ce système.—Parmi les autres poètes dramatiques du siècle, brillent entre les autres ALFRED DE VIGNY, auteur de *Chatterton*,—ALEX. SOUMET,—PONSARD,—ALEX. DUMAS,—EMILE AUGIER, etc.—Dans la *poésie d'opéra*, le nom le plus célèbre est celui d'EUGÈNE SCRIBE, dont les principales œuvres sont la *Muette de Portici*, *Robert le Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*, pour les grands opéras ; la *Dame blanche*, et le *Domino noir* pour l'opéra comique.

La *poésie descriptive* tient une large place dans les productions du XIXe siècle. LAMARTINE, l'auteur du *Lac*, donna à cette poésie la vie, la chaleur, l'émotion, que ne surent point trouver Delille et les autres poètes descriptifs du XVIIIe siècle. Au lieu de dryades, de nymphes et de faunes, il introduisit dans la nature les deux acteurs qui lui donnent sa valeur morale et sa sublimité, l'homme et Dieu.—VICTOR DE LAPRADE est entre tous les continuateurs du chantre d'*Elvire*, celui dont les idées et les sentiments, la forme et la cadence du vers, se rapprochent davantage de la poésie lamartinienne.—JOSEPH AUTRAN, l'auteur des *Poèmes de la mer* et de la *Vie rurale*, se distingue par le naturel et l'élégance de la forme.—LECONTE DE LISLE est un grand

peintre, surtout un grand peintre d'animaux, un maître dans l'art de représenter la beauté physique et matérielle.—ANDRÉ LEMOYNE et ANDRÉ THEURIET occupent aussi une place importante parmi les paysagistes de notre époque.—Parmi les *poètes satiriques*, il faut distinguer BARTHÉLEMY et MÉRY,—AUGUSTE BARBIER dont les *Iambes* publiés en 1830 lui firent une réputation rapide et bruyante, et lui assurent, parmi les écrivains de ce siècle, une des plus hautes places,—LOUIS VEUILLOT qui nous a rendu, dans quelques pièces, la satire d'Horace et de Boileau.

*Prosateurs.*—CHATEAUBRIAND (1768-1848) ouvre le siècle sur lequel il a exercé une puissante influence. " Qu'il faille en gémir ou s'en féliciter, dit-il, mes écrits ont teint de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps." Il mit une empreinte nouvelle sur la littérature française en décadence. Il avait des qualités originales et puissantes : son malheur fut de les outrer. Il est souvent tombé dans l'emphase, dans l'emphase à la Jean-Jacques. On est charmé par ses images, plus riches et plus abondantes chez lui que chez aucun autre écrivain ; on est ébloui par ses peintures si brillantes et si neuves, mais on condamne un excès de couleur qui rappelle et ramène la pompe asiatique. Il n'émeut pas profondément ; il remue l'imagination, il ébranle les nerfs ; jamais il n'arrache de vraies larmes. Malgré ses défauts, " il restera peut-être, dit un critique, le plus grand personnage littéraire du XIXe siècle." Son *Génie du Christianisme*, auquel on peut surtout reprocher d'avoir laissé la fantaisie poétique

envahir trop le domaine du dogme, répondait à un vif besoin des esprits, chez lesquels il y avait une grande soif de religion ; sans soumettre ni persuader les âmes, ce livre enchanteur réveilla l'admiration publique sur les éternelles beautés du christianisme. Les *Martyrs* manquent de vie et d'intérêt ; cependant ce livre restera un des monuments littéraires de ce siècle, grâce à la beauté des tableaux, au charme des récits, à la richesse, à la souplesse et à l'harmonie du style.

*Philosophie.*—J. DE MAISTRE (1754-1820) est l'auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Le premier ouvrage, ardente apologie de la papauté, est le chef-d'œuvre du grand penseur catholique; le second, est une véhémente réplique à la philosophie du dix-huitième siècle, une démonstration d'un genre unique, où l'auteur, pour vaincre et déconsidérer ses adversaires, emploie toutes les armes, la dialectique, la haute éloquence, le paradoxe, l'ironie, l'indignation, le sarcasme. Malgré un certain nombre de fautes de goût, la place de de Maistre est irrévocablement fixée parmi les maîtres de la langue française.—L. DE BONALD, l'auteur de la *Législation primitive*, est très inférieur à J. de Maistre, comme écrivain, mais il lui est égal comme penseur.—LAMENNAIS est l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.* "Esprit aussi superficiel qu'élevé, dit Guizot, logicien aussi aveugle que puissant......, il pensait et écrivait toujours sous l'empire d'une idée exclusive qui devenait pour lui la loi, toute la loi divine." Il ne compte plus parmi les grands

penseurs, mais il est un des grands prosateurs du siècle, bien qu'on doive lui reprocher de tomber souvent dans l'emphase et la déclamation. On admire son tour d'expression net, défini, sévère, énergique. —Le P. GRATRY et l'ABBÉ BAUTAIN occupent une place distinguée parmi les philosophes catholiques de ce siècle.—Le célèbre philosophe rationaliste, VICTOR COUSIN, le chef de l'école éclectique, est un des écrivains les plus purs et les plus classiques. Villemain a dit de lui qu'il avait été créateur dans la philosophie par la passion et l'éloquence.

*Eloquence de la chaire.*—LACORDAIRE (1802-1861) est le plus grand orateur de la chaire de notre époque. Peu d'hommes ont eu une telle puissance de parole, peu ont su exercer autant d'empire sur un auditoire. Le courage, la fierté, la fougue, presque la témérité, animaient tout chez lui, le geste et la pensée, le mouvement et l'inspiration. Il séduisait par l'ampleur, la richesse, la beauté de ses développements et forçait l'admiration de la foule. Cependant cet immense talent oratoire n'était pas sans défauts. Lacordaire éblouit plus qu'il ne convainc et n'attendrit; sa dialectique, en certains discours, est faible et confuse; enfin l'emphase et la recherche apparaissent quelquefois.—Le P. DE RAVIGNAN lui succéda dans la chaire de Notre-Dame: c'était chose difficile. La poésie, le génie, une action en quelque sorte magique, Lacordaire avait tout à son service. Mais s'il séduisait, le P. de Ravignan avait le don de convaincre. En le lisant, on pourrait trouver qu'il manque de littérature; on n'y songeait pas en écou-

tant sa parole originale et puissante.—Parmi ceux qui ont illustré la chaire avant Lacordaire et Ravignan, il faut nommer MGR DE BOULOGNE, FRAYSSINOUS, MAC-CARTHY, etc.; et depuis: le P. FÉLIX, le P. HYACINTHE, le P. MONSABRÉ, etc. Sans posséder la même force de parole, ils ont aussi mérité les triomphes de l'éloquence.

*Eloquence de la tribune*—Les plus illustres orateurs politiques de la Restauration sont ROYER-COLLARD dont le style était magistral, semé de sentences profondes, et qui revêtait ses solides pensées des plus magnifiques formes du language,—LAINÉ, à la parole véhémente et chaleureuse,—VILLÈLE dont l'éloquence était grave et mesurée,—le général FOY, l'orateur le plus écouté et le plus populaire,—DE SERRE qui fut le plus éloquent,—MARTIGNAC, orateur plein d'élégance, etc. Sous le gouvernement de Juillet la tribune française s'honore des noms de CASIMIR PÉRIER,—ODILON BARROT, DUPIN aîné, dont l'esprit débordait de verve et de causticité,—GUIZOT, dont l'éloquence était toujours grave et digne, mais manquait de variété et de verve,—THIERS, qui n'était pas à proprement parler un orateur, car il lui manquait l'émotion communicative qui ébranle les masses populaires et la véhémence qui les entraîne, mais qui était un causeur incomparable, et qui par l'expression lucide de sa pensée, par sa science pour ainsi dire universelle, savait trouver le chemin de l'esprit et de la raison de ses auditeurs,—BERRYER, l'une des illustrations du barreau, et le plus grand orateur de la tribune française après Mirabeau, Berryer, le

premier des improvisateurs, et dont l'immense talent soutint contre les efforts de trois partis, sans faiblesse et sans défaillance, la cause de la monarchie vaincue,—LAMARTINE, dont l'éloquence pleine d'harmonie et de suavité ne convainquait pas, mais ravissait les assemblées,—MONTALEMBERT, le noble défenseur de toutes les grandes causes catholiques, et dont la parole alerte et passionnée avait une étonnante énergie d'apostrophe et de riposte,—etc.

*Eloquence militaire.*—Le héros du XIXe siècle par les armes et le génie de l'administration en est aussi un des plus admirables écrivains, " un écrivain immortel, immortel comme César" (Thiers). Grandeur sobre et sévère, éloquence précise et ferme, " avec de brusques éclairs de génie" (Sainte-Beuve), tels sont les caractères des *Mémoires de* NAPOLÉON comme aussi ceux de ses *proclamations militaires*, genre nouveau où il restera peut-être sans égal. Nul capitaine n'avait encore trouvé de telles paroles pour exciter dans l'âme du soldat les sentiments d'honneur, de bravoure et de générosité.

*Eloquence académique.*—Cette éloquence vit s'élever pour elle, en ce siècle, un nouveau théâtre dans les cours d'éloquence, de poésie, d'histoire, de philosophie, établis au Collège de France et à la Sorbonne. Dans ce genre OZANAM (1813-1853) a conquis une place glorieuse à côté des Cousin, des Guizot, des Villemain. Une chaleur entraînante, un rare talent d'exposition, une parole toujours pure, élégante et colorée, attirait à ses cours un public nombreux et sympathique.

La *critique littéraire* au XIXe siècle s'est transformée et a fait jaillir d'utiles et féconds aperçus sous la plume d'écrivains comme Villemain, Sainte-Beuve, Désiré Nisard, Saint-Marc Girardin, auxquels noms il convient d'ajouter ceux de MME DE STAEL, auteur de l'*Allemagne*, livre qui eut une influence considérable,—JULES JANIN,—PATIN,—TAINE,—GÉRUZEZ, —SARCEY,—VITET,—etc. —VILLEMAIN (1790-1870) est le créateur en France de la critique moderne, fécondée par l'érudition, éclairée par l'histoire, animée par l'éloquence. Il éleva ainsi ce genre littéraire à toute la hauteur de l'histoire de la philosophie et de l'esthétique.—SAINTE-BEUVE (1804-1869), poète distingué, s'est fait une place à part dans la critique par sa souplesse et son esprit de pénétration universelle, par la manière habile et intéressante dont il mêle la biographie anecdotique à la critique, et par une délicatesse d'analyse qui semble tenir des procédés de l'anatomie.—La critique littéraire avec NISARD est une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire ; avec SAINT-MARC GIRARDIN elle n'est ni une histoire, ni une galerie de portraits, ni un traité : elle choisit un sujet, par exemple, l'usage des passions dans le drame, et compare les passages des auteurs dramatiques qui ont peint la même passion ; c'est de la littérature comparée, dont il fait ressortir, comme conclusion, quelque vérité de l'ordre moral.

L'*histoire* est le triomphe du XIXe siècle qui en a fécondé tout le domaine et renouvelé plusieurs parties. Une étude sagace et profonde des textes,

les ressources toutes nouvelles qu'ont fourni l'épigraphie, l'archéologie, l'ethnographie, etc., ont permis de rendre au passé la vie, la couleur et le mouvement. La nouvelle école historique fit son apparition dans le monde en 1820, et son inaugurateur fut AUGUSTIN THIERRY (1795-1856), l'auteur de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* et des *Récits mérovingiens.* C'est un grand écrivain en même temps qu'un grand historien. Il est toujours pénétrant et vrai dans ses récits, il s'associe naïvement aux émotions populaires qu'il décrit, et il a un talent si merveilleux pour mettre en scène ses personnages, qu'il les rend vivants et les montre aux yeux. Enfin son style est ferme, coloré, pittoresque. Il était malheureusement imbu de préjugés contre l'Eglise, que l'on regrette de trouver surtout dans son premier ouvrage.

GUIZOT (1787-1875) nous a laissé des *Etudes sur la civilisation en France et en Europe*, l'*Histoire de France et d'Angleterre racontée à mes petits-enfants*, etc. Ces travaux historiques brillent non seulement par la sûreté et la profondeur de la science, mais encore par le mérite de la composition. Il traite les questions d'un point de vue élevé, mais toujours grave, impersonnel, il n'a pas assez d'animation, assez d'éclat ; il manque de grâce, de souplesse et d'ampleur. On a quelquefois à regretter que le protestant et le philosophe trompent, à son insu, la conscience de l'historien.—MICHELET (1798-1874) est l'auteur d'une *Histoire de France.* Cet esprit brillant et impétueux, facile à l'enthousiasme, veut avant tout émouvoir,

cherche l'émotion à tout prix, et presque toujours au profit d'opinions préconçues et antireligieuses. MICHELET est un écrivain distingué; il entraîne le lecteur par le mouvement de son style, par la marche lumineuse de ses récits, par le rythme musical de sa prose.

THIERS (1797-1877) a composé une *Histoire de la Révolution* que déparent le fatalisme historique et les idées révolutionnaires, et une *Histoire du Consulat et de l'Empire* , où il faut encore sur plusieurs points se défier des appréciations de l'auteur, en particulier quand il retrace la lutte de Napoléon et du Saint-Siège. Mais il a poussé l'exposition, pour l'aministration et pour la guerre, au dernier degré d'éclaircissement où elle peut aller. Sa narration pleine de vie a une simplicité aisée et expressive ; son style est toujours clair jusqu'à la limpidité.—DE BARANTE. (1782-1867), dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, nous offre une peinture fidèle des hommes et des mœurs du XVe siècle. Son récit est en même temps grave et attachant, et l'intérêt de l'ouvrage est tout ensemble philosophique, historique et pittoresque.

Les autres principaux historiens sont SISMONDI qui, le premier, dans son *Histoire des Français*, remonta courageusement aux sources originales pour toutes les questions de politique, de jurisprudence et de littérature,—HENRI MARTIN, dont l'*Histoire de France* a été couverte de tous les lauriers académiques, malgré plusieurs graves reproches qu'elle mérite, surtout pour l'esprit antichrétien

qui l'anime,—MIGNET et LOUIS BLANC, historiens systématiques de la Révolution française,—AMÉDÉE THIERRY, auteur de l'*Histoire de la Gaule*,—DE SÉGUR, auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, ouvrage qui eut une grande vogue grâce à l'éclat du style et à l'intérêt des récits,—MICHAUD, l'élégant historien des croisades,—FRANZ DE CHAMPAGNY, appelé par Sainte-Beuve un "Tacite chrétien," et dont les profondes études sur l'empire romain sont inspirées par le respect et l'amour de la justice et de la vérité,—MONTALEMBERT (1810-1870), le noble auteur des *Moines d'Occident*, qui sait éclairer l'histoire générale tout en traçant des vies particulières de saints, et qui, malgré la monotonie du sujet, ranime sans cesse l'attention du lecteur par l'intérêt continu des faits et par le charme d'une diction toujours noble, toujours limpide, souvent éloquente et imagée,—etc.

*La presse et le pamphlet.*—LOUIS VEUILLOT (1813-1883) est " le premier polémiste de notre temps et l'un des écrivains les plus vraiment français de notre littérature", écrivait un libre penseur, dans un article qui fit époque. M. Jouvin proclamait à son tour " l'admiration qu'il ressentait pour l'écrivain le plus original qui soit sorti des rangs de la presse". Les *Libres penseurs*, livre de style étonnamment remarquable, et les *Mélanges* sont ses meilleurs titres littéraires à la postérité.—PAUL-LOUIS COURIER, par quelques opuscules et pamphlets, s'est fait une réputation d'écrivain qui, surfaite par quelques-uns, restera très grande pour tous. " Il est original, vif,

piquant, spirituellement paradoxal, plein de verve, de saillies ; mais il manque d'autorité et de hauteur, comme de largeur dans les vues" (Nettement).—Cormenin fut un esprit brillant, original. Il n'aurait eu besoin que d'un peu plus de goût pour être un grand écrivain. Son œuvre capitale est le *Livre des Orateurs.*—Parmi les polémistes, à côté de L. Veuillot, figure avant tout le nom de M. de Sacy qui fut pendant près d'un demi-siècle le principal rédacteur du *Journal des Débats.* Méritent aussi une mention honorable Armand Carrel, Benjamin Constant, Prévost-Paradol, etc.

*Le roman.*—Les maîtres du roman contemporain sont Mme de Stael, auteur de *Corinne* ; Honoré de Balzac, l'auteur de la *Comédie humaine*, œuvre dont les types sont presque tous hideux, sans analogues dans le monde, mais ont conquis à celui qui les créa une vaste renommée, grâce à la forte et puissante vitalité dont il les a empreints ; Alexandre Dumas père, auteur des *Trois mousquetaires* et de *Monte Christo*, qui a une merveilleuse faculté de tenir notre intérêt en haleine; Victor Hugo dont la *Notre Dame de Paris* est tout entière fondée sur l'antithèse, sur le perpétuel contraste du beau et du laid, du grotesque et du sublime ; Lamartine, auteur de *Graziella*, dont la prose a tout le rythme de la poésie, et cette harmonie continue, fluide, abondante, enchanteresse, qui était chez lui un don inné ; George Sand, auteur des *romans champêtres*, qui possède un talent d'écrivain de premier ordre, et dont le style à une clarté limpide joint l'élégance, la sobriété, la couleur,

la vie ; PROSPER MÉRIMÉE dont la plupart des *Nouvelles* sont admirables de diction ; CH. NODIER, auteur de *contes* qui sont de gracieux et purs chefs-d'œuvre ; ALEX. DUMAS fils, auteur de la *Dame aux Camélias ;* EDM. ABOUT ; EUGÈNE SUE ; JULES SANDEAU, etc. La plupart de ces écrivains ont malheureusement mérité les sévérités de l'Église pour avoir offensé la morale ou propagé les plus funestes doctrines dans leurs ouvrages.

*Théâtre.*—Les pièces de théâtre en prose ont foisonné à notre époque plus qu'à aucune autre et dans tous les genres : comédie, vaudeville, drame, mélodrame.—La comédie est représentée par PICARD, DUMAS fils, auteur du *Demi-Monde*, SCRIBE, LABICHE, etc. ; le vaudeville surtout par SCRIBE qui s'y est fait une grande popularité ; le drame par ALEXANDRE DUMAS père, VICTOR HUGO, SOULIÉ, etc, etc.

---

# LITTÉRATURE ITALIENNE.

---

### FORMATION DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

La poésie italienne naquit au XIIIe siècle, en Sicile, à la cour élégante de l'empereur Frédéric II, à Palerme. Cette poésie naissante ne fut qu'une redite harmonieuse des Chants des troubadours. L'Italie continentale ne tarda pas à imiter la Sicile. De toutes les villes de la Péninsule, Florence offrit à la culture des lettres le sol le plus fécond et le plus généreux. Son dialecte était le plus pur de l'Italie : on n'avait presque qu'à l'écrire pour avoir une langue littéraire. Ses meilleurs poètes avant Dante, sont GUIDO CAVALCANTI et BRUNETTO LATINI.

### PREMIER AGE D'OR.

### XIVe SIÈCLE.

Avec le XIVe siècle se présentent trois grands noms : Dante, Pétrarque, Boccace. Ces trois Toscans de génie suffisent à constituer un premier âge d'or de la littérature italienne, plus digne d'attention, si l'on se rapporte à l'état général de la culture intellectuelle de cette époque, que la brillante renaissance de la littérature italienne du XVIe siècle. Ils firent la langue, Dante et Pétrarque dans la poésie, Boccace dans la prose.

* DANTE est le sublime auteur de la *Divine Comédie.*

PÉTRARQUE (1304-1374) composa des ouvrages latins, parmi lesquels le poème de l'*Africa* que l'admiration de ses contemporains l'autorisa à regarder comme son chef-d'œuvre ; mais sa gloire lui vient de ses ouvrages italiens, *Sonnets*, *Canzones*, etc., qui ont poli, façonné, assoupli et rendu plus harmonieuse la langue, rude et parfois barbare dans l'*Enfer* de Dante. Comme celui-ci communiqua la force à la poésie classique italienne, le poète des *Sonnets* lui donna la grâce. L'exquise finesse, la musique du style de Pétrarque trouva plus d'imitateurs que la mâle vigueur de Dante.

BOCCACE (1313-1375) fut un érudit, un latiniste de premier ordre, et un poète distingué ; mais il doit son immortalité à un recueil de Contes en prose, au *Décaméron*. Personne ne conteste la naïveté, la grâce parfaite, le ton aimable, la gaieté, le coloris, et l'intérêt varié et soutenu de ces nouvelles, on en accuse seulement l'immoralité des peintures. Ce livre licencieux est devenu, pour l'Italie, un livre classique ; il fut pour la prose italiennne ce que la *Divine Comédie* de Dante, et les *Sonnets* de Pétrarque avaient été pour la poésie, il la fixa, il la créa. La langue de Boccace est déjà une langue nombreuse, ample, oratoire, et le tableau de la *Peste d'Athènes* qui sert de préface au *Décaméron*, a été comparé, pour le relief et l'énergie, à la *Peste de Florence* de Thucydide.

Ces trois grands noms, Dante, Pétrarque, Boccace, remplissent le XIVe siècle ; nous ne citerons parmi

les autres écrivains que les trois VILLANI, chroniqueurs estimables, et sainte CATHERINE DE SIENNE qui a laissé des *Poésies* et des *Oraisons* remarquables par la pureté classique, la vivacité et l'élégance du style.

## L'ÉRUDITION CLASSIQUE.

### XVe SIÈCLE.

Ce siècle appartient à l'érudition. On érigea des chaires pour l'enseignement des langues grecque et latine. L'invention de l'imprimerie vint à propos garantir à l'antiquité qui sortait de ses cendres une éternelle durée et aider à la restauration des lettres anciennes. Les princes d'Italie secondèrent aussi puissamment ce mouvement. Cosme de Médicis fonda à Florence l'Académie platonicienne, dont MARSILE FICIN, l'auteur élégant d'une traduction latine de Platon, fut le premier président. Parmi les autres érudits de ce siècle, méritent une mention spéciale le célèbre philologue LE POGGE, ANGE POLITIEN, et l'universel et prodigieux PIC DE LA MIRANDOLE, qui, à dix-neuf ans, parlait, dit-on, vingt-deux langues, et qui, quelques années plus tard, offrait de soutenir publiquement contre tout assaillant neuf cents propositions sur toutes les sciences connues.

Plusieurs écrivains cultivèrent la poésie italienne, entre autres: LAURENT DE MÉDICIS qui fut un des meilleurs poètes de son siècle, et qui mérite le nom de " Père des muses" par la protection qu'il accorda aux lettres.—ANGE POLITIEN dont les *Stances* sont

l'un des poèmes les plus élégants de la langue italienne,—LOUIS PULCI qui dans *Morgant le Géant* a inauguré le poème héroï-comique dont il fournit le premier modèle,—BOIARDO, auteur du poème épique le *Roland amoureux*,—etc. C'est au XVe siècle que parut le célèbre prédicateur dominicain SAVONAROLE.

### RENAISSANCE ET SECOND AGE D'OR.

### XVIe SIÈCLE.

LE TASSE (1544-1595), auteur de la *Jérusalem délivrée*, et l'ARIOSTE (1474-1533) sont les deux plus grands poètes de cette période. Ce dernier composa des *Sonnets*, des *Comédies*, etc; mais ces œuvres ont été éclipsées par l'éclat de sa grande épopée romanesque, le *Roland furieux*. "Aucun poète, dit Ginguené, n'a mêlé avec tant d'adresse le gracieux et le terrible, le sublime et le familier. Aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses qui tous concourent au même but. Aucun n'a été plus poète dans son style, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant."

Le *genre bernesque*, italien et national par excellence, a été créé par Pulci, et perfectionné par un poète de ce siècle, BERNI, qui lui a laissé son nom. Ce dernier est l'auteur d'un poème comique plein de gaieté et de verve, et de petits poèmes remarquables par le naturel du style et la grâce harmonieuse des vers, et où brille l'esprit italien dans toute sa viva-

cité bouffonne.—Un de ses disciples, Folengo ou Merlin Coccaie, est resté célébre comme l'inventeur en Italie de la poésie macaronique (ou langage entremêlé de mots latins et de mots d'une langue moderne auxquels on donne une terminaison latine.)

Parmi les autres poètes nous signalerons Le Trissin, l'auteur d'un poème célèbre, quoique un des plus mauvais, l'*Italie délivrée*, et d'une tragédie historiqne, *Sophonisbe*, qui fit école,—Guarini l'auteur du *Pastor Fido*, tragi-comédie pastorale qui fut accueillie avec une plus grande faveur encore que l'*Aminta* du Tasse et fut traduite dans les diverses langues de l'Europe,—Pierre l'Arétin, le plus célèbre des satiriques de son pays, et qui nous a laissé des comédies et d'autres écrits où la satire domine et où l'obscénité abonde, mais remarquables d'ailleurs par l'esprit et par la pureté du style,—le célèbre Machiavel, auteur de comédies bien supérieures à tout ce que l'Italie a produit avant lui; Annibal Caro dont les poésies et surtout la belle traduction de l'*Enéide* l'ont fait ranger parmi les classiques les plus irréprochables du XVIe siècle,—Sannazar, auteur de poésies latines pleines d'élégance et d'harmonie, et de l'*Arcadie*, ouvrage pastoral italien en prose mêlée de vers, dont l'invention est faible, mais l'exécution gracieuse,—le cardinal Bembo, qui a composé des poésies italiennes et des poésies et des *Lettres* en latin, et dont le nom est lié à celui du cardinal Sadolet, écrivain latin et comme lui secrétaire de Léon X, dans l'histoire de la double Renaissance latine et italienne du XVIe siècle,—Vida, poète latin,—etc.

MACHIAVEL (1469-1530) est le grand prosateur du XVIe siècle. Il est le fameux auteur du *Prince*, ouvrage dont les principes ont été flétris sous le nom de *machiavélisme*, comme préconisant le triomphe de la ruse, de la mauvaise foi et de la perfidie, mais qui est par le style un des chefs-d'œuvre de la littérateure italienne. Ses *Discours sur la première décade de Tite-Live* sont écrits dans le même esprit que le *Prince*. Dans son *Histoire de Florence*, où il trouve rarement l'occasion de dévoiler son déplorable système, on admire surtout le premier livre qui est, avec une rectitude de jugement et un talent d'exposition éclatant, un vaste tableau de l'Italie depuis les irruptions des peuples du Nord jusqu'au commencement du quinzième siècle. Le style de tout cet ouvrage est ferme, concis et naturel.—GUICHARDIN a laissé une *Histoire de l'Italie* dont le style est diffus et prolixe, mais où l'auteur se montre bien renseigné sur les faits, qu'il raconte avec sincérité et apprécie avec justesse.—C'est au XVIe siècle que remonte la fondation de l'*Académie de la Crusca*, la la plus célèbre des compagnies savantes de l'Italie, et à laquelle on doit le premier *Dictionnaire* critique de la langue italienne.

## DÉCADENCE.

### XVIIe SIÈCLE.

Le dix-septième siècle est caractérisé en Italie par une profonde décadence des lettres. Elle était sensible déjà dans la dernière partie du seizième siècle ;

elle devait se prolonger assez avant dans le dix-huitième. Guarini donna le premier l'exemple des *concetti ;* MARINI, l'auteur de l'*Adonis*, que l'on a appelé le grand corrupteur du goût italien, entraîna définitivement les poètes du dix-septième siècle dans le style précieux et maniéré, et dans tous les abus du bel esprit. Ses partisans exagérèrent encore les défauts d'un poète qui avait d'ailleurs de brillantes qualités.—CHIABRERA, poète lyrique que l'on a appelé le " Pindare italien", n'atteignit que bien rarement à la véritable inspiration lyrique. — Le poète le plus estimable du siècle est TASSONI, dont le poème héroï-comique *la Secchia Rapita* (le Seau enlevé), est une excellente satire littéraire. —Parmi les prosateurs de cette époque, on ne trouve guère que FRA PAOLO (Pierre Sarpi) dont l'*Histoire du concile de Trente*, écrite dans un très mauvais esprit, ne se recommande pas même par le talent de l'écrivain, —le Cardinal PALLAVICINO qui a écrit, dans un style fleuri, une *Histoire* du même concile pour réfuter celle de Fra Paolo, —et DAVILA, auteur d'une *Histoire des guerres de religion en France*, et que les Italiens ont comparé à Guichardin pour l'habileté à conduire la marche du récit.

### IMITATION.

### XVIIIe SIÈCLE.

Avec le dix-huitième siècle on a le spectacle d'une renaissance produite en Italie par la lecture des grands écrivains français. Les meilleurs poètes du

siècle sont Métatase, Goldoni et Alfiéri; parmi les autres dignes de mention, on peut distingner PARINI bien connu par son poème *le Jour*, satire mordante contre les vices de l'aristocratie lombarde; GOZZI, auteur de comédies fiabesques ou Fables théâtrales, qui, avec des ouvrages d'une conception plus que bizarre, plut par l'esprit et la verve, —SCIPION MAFFÉI, célèbre surtout par sa tragédie de *Mérope*, dans laquelle il s'efforça de réunir le pathétique et le naturel des tragiques français, et dont le succès fut immense, —etc.

MÉTASTASE est le fondateur du drame lyrique ou mélodrame, dans lequel il excelle par le pathétique, et il est un modèle de style pur, de poésie élégante, de vers harmonieux. Les Italiens ravis par de si beaux vers surnommèrent son *Olympiade* "la divine"; jamais poète peut-être ne reçut de son vivant autant d'honneurs.—GOLDONI, poète comique, a reçu de ses compatriotes la qualification de "grand" et aussi celle de "Molière italien." Son théâtre offre une grande variété d'intrigues et de situations, une observation fine et juste, un dialogue rapide, enfin un langage simple et naturel, mais qui n'est pas toujours correct.—ALFIÉRI (1749-1803) a composé des ouvrages en prose remarquables, et des poèmes de divers genres; mais c'est son théâtre surtout qui a fait sa renommée. Ses meilleures pièces sont *Philippe II*, *Octavie*, *Mérope*, etc. Alfiéri, malgré l'originalité native de son génie, est un imitateur de Corneille et de la tragédie française. Orateur éloquent plutôt que poète ému, il vise au sublime, et atteint

au moins à la grandeur, mais l'âpreté de ses sentiments est aussi fatigante par sa monotonie que le laconisme et la dureté de son style. Il a de la force, mais il a aussi de la rudesse ; il supprime des confidents inutiles, mais il les remplace par des monologues invraisemblables. L'action de ses pièces est serrée, mais tendue et pénible ; la langue est aussi tourmentée qu'énergique. Les principaux prosateurs de cette époque sont TIRABOSCHI à qui l'on doit une *Histoire littéraire de l'Italie*, ouvrage qui fit autorité, —MURATORI, nom illustre dans les annales de la science historique,—GIANONE, historien ennemi de l'Eglise,—BECCARIA, auteur du célèbre *Traité des délits et des peines*, qui a eu le triste honneur d'être commenté avec admiration par Diderot et Voltaires —J. B. VICO, que l'on dit le créateur de la philosophie de l'histoire, —VERRI, auteur des *Nuits romaines*, ouvrage composé de dialogues entre les gran citoyens de Rome,—etc.

## ÉPOQUE CONTEMPORAINE.

Le dix-neuvième siècle littéraire commence pour l'Italie en 1815. Les principaux écrivains sont : UGO FOSCOLO, auteur du poème des *Tombeaux*, son chef-d'œuvre poétique, et de *Jaccopo Ortis*, roman mélancolique et sombre, de la famille des René et des Werther,—MONTI, poète célèbre, connu surtout par ses palinodies, et qui trouva pour tous les régimes des hommages relevés par le même éclat de talent et la même pureté de style,—LÉOPARDI, philologue plein d'érudition, prosateur distingué et l'un des

plus grands poètes lyriques italiens,–SILVIO PELLICO, poète et auteur tragique, mais connu surtout par le célèbre récit de sa captivité, *Mes Prisons*, ouvrage dont on a loué universellement la forme touchante, —MANZONI, le plus illustre représentant en Italie du romantisme, auteur de tragédies où il introduisit des chœurs à la manière antique d'une remarquable beauté, auteur aussi d'une ode, le *Cinq mai*, regardée comme un des plus beaux morceaux lyriques de l'époque, et d'un roman de mœurs villageoises, les *Fiancés*, son œuvre la plus populaire, où l'auteur, à propos d'une touchante histoire d'amour, trace le tableau complet et idéalisé de la société italienne au dix-septième siècle, et produit la langue italienne dans toute son harmonieuse variété, prenant tour à tour tous les tons : de l'ironie à la majesté, de la familiarité à l'éloquence, — les historiens CÉSAR CANTU, BALBO, BOTTA, etc.,—le célèbre philosophe et publiciste GIOBERTI qui a malheureusement fini par consacrer son talent tout entier à défendre et à propager les idées révolutionnaires,—le métaphysicien ROSMINI-SERBATI, adversaire de Gioberti et de Lamennais, et dont les nombreux écrits, par l'élévation de la pensée et la vigueur du style, lui donnèrent un rang élevé dans la littérature philosophique de son temps,—le célèbre philosophe P. VENTURA, qui s'est acquis une grande renommée d'éloquence dans les chaires de Paris,—etc.

# LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

## MOYEN AGE.

Le premier élan de la poésie espagnole se traduit vers le milieu du douzième siècle dans le *Poème du Cid.* La langue s'y montre à peine formée, et la versification pénible et défectueuse. Au même temps naissent ces *romances* au langage naïf, à l'accent mâle et fier, qui, réunies en *romanceros*, célèbrent les héros populaires, le Cid, Ferrant, Gonzalès, etc. La protection accordée aux lettres par Alphonse X, et par Jean II, roi de Castille, qui fit de sa cour un centre de gai savoir, hâta considérablement leurs progrès. Enfin le quinzième siècle vit s'introduire en Espagne l'*Amadis de Gaule*, du portugais Vasco de Lobeira, grâce à une version qui en fut faite. Ce roman, qui devait avoir une si grande célébrité en Europe, eut en Espagne une influence durable, et devint bientôt l'objet de nombreuses imitations.

## XVIe et XVIIe SIÈCLES.

Les destinées de l'Espagne ont grandi, la réunion des deux couronnes d'Aragon et de Castille et la découverte de l'Amérique ont, dans la dernière partie du siècle précédent, préparé une ère nouvelle de puissance et de richesse. Les agrandissements

territoriaux sont aussi vastes que rapides, et Charles-Quint peut, sans trop de folie, rêver la monarchie universelle. Les lettres répondirent à cette grande situation, et le seizième siècle inaugura la période la plus brillante de la littérature de la Péninsule.

L'Italie, qui avait été asservie par les Espagnols, imposa à ses vainqueurs, comme autrefois la Grèce aux Romains, ses arts et sa poésie. Boscan, séduit par la grâce des poésies de Pétrarque, tenta de s'approprier les formes de la versification italienne; puis Garcilaso, son disciple et son ami, le fit avec plus de talent et de succès. Ce dernier cultiva la pastorale, le sonnet, etc., imitant directement Pétrarque, Bembo et Sannazar. Les partisans de la réforme de Boscan reçurent le nom de *Pétrarquistes*, et il faut signaler parmi eux Mendoza (1503-1575), qui fut un des bons poètes de l'Espagne. Cet homme étonnant par l'étendue et la rareté de ses talents, fut poète, romancier, historien, homme d'Etat et homme de guerre. Comme romancier, il a composé le *Lazarillo de Tormes*, œuvre populaire en Espagne et qui a eu une renommée européenne, et comme historien il nous a laissé une *Histoire de la guerre de Grenade* dont le style plein de nerf et de vigueur place Mendoza parmi les plus grands écrivains de son pays.

Castillejo se posa comme défenseur de la poésie nationale et comme adversaire des novateurs, et décocha contre eux des épigrammes et des satires qui n'arrêtèrent pas la réforme.—D'autres écrivains tentèrent de réaliser une alliance entre le goût italien et les vieilles qualités du génie espagnol, et parmi eux

l'on distingue HERRERA, surnommé " le Divin," et dont quelques odes sont classiques.—Un autre poète lyrique distingué est le moine LOUIS DE LÉON, qui a laissé des odes religieuses où déborde l'amour divin. Ce nom rappelle un autre écrivain inspiré du même enthousiasme, et dont il s'est fait lui-même l'éditeur, la grande SAINTE THÉRÈSE dont les livres sont écrits dans la manière des écrivains de l'Espagne et qui a laissé des odes célèbres en son pays.—Le poète GONGORA introduisit en Espagne, vers la fin du XVIe siècle, le style raffiné et le bel esprit, et fut ainsi le corrupteur du goût espagnol, comme Marini l'avait été en Italie; le cultisme ou gongorisme répondit aux concetti italiens.—Les romans de chevalerie, fatras d'écrits indigestes qui pullulaient alors provoquèrent, avec des intentions diverses, l'immortelle satire de *Don Quichotte*, le plus populaire de l'Espagne à l'étranger.

CERVANTÈS (1547-1616) nous a laissé plusieurs ouvrages, des *comédies*, des *nouvelles*, etc. ; mais l'éclat et la popularité de son roman ont rejeté dans l'ombre toutes ces productions. Le charme de *Don Quichotte* tient au contraste constant, animé, vivant du chevaleresque représentant des idées généreuses, chimériques, et de l'homme de la réalité triviale, interprète de l'impitoyable bon sens. Malgré sa folie évidente, le noble hidalgo, Don Quichotte, ne cesse d'inspirer un intérêt sympathique, et on sent parfois que l'on préférerait avoir tort avec lui que raison avec son vulgaire et prosaïque écuyer, Sancho Pança. Quant au style de cet ouvrage, il est,

suivant les Espagnols, au-dessus de tout éloge ; il leur apparaît comme la perfection même et leur inspire une admiration inépuisable.

Le XVIIe siècle est l'époque la plus brillante de la littérature espagnole. Don Quichotte venait de l'inaugurer (1605) ; Lope de Vega était alors dans toute la plénitude de son talent, et Calderon naissait.—Lope de Vega (1562-1635), écrivain d'une fécondité merveilleuse, a écrit dans tous les genres, et on a évalué à 21 millions le nombre de ses vers imprimés. Son théâtre est son principal titre de gloire, et l'*Etoile de Séville* est l'une des œuvres les plus dramatiques et les plus accomplies de l'auteur. Lope réussit à faire passer l'Espagne de son temps dans son œuvre. A cette tâche il apporta sa merveilleuse richesse d'imagination et le don d'inventer et de tracer des tableaux extrêmement variés. Facilité, élégance, clarté, harmonie, il réunit tout ce qui plaît. Aussi, il a joui de son vivant d'une immense popularité ; on le surnommait "le Phénix des beaux esprits," et Cervantès l'appelait " une merveille de la nature."

Parmi ses plus brillants disciples, nous citerons Guillen de Castro qui le premier mit le *Cid* à la scène, et Tirso de Molina qui a créé le type depuis si célèbre de *Don Juan*, et qu'on doit placer pour la force et l'originalité entre Calderon et Lope de Vega. Audessus de Lope de Vega et de ses disciples, s'élève le grand poète dramatique de l'Espagne, celui que ses compatriotes considèrent comme le roi du théâtre, que les étrangers connaissent comme le représentant le plus célèbre de la littérature castillane, et que quel-

ques critiques allemandes ont mis au-dessus de tous les auteurs dramatiques qui ont écrit dans aucune des langue modernes ; nous avons nommé CALDERON (1600-1681.) Moins fécond que Lope de Vega, il lui est supérieur par l'art de combiner des plans, de nouer et de dénouer une intrigue. "Calderon, dit un espagnol, est plus énergique et plus grave, et élève plus haut l'art dramatique ; il en a conquis et gardé le sceptre." La forte personnalité dont il a laissé l'empreinte dans les tableaux de son temps et de son pays, constitue son génie ; la barbarie et les raffinements, dont il s'enveloppe appartiennent à l'époque dont il est la fidèle et vivante expression.

Parmi ses pièces, on peut distinguer *Héraclius*, *le Médecin de son honneur*, *la Dévotion de la croix*, *le Divin Orphée*, *l'Alcade de Zalaméa* la plus populaire, etc. Les deux historiens les plus célèbres du dix-septième siècle sont MARIANA, auteur d'une *Histoire générale de l'Espagne*, et qui a été surnommé le "Tite-Live de l'Espagne," et ANTONIO DE SOLIS qui, traitant la *Conquête du Mexique* en artiste et en poète, en fit la plus dramatique et la plus touchante tragédie.—Un autre écrivain célèbre de ce siècle est QUEVEDO qui s'exerça dans beaucoup de genres, depuis la théologie et la métaphysique jusqu'à la nouvelle picaresque, et excella surtout dans la satire.

## XVIIIe XIXe SIÈCLES.

Avec les premières années du XVIIIe siècle commence une période de décadence profonde, dont la littérature espagnole n'est sortie que vers 1830. Le

défaut de cette époque est que les écrivains, obéissant à des principes littéraires et non à une inspiration personnelle, ne produisent rien d'original.

Parmi les écrivains contemporains, il faut signaler les deux éminents philosophes et publicistes catholiques : JACQUES BALMÈS, auteur du *Protestantisme comparé au catholicisme*, et DONOZO CORTÈS. Ce dernier fut aussi un grand orateur politique.

---

# LITTÉRATURE PORTUGAISE.

---

La littérature portugaise ne nous offre qu'un seul nom dont la réputation soit européenne, celui de CAMOENS (1525-1579). Le sujet de son poème épique des *Lusiades* est la découverte de la nouvelles route du Portugal dans les Indes, l'expédition de Vasco de Gama et les conquêtes des Portugais en Asie. Mais comme Virgile a résumé l'histoire romaine dans l'*Enéide*, de même Camoëns a, dans les *Lusiades*, raconté les grands exploits de sa nation. Ce poème est plein de grandes beautés, et fait encore les délices d'une nation spirituelle. On lui reproche le mélange bizarre du merveilleux profane avec le merveillleux chrétien ; on est blessé de voir Jésus-Christ à côté de Jupiter, et les anges confondus avec les divinités de l'Olympe. Le passage le plus célèbre des *Lusiades* est celui qui représente le géant Ada-

mastor, s'opposant à l'héroïque entreprise de Vasco de Gama. Cet épisode du génie des tempêtes est un des plus magnifiques que l'on puisse trouver dans aucun poème épique.

---

# LITTÉRATURE ANGLAISE.

---

## MOYEN AGE.

Pendant tout le moyen âge et même dans la première moitié du seizième siècle, l'Angleterre n'est pas complètement elle-même : l'esprit septentrional se cache dans les profondeurs de la société, toujours vivant et indestructible, mais refoulé par la conquête normande. Jusqu'à Edouard III (1327), les grands parlent français, les clercs écrivent en latin. La langue du peuple elle-même s'est fortement imprégnée de mots normands, et a perdu les inflexions caractéristiques de ses noms et de ses verbes ; le saxon est devenu de l'anglais (1165 à 1216.)

C'est à partir de 1350 que l'anglais devient obligatoire dans les tribunaux et les écoles, devient une langue littéraire, mais en se rapprochant des langues romanes. Ce mouvement littéraire fut surtout favorisé par CHAUCER (1328-1400), qui admit beaucoup de mots français et contribua puissamment à débarrasser sa langue maternelle des formes et des tournures qui la rendaient lourde et prolixe. Ce poète que les Anglais considèrent comme le père de leur

poésie, s'est fait une renommée durable par ses *Contes de Cantorbéry*, où il a montré un grand talent descriptif, et ce génie créateur, ce don suprême de produire des personnages vrais et vivants. On a comparé l'apparition de Chaucer au premier rayon du printemps égaré sous un ciel anglais, et suivi bientôt du retour de l'hiver. Ce n'est, en effet, que cent cinquante ans après sa mort, que la poésie se réveille avec le spirituel sir THOMAS WYATT et le comte de SURREY, le premier poète classique anglais. Dans le même temps, le chancelier THOMAS MORUS écrivait en prose l'*Histoire d'Edouard V*, dans une langue excellente et déjà presque moderne.

### SIÈCLE D'ELISABETH.

L'Angleterre va enfin développer dans les lettres son génie particulier et national. Ce siècle qui commence à l'avènement d'Elisabeth (1558) et que l'on peut prolonger jusque sous Charles Ier (vers le milieu du XVIIe siècle), est la plus belle époque de la littérateure anglaise: cette ère précède donc d'un siècle celle de Louis XIV. Sir PHILIPPE SIDNEY, qui fut l'un des ornements de la cour d'Elisabeth, et qui a écrit le roman poétique l'*Arcadie de la comtesse de Pembroke*, fut le précurseur et le protecteur du plus grand poète de son temps, si l'on excepte Shakespeare, d'EDMOND SPENSER (1553-1599), auteur du poème allégorique la *Reine des Fées*. Ce poète se distingue par une merveilleuse imagination et par l'harmonieuse richesse de son style : son principal

défaut est la surabondance. Sa poésie est une mine féconde qui a enrichi bien des poètes : Cowley, Waller, Dryden, Gray, Thompson ont tous puisé à cette source.

Pendant que Spenser traçait ses idéales images, auxquelles manquaient un peu le sang et la vie, la vie et la passion coulaient à flots dans une autre forme de poésie, la poésie dramatique. Le théâtre, en Angleterre comme en France, débuta par des mystères et des moralités. La tragédie classique se montra la première fois sur la scène anglaise avec le *Gorboduc* de THOMAS SACKVILLE au milieu du XVIe siècle. C'est vers le même temps que JOHN LILLY, auteur de plusieurs comédies, mit à la mode le bel esprit et le style précieux par son livre l'*Euphuès ou l'anatomie de l'esprit*. La cour d'Elisabeth adopta ces savantes élégances de style qui rivalisaient avec les concetti italiens, et devançaient le gongorisme espagnol et le jargon des *Précieuses ridicules*, et auxquelles on a donné le nom d'euphuisme. Le théâtre ne s'en débarrassa pas aisément ; il se dégagea plus vite de la forme classique pour faire place au drame populaire. Une foule de poètes cultivèrent ce dernier genre, parmi lesquels se distingue CHRISTOPHE MARLOW, qui fut le vrai précurseur de Shakespeare et qui, s'il eut vécu, n'eut pas été pour lui un rival médiocre.

La place de *SHAKESPEARE (1564-1616) est immense, non seulement dans la littérature, mais dans l'histoire entière des lettres où il représente le génie dramatique dans son ensem-

ble le plus vaste, le plus complet.— Ce n'est pas un faible mérite pour le savant BEN JONSON (1574-1637) de paraître original à côté de ce maître des maîtres. Admirable par le savoir, l'imagination, la vigueur d'esprit, il est inférieur à Shakespeare, mais à Shakespeare seul. Il n'a pas sa fertilité d'invention, l'inépuisable variété de ses caractères, son pathétique profond, sa gracieuse et légère gaieté, mais il a plus de suite et de cohésion dans ses plans. Il est le plus classique de tous les poètes de son époque. Son chef-d'œuvre, la comédie du *Renard* (*Volpone*), est la peinture la plus énergique des mœurs du siècle ; c'est une puissante satire de l'amour de l'or et des voluptés qu'il achète. A part ses œuvres dramatiques, il a laissé divers écrits en prose et en vers.—Au-dessous de ces deux grands noms, le théâtre anglais de la première partie du dix-septième siècle en présente un grand nombre dont leur patrie peut à juste titre s'enorguillir : BEAUMONT et FLETCHER, ces deux jumeaux dramatiques, qui reproduisirent avec bien de l'éclat et de la grâce les qualités les plus accessibles de leur modèle Shakespeare, marchent au premier rang ; vient ensuite et à peu de distance l'élégant, le tendre, et l'harmonieux MASSINGER ; puis FORD, WEBSTER, MIDDLETON, DECKER, THOMAS HEYWOOD, CHAPMAN, ROWLEY.

Dans la prose, cette période, sans jeter autant d'éclat qu'en poésie, reste encore peut-être la plus forte, la plus originale de la littérature anglaise. Le plus célèbre prosateur est l'illustre chancelier BACON

(1560-1616), le créateur de la méthode expérimentale et l'auteur des *Essais* et du *Novum Organum*. Sa renommée comme philosophe est surfaite, ainsi que l'a établi d'une manière irréfutable le comte de Maistre, mais il est un admirable écrivain. Sa prose ample, vigoureuse, ornée, où le raisonnement le plus serré est uni aux métaphores les plus hardies, est la digne contemporaine de la poésie de Spenser et de Shakespeare.

## LA RÉVOLUTION ANGLAISE ET LA RESTAURATION.

### (2ème MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE.)

Le subtil COWLEY, l'harmonieux WALLER et DAVENANT sont les poètes qui servent de lien entre les temps de Charles Ier et la Restauration. * JOHN MILTON (1608-1674), le grand poète biblique et classique, l'auteur d'une des rares épopées qui resteront immortelles, l'héritier direct d'Homère, le rival protestant de Dante, est aussi le contemporain de cette Révolution qui a fait périr sur l'échafaud Charles Ier, et qu'il a glorifiée avec enthousiasme dans ses écrits en prose, entachés de violence et d'injures. — Les deux principaux prosateurs contemporains sont JEREMY TAYLOR, célèbre prédicateur, que Coleridge a nommé le plus éloquent des théologiens, qui a été " poète en prose, dit M. Taine doué d'imagination comme Spenser... et qui a transporté dans la chaire le style orné de la cour," — et JOHN BUNYAN, le plus populaire des écrivains religieux de la Grande-Bretagne, et qui a composé

le *Voyage du pèlerin*, ouvrage de morale religieuse que, grâce à sa puissante imagination, il a su rendre aussi intéressant qu'un roman de chevalerie.

La Restauration royaliste eut son poète dans BUTLER, le spirituel auteur du fameux poème de *Hudibras*, satire héroï-comique contre le parti politique et religieux qui avait fait la révolution, et qui avait eu aussi son poète dans Milton.

Le drame, proscrit par les puritains, reparut avec les Stuarts, mais il avait perdu beaucoup de son originalité, et sans être plus licencieux dans l'expression, ce qui eût été difficile, il se montra plus immoral pour le fond au moins dans la comédie, qui atteignit avec WYCHERLEY un rare degré d'impudence. Wm CONGREVE a laissé quatre comédies qui sont ce que le théâtre anglais a produit de mieux dans le genre classique français. Sur toute la comédie de cette époque, l'influence française est sensible ; elle l'est aussi, quoique à un moindre degré, dans la tragédie où, à part Dryden, THOMAS OTWAY est celui qui a le mieux réussi.

Le poète le plus illustre de la Restauration est JOHN DRYDEN (1631-1700). Doué d'un talent d'une rare souplesse, il montra dans tous les genres qu'il aborda une aptitude véritable sans conquérir dans aucun une place hors ligne. Au-dessous des poètes anglais de premier ordre, il est tenu par plusieurs comme le premier du second, au-dessus de Ben Jonson, Pope et Byron. Son meilleur drame est *Don Sébastien*, mais il reste à une grande distance de Shakespeare. Il réussit beau-

coup mieux dans la poésie lyrique, la satire et la poésie narrative. Dans *Absalon et Achitopel*, la satire politique atteint la hauteur de l'épopée. *La Biche et la Panthère*, qui est sa profession de foi catholique, est son plus noble poème. Dryden est aussi un bon prosateur.

C'est pendant cette dernière moitié du XVIIe siècle qu'écrivirent les philosophes matérialistes HOBBES et LOCKE, que parut l'illustre savant NEWTON, que le ministre éminent de Charles II, le comte de CLARENDON, publia une *Histoire de la rébellion en Angleterre*, et que le prélat anglican TILLOTSON se fit comme orateur sacré une réputation immense, mais bien surfaite.

## SIÈCLE DE LA REINE ANNE.

Les trente dernières années du XVIIe siècle, qu'on peut appeler l'âge de Dryden, furent une époque de transition. Avec le dix-huitième siècle commence le siècle classique appelé aussi le siècle de la reine Anne, qu'on peut prolonger jusque vers 1760. Son plus grand poète est Pope, ses plus grands prosateurs sont Addison et Swift.

ALEXANDRE POPE (1688-1744) publiait, à vingt et un ans, l'*Essai sur la critique*, œuvre inférieure à l'*Art poétique* de Boileau, mais étonnante d'esprit, de vivacité, de concision sensée et moqueuse. On lui doit aussi la *Dunciade*, épopée satirique, où il immole à son esprit irritable et cruel de malheureux auteurs, trop médiocres pour

mériter même l'immortalité du ridicule;—*la Boucle de cheveux enlevée (The Rape of the lock)*, spirituel et charmant poème, où Pope se retrouve le rival de l'auteur du *Lutrin*, sans obtenir non plus cette fois l'avantage;—l'*Essai de l'homme*, un de ses écrits où le style a le plus d'éclat et d'ampleur, mais où on regrette de retrouver souvent les inspirations de son ami libre-penseur, lord Bolingbroke,—et enfin la célèbre *Epître d'Héloïse à Abélard*. Pope a légué à l'avenir un nom qui n'est inférieur qu'à celui de deux ou trois poètes de son pays. Il fit école par son style; il donna à la poésie anglaise la seule qualité qui lui manquât encore après Shakespeare, Milton et Dryden, une correction continue, une élégance nette et précise.

Les autres poètes de cette époque sont GAY, PRIOR, YOUNG et THOMPSON. — Young est l'auteur du poème des *Pensées nocturnes* (*Night thoughts*), connu en France sous le titre des *Nuits* œuvre qui, malgré les défauts qu'on peut lui reprocher, comme l'emphase, l'abondance déréglée des images, est restée une des principales de la poésie anglaise au XVIIIe siècle.—Thompson est l'auteur du poème des *Saisons*, par lequel il ouvre la carrière de la poésie descriptive. Il ramena avec éclat dans la poésie anglaise le sentiment de la nature, un peu emphatique dans la forme, mais sincère et sympathique dans son chaleureux enthousiasme.

ADDISON (1672-1719) a composé un certain nombre de poésies, mais c'est dans ses essais en prose qu'il publia dans le *Babillard* (*The Tattler*) et le *Spectateur*,

revues politiques et philosophiques fondées par son ami et collaborateur Steele, qu'il est poète. Chez lui, la morale est toujours pure, l'observation toujours fine, le jugement toujours droit. Addison se distingue par son élégance et son goût.

DANIEL DEFOE ouvrit la double carrière de la revue et du roman. La célébrité de son nom est attachée à son roman de *Robinson Crusoé*, où tout son art consiste à donner à tous les incidents du récit l'apparence de la plus complète réalité.

Les autres principaux romanciers sont RICHARDSON, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, qui a aujourd'hui peu de lecteurs à cause de la longueur de ses ouvrages, mais dont le talent, dans ses scènes les plus tragiques, dit W. Scott, n'a jamais été et probablement ne sera jamais surpassé ;—FIELDING, auteur de *Tom Jones*, qui, comme écrivain et comme peintre de mœurs, est supérieur à Richardson, et à qui W. Scott décerne un titre qu'il pouvait seul lui disputer, en le proclamant le premier romancier de l'Angleterre ;—SMOLLETT, dont les récits ont de l'intérêt et les caractères du relief ;—OLIVIER GOLDSMITH, dont le roman si populaire, *le Vicaire de Wakefield*, est une des plus délicieuses fictions qu'on ait inventées,—et STERNE, auteur du roman souvent licencieux de *Tristam Shandy*, où l'oncle Toby avec le caporal Trim, et le spirituel et insouciant Yorick, qui n'est autre que Sterne lui-même, forment un groupe incomparable d'originaux dignes de Shakespeare et de Cervantès. Il est aussi l'auteur du *Voyage sentimental*, qui n'est qu'une suite de Tristam Shandy.

SWIFT (1667-1745) est un satirique plutôt qu'un romancier. Il a été bon poète, mais il doit son immortalité à ses pamphlets et surtout à ses *Voyages de Gulliver*, qui composent un roman rempli d'allusions à des faits contemporains, et offrent une satire impitoyable des travers de la nation anglaise et de l'administration des whigs, adversaires politiques de l'auteur. La haine de l'humanité perce dans cette longue et amère plaisanterie. Le talent de Swift est original, puissant, mais sans grâce et sans délicatesse. Comme écrivain, il est correct, clair et énergique ; s'il n'a pas la grâce d'Addison, il a plus de force ; s'il ne l'égale pas dans l'essai moral, et peut-être dans la polémique quotidienne, il a plus de portée dans les pamphlets et dans la satire générale.

Parmi les autres prosateurs, nous distinguerons lord BOLINGBROKE, qui publia contre ses adversaires politiques des pamphlets où l'on admire la vigueur de l'imagination, la clarté et la vivacité de l'expression,—lady MONTAGUE qui a laissé des *Lettres*, que l'on a comparées à celles de Mme Sévigné, mais qui n'en ont point la grâce délicieuse,—BENTLEY, le premier des philologues classiques anglais,—et enfin le celèbre critique SAMUEL JOHNSON, auteur des *Vies des poètes anglais*, d'un *Dictionnaire anglais* qui est un des meilleurs lexiques qui existent dans aucune langue, et du roman moral de *Rasselas*.

### SECONDE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

La période qui s'étend depuis 1760 jusqu'à la fin

du siècle, et qui fut, elle aussi, une époque de transition, se distingue particulièrement par ses historiens et par ses écrivains et orateurs politiques.—HUME, auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, et ROBERTSON, auteur d'une *Histoire d'Ecosse*, sont deux excellents écrivains, deux admirable narrateurs; mais ils pèchent l'un et l'autre par l'insuffisance du savoir et de la critique. Plus érudit, mais moins heureux dans son exposition, le savant GIBBON appliqua la critique à l'histoire de l'antiquité dans son grand ouvrage sur *Le déclin et la chute de l'Empire romain.* On doit regretter que l'auteur, aveuglé par sa haine profonde et mal dissimulée contre le christianisme, n'ait pas toujours compris le génie de l'époque qu'il raconte.

La philosophie produisit, durant cette période, les chefs de l'école écossaise, THOMAS REID-DUGALD-STEWART, FERGUSON, etc,—l'économie politique, le célèbre ADAM SMITH,—et la jurisprudence, BLACKSTONE, qui commenta les lois de l'Angleterre. —C'est alors que furent publiées (1769-72) les fameuses *Lettres de Junius* qui causèrent une vive émotion en Angleterre par la violence des attaques personnelles, autant que par le talent avec lequel elles étaient rédigées. Leur auteur, que l'on présume aujourd'hui être PH. FRANCIS, est un des plus redoutables polémistes qui aient jamais existé.

L'éloquence prenait à cette époque un essor extraordinaire. Les deux Pitt, Burke, Fox, Sheridan, renouvelèrent les prodiges de la tribune antique. Le premier de ces orateurs par la date, et, selon quel-

ques-uns, par le talent, fut William Pitt, devenu plus tard LORD CHATHAM. Ses discours abondaient en vives peintures, en sentences frappantes, en anecdotes bien dites, en heureuses allusions, en appels passionnés; son invective et son sarcasme étaient terribles : jamais peut-être orateur anglais ne fut plus redouté.—BURKE, ce fils de la verte Erin, cédait volontiers à un noble enthousiasme pour toute belle et grande chose. Son imagination était brillante, sa parole colorée et quelquefois fastueuse, asiatique. " Quelques-uns de ses discours, dit Macaulay, vivront aussi longtemps que la langue anglaise."—PITT, fils de lord Chatham, et Fox, fils de lord Holland, célèbres antagonistes politiques, rivalisèrent aussi d'éloquence. Pitt connaissait mieux les artifices de l'art; son style était plus pur et plus harmonieux, il savait mieux envelopper son adversaire dans les plis et replis d'une logique dont il cachait les ressorts; mais Fox avait plus de chaleur, une ironie plus amère, une élévation plus habituelle d'idées, et plus de solennité dans le style; — SHERIDAN fut le plus remarquable des adhérents de Fox, et celui qui prononça ce fameux *discours sur Warren-Hastings*, " la meilleure harangue, dit lord Byron, qu'on ait composée ou entendue en Angleterre, " et dans laquelle il s'éleva jusqu'aux plus puissantes inspirations du pathétique.

Vers l'an 1760, un poète écossais, MACPHERSON, publia les fameux *Poèmes d'Ossian*, œuvres prétendues d'un barde du IIIe siècle, mais qui n'étaient

rien de plus qu'une moderne contrefaçon. L'effet littéraire de cette publication fut considérable en Europe : le livre fut vivement admiré par les génies les plus divers : Gœthe, Napoléon, etc.

La meilleure œuvre dramatique de cette époque est la comédie de l'*Ecole du scandale* (*The school for scandal*) de l'orateur SHERIDAN. Elle est un des chefs-d'œuvre du théâtre moderne ; le dialogue étincelle d'un esprit qui témoigne d'autant d'art que de naturel.

Mais ce n'est pas au théâtre que cette période devait trouver sa gloire durable, c'était dans les œuvres de trois hommes qui ont été les vrais rénovateurs de la poésie anglaise : Cowper, Crabbe et Burns. COWPER, auteur du poème de *la Tâche* et de la ballade humoristique de *John Gilpin*, était doué d'une sensibilité exquise et d'un esprit réfléchi. Deux traits caractérisent sa poésie, c'est l'amour sincère de la nature et celui du foyer domestique, du *home*, qu'il a célébré avec un charme qui n'a pas été surpassé.—CRABBE nous attache non seulement par sa finesse d'observation, mais encore par des scènes d'un pathétique déchirant. Comme le peintre flamand, il n'a tout son talent, toute sa distinction, toute sa couleur que dans les scènes de la vie commune.

ROBERT BURNS est, avec W. Scott, le plus grand poète dont s'honore l'Ecosse. Ses deux qualités essentielles sont la sensibilité et l'imagination. Mais la tendresse de son âme se conciliait avec la mâle énergie du patriotisme, de même que son imagination n'excluait pas la finesse d'observation.

## ROMANTISME.

### XIXe SIÈCLE.

La période de la poésie moderne ou romantique, cette période que caractérisent plus de vérité dans la peinture du monde extérieur, plus d'intensité dans le sentiment lyrique, dure encore. On peut la faire commencer à trois poètes, que des rapports d'amitié et de voisinage (près des lacs du nord de l'Angleterre) ont fait réunir sous le nom de poètes lakistes, bien qu'ils diffèrent extrêmement par le talent, Wordsworth, Coleridge et Southey.

WORDSWORTH (1770-1850) est considéré comme le chef de cette école. Il s'est proposé de partir de la réalité la plus exacte, la plus familière, et d'en tirer les émotions que l'on demande d'ordinaire à la fiction. Par un effet peut-être de sa théorie, sa poésie contient trop d'éléments prosaïques ; la grande imagination et le souffle lui manquent. Aussi, tout en lui accordant l'estime qu'il mérite pour sa pure intelligence, son exquis talent descriptif, on ne saurait le placer à côté ou même, comme le veulent certains admirateurs, au-dessus de Burns, de Shelley et de Byron. —COLERIDGE a montré, dans ses poèmes, une grande force d'imagination et une remarquable richesse d'expression et d'harmonie.—L'abondant SOUTHEY est moins un vrai poète qu'un très habile versificateur, ayant la facilité féconde de l'imagination, mais non la force créatrice du génie.

WALTER SCOTT (1771-1832) a laissé plusieurs poèmes, qui sont des romans en vers : le *Lai du dernier ménestrel*, *Marmion*, la *Dame du lac*, etc. Sa poésie, malgré l'irrégularité et la négligence qu'on peut lui reprocher, possède une puissance de vie et d'émotion qu'on retrouve chez peu d'écrivains. Mais le romancier éclipsa le poète. Ses romans : *Waverley*, le *Vieillard des tombeaux* (Old mortality), qui occupe le premier rang dans la série historique, comme l'*Antiquaire* dans le roman domestique, *Ivanhoë*, etc., excitèrent une admiration et une sympathie universelle, non seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe. Ils la méritaient, car jamais œuvres de fiction ne furent plus morales et plus saines.

Si W. Scott dans cette carrière ne trouva pas de supérieur, ni même d'égal, il n'en fut pas de même de ses œuvres poétiques dont l'éclat pâlit devant la poésie ardemment personnelle de lord BYRON (1788-1824). Les principales productions de ce grand poète sont les poèmes de *Childe-Harold*, du *Giaour*, du *Corsaire*, de *Don Juan* et de *Mazeppa*, et le drame de *Manfred*. Ces ouvrages offrent une lecture malsaine; leur auteur se plut à désespérer l'homme et à faire admirer le crime. " Il semble dire comme le satan de Milton : mal, sois mon bien, " a dit M. Villemain. *Don Juan* est le poème où se révèle surtout le côté funeste de son génie. C'est le dernier mot de cette poésie toute personnelle, poussant à outrance l'analyse du moi, le mépris hautain de la loi du devoir et l'alliance étrange d'un insatiable besoin de jouir avec un irré-

médiable désenchantement. Comme écrivain, Byron n'eut pas toutes les qualités qui font les grands poètes, mais il en eut plusieurs. Il posséda une rapide intelligence, une sensibilité ardente, une imagination vigoureuse et précise ; il lui manqua le don créateur qui donne la vie à un vaste ensemble. Son style ferme et précis, son vers formé à l'école de Pope, donnaient une forme nette et classique à ses plus brillantes fantaisies.

SHELLEY, l'auteur de la terrible tragédie des *Cenci*, le chef-d'œuvre du drame en Angleterre depuis le XVIIe siècle, est, suivant certains critiques, le seul capable de disputer la première place en poésie à Byron. D'une ardente imagination, il s'est laissé emporter par elle, et il pèche par la surabondance, la confusion et le vague.— Parmi les poètes les plus distingués du XIXe siècle, il faut encore mentionner THOMAS MOORE, le populaire auteur des *Mélodies irlandaises* et du roman oriental *Lalla-Rookh*, — THOMAS CAMPBELL, KEATS, LEIGH, HUNT, l'humoriste CHARLES LAMB, KNOWLES, auteur dramatique, THS HOOD, et les deux illustres poètes contemporains ROBT BROWNING et ALFRED TENNYSON.

Le roman a pris dans cette période une importance telle, qu'il le cède à peine à la poésie. Depuis W. Scott, les plus célèbres parmi les romanciers sont le brillant et fécond BULWER-LYTTON, l'auteur de *Rienzi* et des *Derniers jours de Pompéi* ;— CHARLES DICKENS, l'auteur du *Pickwick Club*, d'*Olivier Twist*, et dont les qualités distinctives sont l'ob-

servation minutieuse de la réalité et la sensibilité passionnée ;– THACKERY, auteur des *Snob papers* et de la *Foire aux vanités (Vanity fair)*, et qui a une verve toute britannique, incisive sous un calme étudié, avec une phrase vive, nette et limpide ;—CHARLOTTE BRONTE, etc.

Un des écrivains anglais les plus éminents de ce siècle est l'éloquent MACAULAY, qui dut sa première célébrité à d'admirables travaux de critique et de biographie qu'il publia sous le titre d'*Essais*, mais qui a immortalisé son nom par son *Histoire d'Angleterre depuis Jacques II*, dans laquelle on trouve une connaissance approfondie des sources, un remarquable talent d'exposition et un style chaleureux et coloré. — Citons encore, parmi les écrivains de ce siècle, l'habile critique JEFFREY, le moraliste SYDNEY SMITH et Lord BROUGHAM qui fondèrent la *Revue d'Edimbourg*, recueil qui, comme le *Quarterly Review*, eut une grande influence sur la littérature non moins que sur la politique ;–puis le philosophe positiviste STUART MILL ;—THOMAS CARLYLE, historien et philosophe, et l'un des esprits les plus originaux de ce temps ;—HAZLITT et CROKER, deux critiques remarquables ; — l'historien catholique JOHN LINGARD, etc., etc.

La tribune anglaise n'a plus au XIXe siècle le même éclat qu'elle eut à la fin du siècle précédent ; elle offre encore cependant des noms distingués, CANNING, LORD BROUGHAM, etc. — L'orateur le plus extraordinaire est le célèbre O'CONNELL (1775-1847). " Jamais en aucun siècle et en

aucun pays, dit Cormenin, aucun homme ne prit sur sa nation un empire aussi souverain, aussi complet. Il personnifie l'Irlande... il vit de sa vie, il rit de ses joies, il saigne de ses plaies, il crie de ses douleurs... Il sait que l'Irlandais est à la fois rieur et mélancolique, qu'il aime à la fois les figures, le coloris et le sarcasme, et il coupe le rire par les larmes, le grandiose par le grotesque... Il est poète jusqu'au lyrique ou familier jusqu'à la causerie." Tel fut l'orateur que Pie IX a nommé le héros de la chrétienté et qui eut la gloire de commencer l'émancipation de sa patrie.

---

## LITTÉRATURE DES ÉTATS-UNIS.

---

La littérature des États-Unis ne se distingue point jusqu'ici par une originalité puissante. Cependant elle a ses caractères à elle qui ne permettent pas de la confondre avec la littérature de son ancienne métropole. Son représentant le plus complet est WASHINGTON IRVING (1783-1859), poète, romancier, historien. Son *Histoire de Christophe Colomb* est son œuvre capitale. Ses ouvrages lui ont valu une popularité justifiée par la science dont ils témoignent et par la pureté, la richesse et l'harmonie du style ; ils font de lui à la fois un écrivain national et le rival

des meilleurs prosateurs anglais. — Les deux poètes américains les plus éminents sont BRYANT et LONGFELLOW, tous deux purs, élevés, nobles, dignes d'être admirés dans l'Angleterre même, mais qui là n'auraient pas dépassé le second rang. — DANIEL WEBSTER (1782-1852), CLAY et CALHOUN, contemporains, sont trois grands orateurs qui ont fait l'honneur de leur pays. Ce dernier, inférieur à Clay en aptitude politique, à Webster comme orateur, les surpasse comme écrivain. — FENIMORE COOPER (1789-1851) s'est fait un nom populaire dans les deux mondes par ses romans où il fait preuve d'une belle imagination et d'un talent pittoresque d'une rare valeur. Il excelle surtout dans la peinture des paysages du Nouveau-Monde. — Le roman de Mme BEECHER STOWE, la *Case de l'Oncle Tom*, a eu un immense succès. — BANCROFT, auteur de l'*Histoire des États-Unis*, est un écrivain chaleureux et d'un vaste savoir.

Tels sont les principaux noms de la littérature des Etats-Unis. "La tournure d'esprit subtile et souvent bizarre qu'on remarque chez ces écrivains, a dit un critique, n'est pas de l'originalité, mais elle en suppose le goût et peut y conduire."

# LITTÉRATURE ALLEMANDE.

---

## MOYEN AGE.

Pendant toute la durée du moyen âge, la littérature allemande est l'expression très vive des idées, des sentiments, des mœurs et des institutions. On divise cette époque en deux périodes. La première, embrassant les XIIe et XIIIe siècles, est remplie par les chants des *Minnesinger*, ou chantres d'amour, et par le développement de grandes épopées, dont deux sont essentiellement nationales et sont mises par les Allemands sur le même rang que les poèmes homériques : ce sont les *Nibelungen*, qu'ils appellent leur Iliade,et *Gudrun*, qu'ils comparent à l'Odyssée. — La seconde, c'est-à-dire les XIVe et XVe siècles, est marquée par l'abaissement et par l'extension de la culture littéraire ; c'est celle des maîtres chanteurs, *Meistersinger*.

## TEMPS MODERNES (DU XVIe AU MILIEU DU XVIIIe SIÈCLE).

Au seizième siècle, la grande révolte de Luther exerça une influence durable sur la littérature. Elle donna naissance au chant d'Eglise protestant, et répandit dans toute l'Allemagne la langue dans laquelle le réformateur traduisait la Bible et écri-

vait sa violente controverse. La terrible guerre de Trente ans avait laissé languir tout effort littéraire. La Silésie, qui en avait moins souffert que le reste de l'empire, produisit les deux écoles qui remplissent le XVIIe siècle : d'abord celle d'OPITZ, le Malherbe de l'Allemagne, qui maintint la langue classique, celle de Luther, en y introduisant la science du rythme, l'élégance et la correction ; et ensuite celle de HOFFMANNSWALDAU, toutes deux imitatrices, la première de la France, l'autre de l'Italie et issue de Guarini.—C'est dans ce siècle que parut LEIBNITZ, génie de premier ordre et rival de Descartes, mais qui confia au latin ses pensées destinées à l'Europe et à la postérité. C'est aussi en latin qu'écrivirent alors les célèbres publicistes GROTIUS et PUFENDORF.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, deux nouvelles écoles s'élevèrent en face l'une de l'autre, l'école suisse et l'école saxonne. Le chef de celle-ci, GOTTSCHED, était partisan déclaré de l'imitation française que le goût particulier de Frédéric II pour la France contribua à mettre en vogue ; BODMER, critique de Zurich, opposait à cette imitation celle de la littérature anglaise, qui avait des rapports plus étroits d'origine et de traditions avec l'esprit germanique. L'école suisse finit par triompher, grâce surtout aux écrits du savant naturaliste HALLER, qui fut un grand écrivain et un poète lyrique de premier ordre.

PÉRIODE CLASSIQUE EN ALLEMAGNE (1750-1830.)

Un des noms les plus populaires de l'Allemagne

ouvre l'ère classique, qu'on a appelée aussi période allemande, pour marquer que la littérature s'est enfin affranchie des influences locales pour devenir vraiment nationale ; ce nom est celui de * KLOPSTOCK, qui se rattache à l'école de Bodmer.

Entre les deux littératures qui se disputent la domination intellectuelle de son pays, celles de la France et de l'Angleterre, WIELAND (1733-1813) se rapproche de la première, mais avec indépendance. Cet écrivain est un des grands noms littéraires de son pays. On l'a surnommé le " Voltaire de l'Allemagne ", et il a mérité ce titre, moins encore par le nombre de ses écrits, que par la vivacité de l'esprit, la grâce, la légèreté, unies au bon sens et à un éminent savoir. Il l'a mérité malheureusement aussi par son épicurisme et son incrédulité légère et moqueuse. Son chef-d'œuvre est *Obéron*, poème héroï-comique. Les romans d'*Agathon* et de *Musarion* sont ses meilleurs ouvrages en prose.

LESSING (1729-1781) a surtout marqué sa trace dans la littérature allemande par ses travaux de critique, qui ont contribué puissamment à donner à l'Allemagne une littérature nationale. Il est le maître ou précurseur de Winckelman, de Herder, etc. Il a appliqué ses principes dans des œuvres dramatiques remarquables, *Emilia, Galotti*, *Nathan le Sage*, etc. Le plus célèbre de ses ouvrages de critique littéraire et d'esthétique est son *Laocoon*. Un de ses livres les plus connus est un recueil de *Fables*. La langue de Lessing est un modèle de clarté, de vivacité, d'agrément et sou-

vent de force.— Un groupe d'écrivains célèbres se presse autour des premiers chefs de la grande rénovation littéraire allemande. Trois figures s'en détachent : celles de Gœthe, de Schiller et de Herder.

Gœthe (1749-1832) est à la fois l'écrivain le plus original et le plus universel de l'Allemagne. Il s'exerce dans tous les genres et laisse partout une vive et profonde empreinte. Il y prend tous les tons, s'adresse à toutes les facultés de l'âme, à la passion, à l'imagination, à l'esprit. Toutes les aspirations de la science et tous les sentiments humains ont une place dans son âme d'artiste.

Comme poète, il égale, s'il ne surpasse, les plus grands poètes de son pays. Prosateur, son style restera à jamais comme un modèle de pureté et d'élégance. Comme savant, il a attaché son nom à plusieurs découvertes ingénieuses. Mais on chercherait en vain dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme et l'unité, fruit des profondes convictions ; génie vaste et élevé, mais cœur froid et égoïste, Gœthe n'a d'autre religion qu'un panthéisme indécis et une indifférence générale, qui, voyant d'un œil égal la vérité et l'erreur, accepte toutes les idées et toutes les croyances.

Ses œuvres les plus célèbres sont *Werther*, roman qui eut une vogue prodigieuse mais malsaine et funeste, *Wilhem Meister*, autre roman où se trouve le gracieux épisode de Mignon, *Gœtz de Berlichingen* et *Egmont*, drames en prose, *Iphigénie en Tauride* et *Torquato Tasso*, poèmes dramatiques, enfin *Faust*, autre poème dramatique, monument de puissance,

selon les uns, de bizarrerie suivant les autres, et qu a été l'œuvre de toute la vie de Gœthe.

* SCHILLER a été le rival, le complément et l'ami intime de Gœthe.—HERDER (1744-1803) se place à côté d'eux aussi bien par la valeur littéraire des œuvres que par l'influence des idées. Il n'est point de branche de la littérature ou de la philosophie où son nom ne tienne une place importante. Mais, disciple de Spinoza, ses écrits renferment bien des erreurs. Ses principaux ouvrages en prose sont ses *Idées sur la philosophie de l'histoire*, qui ont surtout fait sa réputation hors de l'Allemagne, et son *Histoire de la poésie des Hébreux*. Pour ses compatriotes, l'importance du philosophe et du critique est inférieure à celle du poète et de l'écrivain. Il est un des premiers, dans le genre lyrique, par le charme, l'harmonie et la flexibilité de la langue. Ses ouvrages en prose restent pourtant ses meilleurs titres comme écrivain.

Klopstock, Wieland, Gœthe, Schiller, Lessing et Herder, tels sont les principaux noms de la littérature allemande; cependant plusieurs de leurs contemporains ont brillé dans les divers genres littéraires. Dans la poésie lyrique qui, au jugement de la critique allemande, occupe le premier rang dans les productions des écrivains de cette époque, après Klopstock, Herder, Gœthe et Schiller, il faut citer BURGER en qui se personnifie la légende poétique, KŒRNER, appelé le Tyrtée de l'Allemagne, UHLAND, le chef de l'école souabe, ARNDT, auteur du chant le plus populaire de l'Allemagne: *la Patrie de l'Allemand*,—etc.

Le genre dramatique est celui qui, dans cette belle période, compte le plus de noms et les plus brillants. Lessing en fut le principal promoteur, Gœthe et Schiller les plus illustres représentants. Parmi les autres noms les plus en vue, on remarque ceux de WERNER, l'auteur de *Martin Luther* et du *Vingt-Quatre Février*, d'IFFLAND, de KOTZEBUE, remarquable par la fécondité et les ressources de son esprit, et de L. TIECK (1773-1853) qui s'est fait par ses ouvrages (poésies dramatiques, *Nouvelles*, etc.) et par son influence une grande réputation dans l'Allemagne littéraire. Cet écrivain était doué d'une imagination brillante, d'une sensibilité profonde, d'un talent à la fois souple et plaisant. Toute l'école romantique, qu'il fonda avec les Schlegel, le tenait pour un des plus grands écrivains allemands. GESSNER est l'auteur de la *Mort d'Abel* et d'*Idylles*, ouvrages écrits en prose, mais dans cette prose ornée, harmonieuse, presque rythmée qu'on appelle poétique ; ces œuvres sont inférieures à leur réputation.

Un exercice poétique où l'Allemagne du XVIIIe siècle excelle est celui de la traduction en vers. Les plus célèbres traductions sont celles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* par Voss, celle de *Don Quichotte* par L. Tieck, et celle des œuvres de Shakespeare par G. Schlegel.

Le roman revendique les noms célèbres de Tieck, de Kotzebue et de JEAN-PAUL RICHTER, dit communément Jean-Paul (1763-1825), considéré par les Allemands comme un de leurs premiers écrivains et comme l'un des plus originaux. Personne

ne s'est abandonné davantage à sa fantaisie, à sa causticité, et n'a plus cherché les effets de style singuliers, inattendus, bizarres. Son esprit, réel et vraiment mordant, ne jaillit pas de source ; on y sent la recherche et une prétention à l'originalité qui gâte l'originalité naturelle. Parmi ses œuvres, on distingue ses récits populaires, tel que *Quintus Fixlein*, qui sont réellement exquis. HOFFMANN est célèbre par ses *Contes*, qui ont eu un tel succès que son nom est devenu le synonyme du genre. Son imagination a créé autour du monde réel, qu'il savait d'ailleurs observer et décrire, un monde fantastique où règne le merveilleux, l'extraordinaire, le terrible. *Les Frères de Sérapion* offrent la réunion des récits les plus achevés et les plus poétiques de l'auteur. — Les principaux historiens de cette époque sont JEAN DE MULLER, auteur de la célèbre *Histoire de la Suisse*, où, pour la première fois en Allemagne, ce genre littéraire prenait les formes et les séductions de l'art, — NIEBUHR, dont l'ouvrage capital est son *Histoire romaine*, — FRÉD.-LÉOPOLD DE STOLBERG, célèbre poète et auteur catholique de l'*Histoire de la religion chrétienne*, etc.

La critique littéraire et l'érudition philologique offrent des noms devenus tout à fait européens : les deux SCHLEGEL, OTFRIED MULLER, HERMANN, HEYNE WOLF, GRIMM, etc.—GUILLAUME et FRÉDÉRIC SCHLEGEL furent tous deux poètes, romanciers, critiques, historiens. Celui-ci l'emportait sur son frère par le talent poétique et avait des connaissances plus nouvelles et des vues

plus originales sur chaque chose, mais il lui était inférieur sous le rapport du style. Après sa conversion au catholicisme, Frédéric publia sa *Philosophie de l'histoire* et l'*Histoire de la littérature ancienne et nouvelle*. L'ouvrage le plus connu de Guillaume en Europe est son *Cours de littérature dramatique*, où il se montre d'une sévérité outrée pour le théâtre français, et d'une admiration fanatique pour Shakespeare.

L'esthétique s'honore du nom de WINCKELMANN qui est considéré comme créateur de la critique d'art, et le premier pour l'application de l'esthétique, sinon le fondateur même de cette science.

La philosophie revendique les noms de MENDELSSOHN, JACOBI, NOVALIS, KANT, FICHTE, SCHELLING, HEGEL, etc.

---

# RÉPONSES AUX QUESTIONS

DU PROGRAMME DE

# L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

---

## PREMIÈRE CATÉGORIE DE QUESTIONS.

## QUESTIONS SUR LES GRANDES PÉRIODES LITTÉRAIRES.

**Etendue de la période.—Principaux écrivains, poètes, prosateurs, orateurs, indication de leurs ouvrages les plus remarquables. (*Résumé.*)**

### SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Le siècle de Périclès s'étend depuis la moitié du VIe siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'au règne d'Alexandre, 336.

### I. POÈTES.

#### POÉSIE LYRIQUE.

PINDARE,— le prince des poètes lyriques ; de tous les chants composés par cet illustre poète, il ne nous reste que les odes admirables connues sous les noms de *Pythiques*, *Olympiques*, *Néméennes* et *Isthmiques*.

ANACRÉON,—*le poète aux ondes érotiques*,(1) a inventé le genre qui porte son nom et a chanté les plaisirs, les ris et le vin.

STÉSICHORE—a consacré ses hymnes aux dieux, aux guerres fameuses, aux héros du passé.

---

(1) V. Hugo.

ERINNE,—quoique moissonnée à la fleur de l'âge, a eu le temps de composer un recueil de poésies qui a immortalisé son nom.

CORINNE DE THÈBES—eut la gloire de vaincre Pindare dans cinq combats poétiques.

### POÉSIE ÉLÉGIAQUE.

SIMONIDE DE CÉOS—chanta les dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les règnes de Cambyse et de Darius, les triomphes des athlètes.

### TRAGÉDIE.

THESPIS,—que l'on considère comme l'inventeur de la tragédie ; aucune de ses œuvres ne nous est parvenue.

ESCHYLE—fut le véritable père de la tragédie. Des 80 tragédies qu'il a composées, il ne nous en reste que sept. Les plus remarquable sont le *Prométhée enchaîné*, les *Choéphores* et l'*Orestie*.

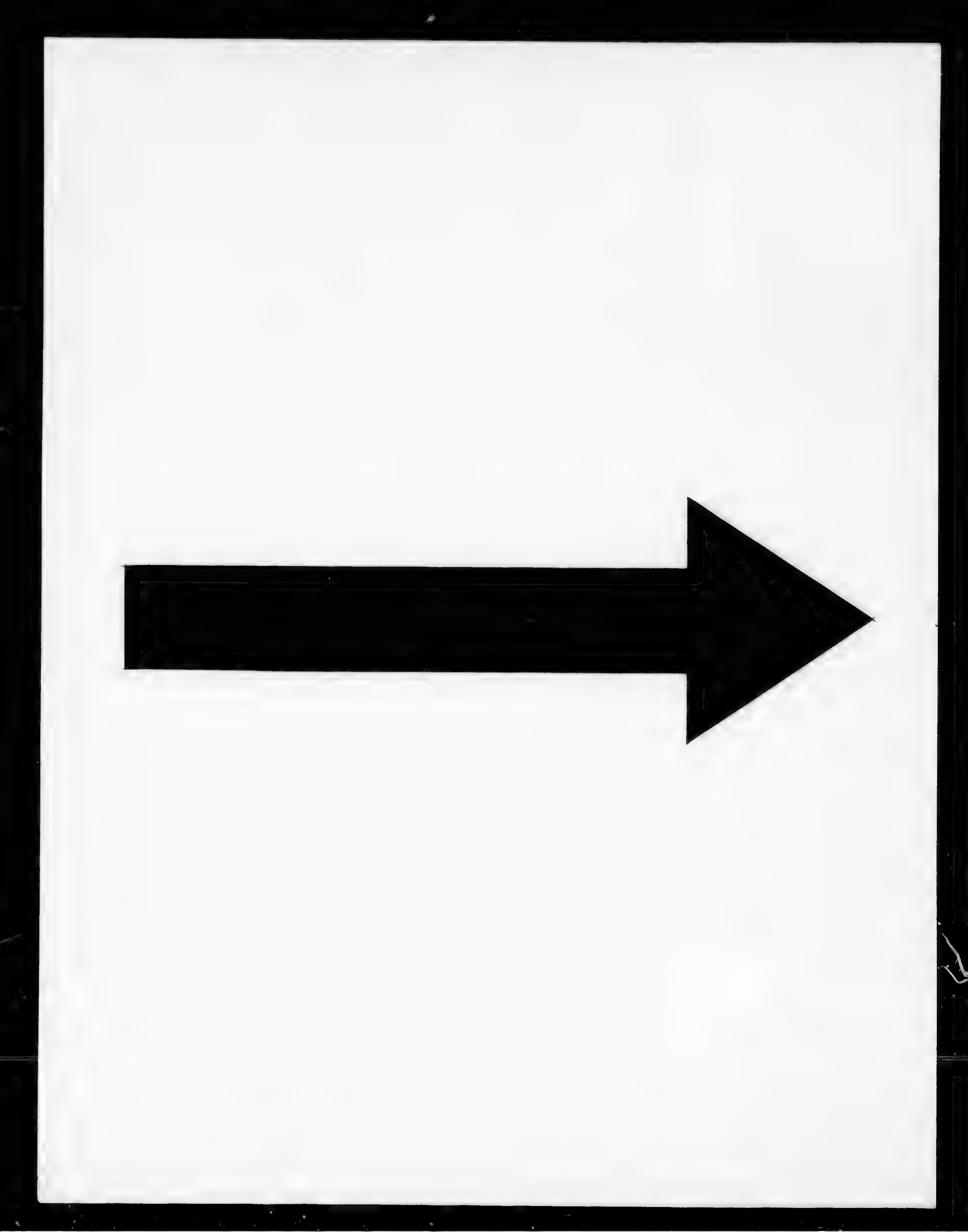
SOPHOCHE,—auteur d'*Œdipe à Colone*, *Antigone*, *Electre et Philoctète*, que l'on considère comme les chefs-d'œuvre de la tragédie antique.

EURIPIDE,—surnommé *le philosophe de la scène*, a composé *Iphigénie en Aulide*, *Médée* et *Hécube*, etc.

### COMÉDIE.

ARISTOPHANE,— le prince de la comédie ancienne. Des nombreuses pièces qu'il a composées, il ne nous en reste que onze. Les plus remarquables sont : les *Nuées*, les *Guêpes*, *Plutus*.

ANTIPHANE,—poète d'une fécondité prodigieuse. Aucune de ses pièces ne nous est parvenue.



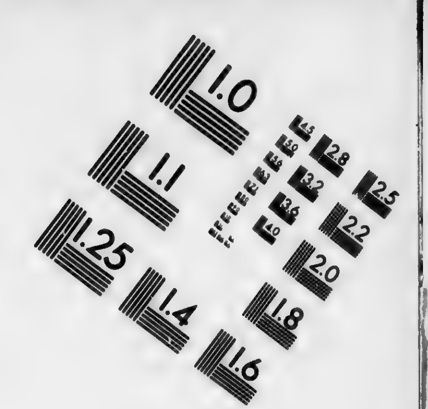
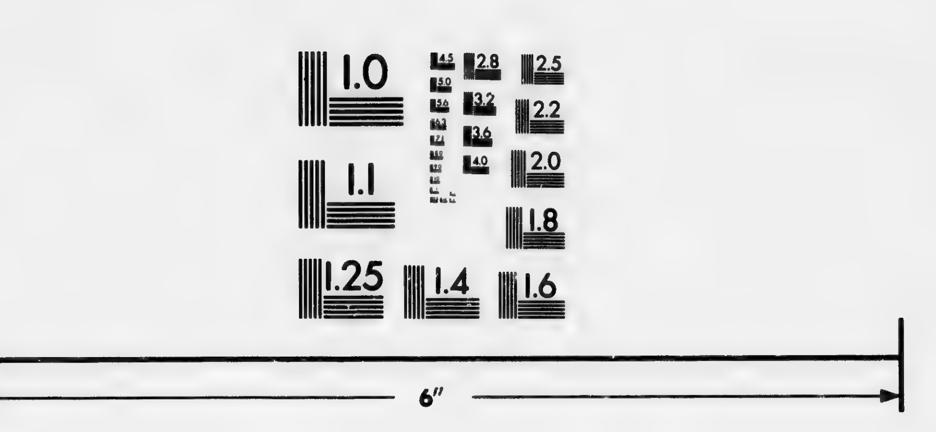


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**





MÉNANDRE—est regardé comme l'inventeur de la comédie de caractère.

## II. PROSATEURS.

### HISTOIRE.

HÉRODOTE,— sut le premier renfermer dans un cadre unique la géographie, la chronologie, et le tableau des événements. C'est pour cela qu'on l'a surnommé le *Père de l'histoire.* Son œuvre capitale est l'*Histoire des guerres Médiques.*

THUCYDIDE—fut le créateur de l'histoire politique. Son *Histoire de la guerre du Péloponèse* qui embrasse les 21 premières années de cette dispute civile, est écrite avec vérité, impartialité et chaleur.

XÉNOPHON,—l'*Abeille attique*, comme on l'a surnommé, est l'auteur de l'*Anabase*, de la *Cyropédie* et de la *Retraite des dix au mille.*

### ÉLOQUENCE.

PÉRICLÈS,—qui fut l'homme le plus éloquent de son temps.

ANDOCIDE—a laissé quatre discours qui ont une certaine importance historique.

LYSIAS.—Cicéron disait qu'Athènes pouvait se vanter d'avoir en lui un parfait orateur.

ISOCRATE—a fait école en Grèce. On a de lui : le *Panégyrique d'Athènes*, un *discours pour Archidamus* et celui *à Démonique.*

LYCURGUE.—Un seul de ses discours nous est parvenu : c'est celui contre *Léocrate.* Ce n'est pas un chef-d'œuvre.

HYPÉRIDE.—La découverte récente de ses discours lui donne le 3e rang parmi les orateurs attiques, après Démosthène et Eschyle.

DINARQUE—vient généralement après Hypéride par la sagesse de ses conceptions oratoires. Nous avons de lui quatre discours dont un dirigé contre Démosthène.

ISÉE—eut l'honneur d'avoir Démosthène pour disciple.

ESCHINE,—le célèbre rival de Démosthène, est l'auteur du célèbre discours contre Ctésiphon.

DÉMOSTHÈNE — que Plutarque appelle le plus puissant des orateurs nous a laissé 61 discours et 65 exordes ou introductions. Ses chefs-d'œuvre sont : les *Philippiques* proprement dites, les *Olynthiennes*, et le *Discours sur la Couronne* le premier de tous les monuments de l'éloquence attique.

### GENRE DIDACTIQUE OU PHILOSOPHIQUE.

HIPPOCRATE,— le plus grand médecin de l'antiquité, a composé le célèbre ouvrage des *Aphorismes* et le *Traité des airs, des eaux et des climats.*

PLATON—est l'auteur de l'*Apologie de Socrate,* du *Criton,* du *Phédon,* du *Gorgias* et du *Banquet.*

ARISTOTE,—l'homme le plus universel du monde, a composé de nombreux ouvrages qui ne nous sont pas tous parvenus, mais ce qui en demeure atteste l'étonnante fécondité et l'étendue de son génie : l'*Organon* ou *Logique,* la *Poétique,* la *Rhétorique,* l'*Histoire naturelle,* etc.

XÉNOPHON,—auteur des *Entretiens mémorables de Socrate.*

## SIÈCLE D'AUGUSTE.

Le siècle d'Auguste s'étend depuis l'an 79 avant J.-C. jusqu'à l'an 14 après J.-C.

### I. POÈTES.

#### POÉSIE ÉPIQUE.

VIRGILE— a écrit l'*Enéide*, en douze chants, qui lui donne, après Homère, le second rang parmi les poètes épiques.

OVIDE.—Son poème mythologique, les *Métamorphoses*, est écrit dans le ton et dans la forme de l'épopée.

#### POÉSIE LYRIQUE.

CATULLE,— dont le principal mérite est d'avoir préparé la voie à Horace en assouplissant la langue et en variant le mètre poétique.

HORACE—est l'auteur de quatre livres d'*Odes* remarquables.

#### POÉSIE ÉLÉGIAQUE.

CATULLE,— outre ses odes, a laissé quelques élégies.

PROPERCE et TIBULLE—ont écrit chacun quatre livres d'élégies.

OVIDE,—auteur des *Tristes*, des *Héroïdes*, des *Pontiques*, et des *Elégies*, qui ne sont autre chose qu'un journal d'aventures galantes.

#### POÉSIE DIDACTIQUE.

LUCRÈCE— a écrit le poème *de Rerum naturâ*.

VIRGILE—nous a donné le chef-d'œuvre de la poésie latine dans ses *Géorgiques*.

HORACE—a écrit un *Art poétique* ou *Epître aux Pisons.*

OVIDE.—Dans les *Fastes,* sorte de calendrier des fêtes romaines, ce poète raconte des légendes auxquelles il ne croit pas et tourne les dieux en ridicule.

**POÉSIE SATIRIQUE.**

HORACE,— après n'avoir fait que traduire les Grecs dans ses *Odes,* a été vraiment original dans ses *Satires* et ses *Epîtres.*

**POÉSIE PASTORALE.**

VIRGILE,—auteur des *Bucoliques.*

## II. PROSATEURS.

**ÉLOQUENCE.**

HORTENSIUS,— le rival de Cicéron dans l'éloquence. Il ne nous reste rien de ses œuvres.

JULES CÉSAR,— que Cicéron proclame le plus élégant des orateurs romains.

MARCUS CASSUS,—le plus éloquent des Romains, consul et orateur, figure à côté de César.

CICÉRON.—Son éloquence l'a fait surnommer le *Prince des orateurs romains.* Ses principaux discours politiques sont : le *Pro lege Maniliâ,* où il fait l'éloge de Pompée ; quatorze discours prononcés contre Marc-Antoine après la mort de Jules César et connus sous le nom de *Philippiques ;* les *Catilinaires,* où, en plein sénat, il dévoile la conjuration de Catilina devant le conspirateur lui-même, etc. Mais son grand triomphe fut l'éloquence judiciaire. Ses plus remarquables chefs-d'œuvre dans ce genre, sont : les

sept discours prononcés contre *Verrès*, le cruel préteur de Sicile; le *Pro Archiâ*, plaidoyer charmant de tact et de style, par lequel il conserva à son client le titre de citoyen romain ; le *Pro Ligario*, enfin le *Pro Milone*, le chef-d'œuvre du barreau romain.

## HISTOIRE.

JULES CÉSAR—ne fut pas seulement un grand homme de guerre, mais il fut de plus un historien de premier ordre. Ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, et ceux *sur la guerre civile*, au dire de Cicéron, sont dignes de tous les éloges.

SALLUSTE.—Nous avons deux écrits de cet historien remarquable, la *Guerre de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*. Ce dernier ouvrage est son chef-d'œuvre.

TITE-LIVE—consacra 21 ans de sa vie à composer son admirable *Histoire romaine*. C'est à peine s'il en reste le quart.

MÉCÈNE,—le célèbre conseiller d'Auguste, nous a laissé des *Mémoires* pour servir à l'histoire du règne d'Auguste.

CORNÉLIUS NEPOS.—Nous n'avons de lui, à part des fragments, que les biographies de Caton et d'Atticus. Les *Vies des hommes illustres*, qu'on lui attribue, paraissent une compilation d'une époque de décadence.

TROGUE-POMPÉE. — Ses *Histoires philippiques* ne nous sont connues que par l'abrégé de Justin.

VELLEIUS PATERCULUS,— dont l'*Histoire universelle* est en partie perdue.

## GENRE DIDACTIQUE OU PHILOSOPHIQUE.

TÉRENTIUS VARRON,— le plus savant des Romains,

le bénédictin païen, comme l'appelle Montalembert, a écrit 480 livres sur toute matière, sans compter 600 biographies d'hommes illustres.

CICÉRON — est l'auteur des *Traités philosophiques* parmi lesquels on distingue surtout le *de Senectute*, le *de Amicitiâ*, les *Tusculanes*, le *de Officiis*. Comme rhéteur, il nous a laissé en outre les *Lettres*, l'*Orator*, le *Brutus*, et *de Oratore*.

## LITTÉRATURE CHRÉTIENNE AU IVᵉ SIÈCLE.

### LES PÈRES GRECS.

S. ATHANASE—a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart dirigés contre les Ariens: *Discours contre les Gentils*, *Discours sur l'Incarnation*. *Apologie à l'empereur Constance*, etc.

S. BASILE.—L'illustre archevêque de Césarée n'eut point de rivaux dans l'art oratoire. Ses principaux ouvrages consistent en 5 livres contre Eumonius, son *Traité du Saint-Esprit*, des homélies, des traités ascétiques et l'*Héxaméron*, son œuvre capitale, etc.

S. GRÉGOIRE DE NYSSE,—frère puîné de S. Basile, honora comme lui la chaire chrétienne. Nous avons sous son nom des oraisons funèbres, des homélies, des traités ascétiques et moraux.

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE—a été surnommé le *Théologien*. Les *Oraisons funèbres* ont toute la richesse, la gravité, l'élan qui conviennent à ces sortes de discours. Il a laissé encore des discours sur des sujets dogmatiques et moraux, deux invectives contre Julien, des lettres, etc.

S. EPIPHANE—a fait preuve d'érudition dans l'*Anchora* et le *Panarion*.

S. Ephrem—a composé des commentaires sur l'Ancien et le Nouveau-Testament.

S. Jean Chrysostome—est la plus grande figure de ce siècle. La gloire de ce Père de l'Église est d'avoir fixé le vrai caractère de l'éloquence sacrée. Son *Traité du Sacerdoce*, ses *Avis aux veuves* et son *Apologie de la vie monastique* sont ses principaux ouvrages.

S. Cyrille d'Alexandrie— a écrit cinq livres contre Nestorius, ce qui lui donne le titre de *docteur de l'Incarnation.*

### HISTOIRE.

Eusèbe,— le plus illustre historien de l'Eglise grecque. Ses principaux écrits ont pour titres: *Histoire ecclésiastique, la Pénétration et la Démonstration évangélique*; une vie et un panégyrique de Constantin.

### POÉSIE.

S. Grégoire de Nazianze— a composé de remarquables poèmes, parmi lesquels ont peut citer ceux *sur la Trinité, la Providence, les Anges, la Vie monastique*, etc.

Synésius,—surnommé le Pindare chrétien, composa dix hymnes pleines de verve et de mouvement.

S. Ephrem.—Il s'est conservé du poète syrien 350 poèmes : hymnes, odes, élégies.

### LES PÈRES LATINS.

S. Hilaire de Poitiers— est à l'Eglise d'Occident ce qu'est S. Athanase à l'Eglise d'Orient. Son grand ouvrage sur *la Trinité* est un chef-d'œuvre de force et d'éloquence.

S. Ambroise—a été surnommé *le Fénelon* des Pères de l'Eglise latine. Parmi ses œuvres les plus remarquables on cite: l'*Hexaméron*, les traités du *Saint-Esprit*, de l'*Incarnation*, de la *Foi*, de la *Virginité*, le livre des *Devoirs*, souvent comparé à celui de Cicéron, des *Oraisons funèbres*, etc.

S. Jérôme—est l'auteur de la version latine de la Bible connue sous le nom de *Vulgate*. Ses *Lettres* sont fort estimées.

S. Augustin.— Le grand et majestueux évêque d'Hippone est un des auteurs les plus féconds de l'Eglise latine. Il a écrit des ouvrages de philosophie, de dogmatique, de critique et de controverse. C'est surtout sur la *Cité de Dieu* et sur les *Confessions* que les siècles ont fixé leur légitime et constante admiration.

Lactance—consacra au service de la cause chrétienne un talent puisé aux sources profanes. Son ouvrage principal, les *Institutions divines*, continue contre le paganisme la guerre déclarée par Tertullien.

### HISTOIRE.

Rufin—a traduit l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et la continua jusqu'à la mort de Théodose.

Orose,—disciple de saint Augustin, écrivit une *Histoire universelle* dont il emprunta le plan à la *Cité de Dieu*.

Sulpice Sévère,—ou mieux *Sévère Sulpice*, est l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique* et d'une *Vie de S. Martin*.

**POÉSIE.**

S. Ambroise— a composé des hymnes admirables par leur pureté et leur onction. Il improvisa, croit-on, avec S. Augustin le cantique inimitable du *Te Deum*.

S. Paulin de Nola,—disciple d'Ausone, a laissé 32 poèmes qui, au témoignage de S. Augustin, "ont la douceur du miel et du lait."

Prudence—a écrit deux recueils d'hymnes : l'un intitulé *Cathemerinon*, hymnes pour diverses solennités et pour les heures du jour où il convient de prier, l'autre, *Peristephanon*, le livre des couronnes, où il chante les louanges des confesseurs de la foi.

## SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Le grand siècle commence à l'apparition des chefs-d'œuvre qui annoncent l'âge de perfection, vers 1636 ; il comprend donc, jusqu'à la mort de Louis XIV en 1715, environ 90 ans.

### I. POÈTES.

**TRAGÉDIE.**

Pierre Corneille— est regardé comme le père du théâtre français. Ses principales pièces sont : le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune*, la *Mort de Pompée*.

Rotrou, — talent fin et délicat, a eu l'honneur de donner des leçons et des conseils au grand Corneille. *Venceslas* et *Saint-Genest* sont ses deux meilleures pièces.

JEAN RACINE—partage avec Corneille le premier rang parmi les tragiques français. Ses principaux chefs-d'œuvre sont : *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*.

THOMAS CORNEILLE,—frère de Pierre Corneille, était d'après l'appréciation de Voltaire, le seul écrivain qui fut digne d'être le premier au-dessous de Racine et de son frère. A part quelques comédies, il a publié cinq tragédies. Les plus remarquables sont : *Ariane* et le *Comte d'Essex*.

### COMÉDIE.

MOLIÈRE— a été le véritable créateur de la comédie française. Ses principales pièces en vers sont : *les Femmes savantes*, *le Misanthrope*, *le Tartufe* ; en prose : *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire*, l'*Avare*, etc.

RÉGNARD—occupe la première place après Molière. Il a composé plusieurs comédies, parmi lesquelles on doit citer surtout : *les Ménechmes*, *le Légataire universel et le Joueur*, son chef-d'œuvre.

CORNEILLE—a aussi doté le théâtre français de la première comédie de caractère : le *Menteur*.

RACINE—est l'auteur admiré des *Plaideurs*.

DANCOURT—dans ses *Bourgeois de qualité*, déploie assez de gaieté pour faire rire Louis XIV en un temps où Molière le rendait difficile.

### POÉSIE LYRIQUE.

RACINE.—La lyre française n'a jamais mieux chanté que dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* de ce grand tragédien.

CHAULIEU et LAFARE—annoncent dans leurs vers la licence du XVIIe siècle.

QUINAULT—fut en France le créateur de la tragédie lyrique. Son œuvre principale est l'opéra d'*Armide*.

**POÉSIE DIDACTIQUE.**

BOILEAU-DESPRÉAUX— fut à son époque le législateur du Parnasse français. Son *Art poétique* est véritablement le chef-d'œuvre du bon sens ; sans être larges et féconds, les principes sont justes et solides. Il a aussi écrit des *Satires*, des *Epîtres*, et le *Lutrin*, poème héroï-comique.

LA FONTAINE,—le *bonhomme* La Fontaine, comme on l'appelait, s'est acquis une renommée immortelle par ses *Fables*. Dans ses *Contes*, œuvres immorales et licencieuses, il a voulu imiter l'Arioste et Boccace. Son élégie sur la disgrâce de l'intendant Fouquet fait honneur à son caractère.

**POÉSIE PASTORALE.**

RACAN,— auteur des *Bergeries* et des *Idylles*.

SEGRAIS—vise à la simplicité dans ses églogues et ce mérite si rare l'a sauvé de l'oubli.

MADAME DESHOULIÈRES.—Ses idylles sont émaillées de pensées délicates et d'images gracieuses mais l'afféterie sentimentale y domine, et finit par fatiguer.

**POÉSIE ÉPIQUE.**

A l'hôtel de Rambouillet, l'épopée était le rêve des hommes d'élite qui honoraient ces réunions de leur présence. Ce qui sortit de là n'est pas toujours

sans valeur, mais ne réunit pas assez de mérites pour nous arrêter longtemps.—DESMARETS est inepte;—SAINT-AMAND qui, à part son *Moïse*, avait l'honneur d'être "le plus grand poète des cabarets," est plus que jamais "moisi par les bords;"—BRÉBEUF n'a guère que des étincelles au milieu d'un obscur fatras;—le P. LEMOINE a des beautés que Châteaubriand relèvera, mais tout à côté, de graves défauts, et enfin—CHAPELAIN. Dans le poème *la Pucelle* de cet auteur, on doit reconnaître qu'il se trouve des détails heureusement rendus et que le mérite général du fond, compense quelque peu les imperfections de la forme.

## II. PROSATEURS.

### ÉLOQUENCE SACRÉE.

BOSSUET— a laissé des sermons, des panégyriques et des oraisons funèbres parmi lesquelles on admire surtout celle de *Henriette-Marie de France*, celle de la *Duchesse d'Orléans* et celle du grand *Condé*. Il est encore l'auteur de plusieurs ouvrages célèbres, entre autres les *Méditations sur l'Evangile*, le *Traité de la concupiscence*, les *Elévations sur les mystères*, les *Lettres*, etc.

FÉNELON.—Il ne nous reste de lui que deux ou trois sermons achevés et quelques ébauches incomplètes, mais brillantes d'imagination et de génie: Son discours pour les *Missions étrangères* et celui pour le *sacre de l'électeur de Cologne.*

MASCARON— fut dans le genre des oraisons funèbres ce que Rotrou fut pour le théâtre. Rotrou an-

nonça Corneille ; Mascaron, Bossuet. Son *oraison funèbre de Turenne* est de beaucoup sa meilleure.

Fléchier.—Son plus beau titre, comme orateur, est l'*Oraison funèbre de Turenne*. Celle de *Montausier* et les autres, pour inférieures qu'elles soient, n'en ont pas moins les brillantes qualités, et plusieurs morceaux achevés.

Bourdaloue — dont les œuvres se composent d'*Oraisons funèbres*, de *Panégyriques*, mais surtout de *Sermons*, étala, dit Voltaire, un des premiers, dans la chaire une raison toujours éloquente.

Massillon —s'est illustré par ses *Conférences ecclésiastiques*, son *Grand Carême*, son *Petit Carême*, ses *Panégyriques*, ses *Oraisons funèbres* parmi lesquelles il faut citer celle de *Louis XIV*, ses *Sermons* dont les plus célèbres sont : celui sur le *Petit nombre des élus* et sur la *Mort du juste et du pécheur*.

Le P. Larue,—homme d'esprit et de sens, qui laissa des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres* et des *Sermons*.

### ÉLOQUENCE JUDICIAIRE.

Lemaistre et Patru — eurent le mérite de substituer à la ridicule érudition prodiguée jusque-là dans les plaidoyers, la conviction, la vigueur et la clarté.

Pellisson—est plus célèbre qu'eux, et ce n'est que justice. Ses *Mémoires* sur Fouquet sont le chef-d'œuvre du genre au XVIIe siècle.

### ÉLOQUENCE ACADÉMIQUE.

Ce genre eut pour représentants les grands orateurs

sacrés de l'époque, Bossuet, Fénelon, Fléchier, Massillon.

LA BRUYÈRE.— Son discours de réception à l'Académie passe encore pour un modèle de critique.

FONTENELLE— a acquis son plus grand mérite et son plus beau titre de gloire par ses *Eloges* académiques.

**GENRE DIDACTIQUE OU PHILOSOPHIQUE.**

VAUGELAS— a écrit en prose un ouvrage sur la langue intitulé *Remarques*. Il est aussi l'auteur d'une remarquable traduction de Quinte-Curce.

DESCARTES— a eu sur la philosophie de son temps, une influence profonde, sans égale. Son *Discours sur la Méthode* passe pour son chef-d'œuvre.

MALEBRANCHE—a su allier aux spéculations les plus élevées les couleurs brillantes de l'imagination, la pureté de langage, les beaux sentiments et les belles images. Il a composé plusieurs ouvrages philosophiques dont le plus étendu est la *Recherche de la vérité*.

LA ROCHEFOUCAULD.—Son livre des *Maximes*, malgré sa morale égoïste et chagrine, a grandement contribué à répandre le goût de la précision et de la justesse.

ARNAULT—était le théologien, l'âme de Port-Royal. Il publia son livre *De la fréquente communion*, et avec Nicole, son célèbre traité *De la perpétuité de la foi*.

PIERRE NICOLE—est plutôt moraliste que théologien. Ses *Essais de morale* et surtout sa *Logique du Port-Royal* prouvent qu'il était " une des plus belles plumes de l'Europe."

PASCAL,—l'un des plus puissants génies du XVIIe siècle, a rendu à la langue française des services aussi signalés que ceux qu'il a rendus aux sciences physiques et mathématiques. Derrière ses *Lettres provinciales* se cacha la doctrine du Jansénisme. Sous le rapport du style, c'est un des plus beaux monuments de la langue française. Les *Pensées* ne sont que les matériaux épars d'un grand ouvrage sur la chute de l'homme et la rédemption, mais que la mort ne lui a pas permis d'achever.

FÉNELON,—auteur des *Dialogues des morts*, des *Lettres sur la Religion*, du *Traité de l'existence de Dieu*, du *Télémaque*, et d'une *Lettre à l'Académie.*

LA BRUYÈRE—est un grand chrétien doublé d'un grand penseur. Son livre des *Caractères*, dans lequel l'auteur se montre profond moraliste et écrivain de premier ordre, se lira toujours avec plaisir et profit.

ABBADIE,—philosophe protestant, doit une bonne part de sa renommée aux discussions qu'il soutint contre le P. Lamy, Malebranche et Bossuet. Son principal ouvrage est le *Traité de la divinité de J.-C.*

BAYLE,—avec une facilité prodigieuse, une ironie fine et mordante, n'a été qu'un sceptique et l'écrivain le plus pernicieux de son siècle. On a appelé son *Dictionnaire critique*, la préface de Voltaire.

## HISTOIRE.

BOSSUET.—Son discours sur l'*Histoire universelle* et l'*Histoire des variations protestantes* le placent à la tête des plus grands historiens.

MÉZERAY,—auteur d'une *Histoire de France.* Il en fit ensuite un *Abrégé chronologique* qui vaut incontestablement mieux.

Le P. DANIEL—a écrit aussi une *Histoire de France.*

L'ABBÉ DE VERTOT—est l'auteur de l'*Histoire des révolutions de la république romaine* et de l'*Histoire de l'ordre de Malte* qui vaut mieux. Pour lui, l'histoire n'est qu'une matière à roman véridique, et il y cherche avant tout les scènes dramatiques.

SAINT-RÉAL—a laissé dans l'*Histoire de la conjuration de Venise* un chef-d'œuvre de narration historique, plein de portraits à coloris vigoureux, de réflexions admirables de sens et de justesse.

FLEURY.—On lit avec beaucoup d'intérêt son *Histoire ecclésiastique,* monument précieux par l'érudition, par l'explication claire et profonde des hautes questions théologiques, par une certaine candeur de style répandue partout.—Malheureusement l'esprit gallican a souvent égaré le jugement de cet écrivain. Son véritable chef-d'œuvre est les *Mœurs des Israélites et des Chrétiens.*

DUPIN—restera célèbre par sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques,* ouvrage d'une étonnante érudition.

## MÉMOIRES.

CARDINAL DE RETZ.— Ses *Mémoires* dans lesquels il fait le tableau piquant et animé de la Fronde, eurent à leur apparition un grand succès de scandale, comme la plupart des écrits de ce genre.

HAMILTON—a fait de ses *Mémoires du Comte de Grammont* une sorte de préface adoucie des *Lettres persanes.*

SAINT-SIMON.—Ses *Mémoires* ont des qualités remarquables de style, mais l'esprit de dénigrement qui l'enfièvre lui fait plus d'admirateurs que son talent extraordinaire et étrange.

### ROMAN.

Mlle DE SCUDÉRY— a publié une foule de romans étranges et extravagants, mais qui ont eu le mérite de contribuer aux progrès de la langue française. Ses ouvrages les plus connus sont le *Grand Cyrus* et la *Clélie.*

MADAME DE LA FAYETTE—s'est illustrée par des nouvelles littéraires : *Mademoiselle de Montpensier*, *Zaïde* et surtout par son beau roman, la *Princesse de Clèves.*

SCARRON—s'est fait un nom impérissable par son *Roman comique*, peinture drolatique de la vie aventureuse des histrions.

### GENRE ÉPISTOLAIRE.

MADAME DE SÉVIGNÉ.— Elle est pour le genre épistolaire ce que LaFontaine est à la fable : on ne les a pas surpassés depuis. Les *Lettres* à sa fille sont au-dessus de tout éloge.

LA MARQUISE DE SIMIANE,—petite-fille de la précédente, est l'auteur de lettres charmantes qui ont un air de famille avec celles de sa grand'mère.

MADAME DE MAINTENON—offre dans ses *Lettres* un langage doux, juste en tous points, et naturellement éloquent et court.

## SIÈCLE D'ÉLISABETH.

Ce siècle comprend les règnes d'Elisabeth, de Jacques I et de Charles I, et s'étend ainsi de 1558 à 1649.

### I. POÈTES.

#### TRAGÉDIE ET COMÉDIE.

CHRISTOPHE MARLOWE (1593),— le plus grand des précurseurs de Shakespeare, est l'auteur de *La vie et la mort du docteur Faust* et du *Juif de Malte.*

W. SHAKESPEARE (1564-1615),—représente le génie dramatique dans son ensemble le plus vaste, le plus complet. Ses principales œuvres sont : *Macbeth, Othello, Hamlet, le roi Léar, Roméo et Juliette, La tempête* et *Le songe d'une nuit d'été.*

BEN JONSON (1574-1637),— l'ami et l'admirateur de Shakespeare, a laissé plusieurs tragédies parmi lesquelles on distingue : *la Chute de Séjan,* la *Conjuration de Catilina.* Son chef-d'œuvre dans le genre comique est *Volpone ou le Renard.*

BEAUMONT et FLETCHER (1586-1615).—Ces deux jumeaux dramatiques reproduisent avec bien de l'éclat et de la grâce les qualités les plus accessibles de leur modèle Shakespeare.

PHILIPPE MASSINGER (1592-1617).— Ses deux principales tragédies : *la Vierge martyre* et *le Duc de Milan* manquent de chaleur, mais sont remarquables par la dignité et l'harmonie ; sa meilleure comédie est *Un nouveau moyen de payer ses vieilles dettes.*

JOHN FORD (1586-1639),— dont la meilleure tragédie est *le Frère et la Sœur.*

WEBSTER (1600-1650),— auteur de *la Duchesse de Milan* et du *Diable blanc.*

JOHN MARSTON — a écrit des tragédies et des comédies. Il aurait plutôt réussi dans la poésie satyrique que dans le drame.

GEORGE CHAPMAN (1557-1634).—Ses tragédies renferment de hautes pensées philosophiques et ses comédies beaucoup d'humeur.

JAMES SHIRLEY — a composé 39 pièces tragiques, comiques et tragi-comiques. Il a surtout excellé dans le comique.

**GENRES DIVERS.**

SPENSCER (1553-1598),— l'Arioste de l'Angleterre. Son plus important ouvrage est *la Reine des Fées*, poème qui, dans son état actuel, forme 72 chants, et qui devait avoir des proportions encore plus vastes. Dans le genre pastoral, il a encore laissé le *Calendrier des bergers* où figurent le naturel et la grâce.

SIR PHILIPPE SYDNEY (1554-1586),— l'homme le plus admiré et le plus populaire de son siècle, est connu par son poème allégorique l'*Arcadie de la Comtesse de Pembroke*, qui a longtemps fait les délices des dames anglaises.

R. SOUTHWELL (1560-1595).— Ce Jésuite, victime de l'intolérance anglicane, a laissé de touchantes poésies religieuses : la *Plainte de saint Pierre*, les *Larmes funèbres de Marie Madeleine.*

MICHEL DRAYTON (1563-1631).— Son principal ouvrage est *Polyolbion*, description de sa patrie, en 30,000 vers alexandrins. On a encore de lui des odes, des pastorales, etc.

SIR JOHN SUCKLING — offre un véritable modèle de peintures riantes et gracieuses dans sa *Balad upon a wedding.*

FRANCIS QUARLES (1592-1644) — a développé dans ses *Emblèmes* et dans son *Enchiridion* des théories politiques.

GEORGE BUCHANAN (1516-1582),— auteur de poèmes satiriques, moraux, dramatiques et romanesques, est le plus célèbre écrivain écossais de cette époque.

## II. PROSATEURS.

F. BACON DE VÉRULAM (1561-1639),—un des grands philosophes modernes, a laissé *The proficiency and advancement of Learning*, le *Novum organum*, ses *Propos de table*, etc.

JOHN NAPIER (1550-1617).—La découverte des logarithmes lui a valu une réputation universelle. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages scientifiques.

SIR WALTER RALEIGH (1552-1618),— auteur de l'*Histoire du monde* qui ne s'étend que jusqu'à la fin de l'empire macédonien.

THOMAS HOBBES (1588-1680).—Son *Léviathan*, où l'auteur traite les plus hautes questions politiques, au point de vue des principes, annonce une grande force de logique et beaucoup de réflexion.

JEREMY TAYLOR (1685-1731)— est un des meilleurs écrivains théologiques de l'Angleterre. *La liberté d'enseignement religieux* (*Liberty of Prophesying*) et les *Règles et exercices pour mourir saintement*, sont considérés comme ses meilleurs ouvrages.

DEUXIÈME CATÉGORIE DE QUESTIONS.

## QUESTIONS SUR L'HISTOIRE D'UN GENRE LITTÉRAIRE EN PARTICULIER.

**Principaux auteurs qui l'ont cultivé avec succès. Indication de leurs ouvrages les plus remarquables (*Résumé*).**

**NOTA—Pour répondre aux questions de cette catégorie, on ne sort pas des littératures grecque, latine et française, et pour cette dernière on n'est pas tenu de dépasser l'an 1848.**

### POÉSIE LYRIQUE.

#### LITTÉRATURE GRECQUE.

ORPHÉE, MUSÉE, OLEN et LINUS (1330 avant J.-C.) sont les premiers représentants de la poésie lyrique en Grèce, mais les hymnes qu'on leur attribue n'ont pas d'authenticité sérieuse.

BACCHYLIDE (470).—Ses ouvrages ne nous sont point parvenus, et il faut le regretter, puisqu'ils rendirent Pindare même jaloux.

SAPHO,—surnommée par Platon la dixième Muse. Uu très petit nombre de fragments de ses poésies sont parvenus jusqu'à nous.

(Voir siècle de Périclès, p. 88.)

SIMONIDE (558 av. J.-C.)—chanta en vers magnifiques les victoires de Marathon et des Thermopyles, puis celles de Salamine et de Platée.

IBYCUS (540 av. J.-C.)—Il fut l'émule sinon l'imitateur de Stésichore.

ALCÉE (604 av. J.-C.)—a inventé ou popularisé la strophe archaïque. Nous ne possédons que des fragments des chants nombreux qu'il a composés.

ALCMAN (670 av. J.-C.)— écrivit des odes appelées *Parthénies*, parce qu'elles étaient destinées pour la plupart à être chantées dans des chœurs de jeunes filles.

TYRTÉE (670 av. J.-C.)—le poète boiteux, qui enflamma par ses chants guerriers le courage des Spartiates contre Messène.

MIMNERME et CALLIMAQUE (300 av. J. C.).—Nous n'avons que des précieux fragments de ces poètes.

(Voir poésie grecque, au IVe siècle, p. 96.)

### LITTÉRATURE LATINE.

(Voir siècle d'Auguste, p. 92.)

FORTUNAT (560-609),—auteur de l'hymne *Vexilla Regis.*

(Voir poésie latine au IVe siècle, p. 98.)

SAINT THOMAS D'AQUIN (1227-1274),—le chantre angélique de l'office du Saint-Sacrement : *Pange lingua, Verbum supernum prodiens, Lauda Sion, &c.*

JACOPONE (1306). — On lui attribue le *Stabat Mater.*

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

CLÉMENT MAROT (1495-1544)—est le premier personnage vraiment remarquable de la poésie française. Tous les critiques s'accordent à vanter surtout la petite pièce intitulée : *le Oui et le Nenni.*

PIERRE DE RONSARD (1524-1585),—le chef de la pléïade poétique du XVIe siècle, a entrepris une réforme à fond de notre langue, en y introduisant pêle-mêle le vocabulaire grec. Outre cinq livres

d'odes pindariques, on aime à citer de lui une charmante odelette sur la *Rose*, et l'*Elégie contre les Bûcherons de la forêt de Justine.*

MALHERBE (1555-1628)—est un des grands réformateurs de notre langue poétique. Les plus belles de ses odes, sont : celle *à Henri IV sur la prise de Marseille ;* la *Consolation à Du Perrier sur la mort de sa fille*, &c.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 99.)

J.-B. ROUSSEAU (1671-1741). — Ses *Odes* et ses *Cantates* ont de l'élévation, de la pompe, une harmonie savante et soutenue, mais il n'a approché la perfection que dans ses *Odes sacrées.*

LE FRANC DE POMPIGNAN (1709–1784)—a composé des cantiques sacrés qui, mieux que les odes de Rousseau, offrent des qualités de style et un sentiment de la Bible qui les recommandent encore aujourd'hui. L'ode sur la mort de J.-B. Rousseau est un de ses chefs-d'œuvre.

LEBRUN (1729-1807) — surnommé, par dérision peut-être, *le Pindarique*, a composé de belles odes parmi lesquelles on distingue surtout celle sur le *Vengeur.*

GILBERT (1751-1780).—Plusieurs de ses odes sont véritablement animées de la flamme lyrique. On remarque surtout le *Jugement dernier* et les *Adieux à la vie.*

DE LAMARTINE (1790-1869)—est l'harmonieux auteur des *Méditations poétiques*, des *Nouvelles Méditations*, et des *Harmonies poétiques.*

VICTOR HUGO (1802-1885)—a montré un talent

lyrique de premier ordre, surtout dans ses premiers recueils intitulés : *Odes et Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne*, les *Chants du Crépuscule.*

TURQUETY (1807-1867)—est un des plus brillants disciples de Lamartine. On aime surtout à relire son suave cantique : *O jeune rose épanouie* et la touchante élégie qui a pour titre : *Souffrances d'hiver.*

CASIMIR DELAVIGNE (1793-1843). — Les *Messéniennes*, comme il a intitulé ses chants, tiennent de l'ode plus encore que de l'élégie, telles sont : les odes sur la *Mort de Jeanne d'Arc*, le *Jeune diacre*, *Parthénope* et l'*Etrangère.*

ALFRED DE MUSSET (1810-1857),—le poète de la jeunesse et de l'amour, comme on s'est plu à l'appeler, a composé des chansons, des stances et des ballades.

BÉRANGER (1780-1857)—a élevé parfois la chanson jusqu'à la hauteur de l'ode. Il a laissé cinq recueils de chansons, œuvres souvent politiques, presque toujours licencieuses et impies.

ALFRED DE VIGNY (1799-1863)—par ses poèmes : *Poèmes antiques et modernes*, s'est acquis un beau nom parmi les contemporains.

## POÉSIE ÉPIQUE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

HOMÈRE (907 av. J.-C.),—le prince des poètes grecs, a laissé deux poèmes épiques : l'*Iliade* et l'*Odyssée.* Dans le premier, le poète raconte la colère d'Achille et la prise de Troie par les Grecs ; dans le second, les aventures d'Ulysse et son retour dans sa patrie.

Appollonius de Rhodes (270-196)— publia fort jeune encore un poème épique en quatre chants, sur l'expédition des Argonautes allant à la conquête de la fameuse Toison d'or.

Quintus de Smyrne (500 av. J.-C.)—est l'auteur d'un poème épique en quatorze chants intitulé : *Continuation d'Homère* ou les *Paralipomènes d'Homère.*

Coluthus (500 av. J.-C.).—Nous avons de lui un petit poème : l'*Enlèvement d'Hélène,* imitation d'Homère.

### LITTÉRATURE LATINE.

Nævius (202 av. J.-C.)—a écrit un poème sur la première guerre punique : *Bellum Punicum.*

Ennius (240-169)—que Cicéron appelle le plus grand des poètes latins, a composé un poème héroïque de dix-huit livres, intitulé : *Annales.* Il y raconte toute l'histoire romaine, en remontant aux amours de Mars et de Rhea Sylvia, jusqu'à l'époque où vivait le poète.

(Voir siècle d'Auguste, p. 92.)

Lucain (38 av. 65 ap. J.-C.)—Le seul poème que nous possédions de lui a pour titre: *Pharsalia.* C'est le récit de la lutte de César et Pompée, depuis le passage du Rubicon.

Valérius Flaccus (111 ap. J.-C.)—a imité Appolonius de Rhodes dans son poème intitulé *Argonautiques.*

Stace (61-96 ap. J.-C.)—écrivit la *Thébaïde* et l'*Achilléide.*

CLAUDIEN (365 ap.J.-C.)—est célèbre par un poème en trois chants sur l'*Enlèvement de Proserpine*, qui n'offre d'autres beautés que quelques descriptions animées.

SILIUS ITALICUS (25-100)—est l'auteur des *Puniques*, poème dépourvu de goût, d'invention, de chaleur et d'éclat.

S. AVITE (470-525).— Il nous reste de lui six poèmes considérables en vers hexamètres, dont les cinq premiers ont pour titre général *de Mosaicæ historiæ gestis:* Le sixième est un éloge de la virginité.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

THÉROULDE OU TUROLD (1100-1150)—est l'auteur supposé de *la Chanson de Rolland*, l'un des plus anciens poèmes héroïques français du moyen âge, et le plus remarquable de tous.

RONSARD (1524-1585) — entreprit de chanter les origines de la nation française dans un grand poème, *la Franciade*. Ce poème, qui devait avoir 24 chants, comme les épopées homériques, ne fut pas poussé plus loin que le quatrième.

CHAPELAIN (1595-1674)—a écrit, sans vocation, un grand poème épique sur *Jeanne d'Arc*. Si Chapelain est enflé, il est aussi quelquefois sublime.

SAINT-AMANT (1594-1660),—auteur du *Moïse sauvé*. Quoique son style soit insupportable aujourd'hui, il n'est pas moins vrai de dire qu'il eut des talents très réels.

LE P. PIERRE LEMOYNE (1602-1674), — jésuite, avait plus d'imagination que de goût; voilà pour-

quoi son poème de *Saint Louis*, malgré de belles descriptions, de la verve et de brillantes épisodes, ne réussira jamais à se faire lire.

Fénelon (1651-1715)—a écrit, en prose, le poème de *Télémaque* qui est un des plus admirables monuments littéraires du XVIIe siècle.

Voltaire (1694-1778)—a composé la *Henriade*, œuvre faible, mesquine, faible d'invention et de merveilleux.

Luce de Lancival (1766-1810)—publia son *Achille à Scyros*, poésie en six chants.

Parseval de Grandmaison (1759-1834),—disciple de Delille. Son *Philippe-Auguste* est remarquable entre tous les essais épiques du XIXe siècle.

Chateaubriand (1768-1848).—Les *Martyrs* de cet auteur sont dignes de paraître à côté du *Télémaque*. Cette épopée vraiment chrétienne est une protestation en faveur du merveilleux chrétien.

Alexandre Soumet (1786-1845)—a composé la *Divine Epopée*, poème qui a pour sujet la rédemption de l'enfer par le Christ.

### POÉSIE DIDACTIQUE PROPREMENT DITE.

#### LITTÉRATURE GRECQUE.

Hésiode (900 av. J.-C.)—est le plus ancien représentant de ce genre de composition. On a de lui un poème agronomique et moral, intitulé les *Travaux et les Jours*, et une *Théogonie*, espèce de généalogie des divinités reconnues au temps du poète.

Xénophane de Colophon (617-530),—et son disciple Parménide d'Elée, mirent en vers leurs brillantes hypothèses sur le système de la nature.

EMPÉDOCLE (444-400).—Son poème sur *la Nature* a inspiré Lucrèce. De ce poète et de Parménide, il nous reste quelques fragments.

ARATUS (272 av. J.-C.)—nous est connu par deux poèmes qui résument les connaissances astronomiques de son époque : les *Phénomènes* et les *Pronostics*.

OPPIEN (150-200)—écrivit un poème sur la pêche, intitulé *Halientiques*, et un autre sur la chasse, *Cynégétiques*.

### LITTÉRATURE LATINE.

(Voir siècle d'Auguste, p. 92.)

COLUMELLE (1er siècle de J.-C.)—a écrit sur la culture des jardins le *De re rustica*.

CATON DYONISIUS (200 ap. J.-C.)—mit en distiques les leçons de morale adressées à la jeunesse *Disticha de moribus*.

TERENTIANUS MAURUS (200 de J.-C.)—a laissé un traité de versification en quatre livres.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE (403-463). — Son *Poème des Ingrats* est, selon M. Guizot, l'un des plus heureux essais de poésie philosophique qui aient été tentés au sein du christianisme.

VIDA (500)—écrivit un *Art poétique*, un poème sur les *Vers à soie* (*De bombyce*), un autre sur les *Echecs* (*De ludo Scacchiorum*).

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

THOMAS SÉBILLET—publia en 1548 le premier *Art poétique* dans notre langue, qui ait eu de l'influence sur le goût littéraire.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 100.)

Louis Racine (1639-1699)—a écrit le poème de la *Grâce*, malheureusement entaché des opinions jansénistes. Son poème de la *Religion* est un ouvrage d'une tout autre portée, celui où l'on reconnaît le mieux le fils et l'élève du grand Racine.

Roucher (1745-1794)—est auteur des *Mois*, poème qui offre des passages pleins de verve et de fraîcheur.

Saint-Lambert (1717-1803)—n'a pu, malgré quelques belles descriptions et les éloges exagérés de Voltaire, sauver de l'oubli son poème des *Saisons*.

Lemierre (1723-1793)— auteur d'un poème en trois chants sur la *Peinture*.

Delille (1738-1813).—Ses poèmes : les *Jardins*, l'*Imagination*, la *Pitié*, lui ont valu la première palme dans la poésie didactique.

André Chénier (1762-1793)—auteur d'une poétique inachevée, l'*Invention*.

Calemard de la Fayette (1757-1834). — Son *Poème des champs* est un ouvrage original renfermant des tableaux pleins de fraîcheur, et de charmants épisodes qui font revivre le passé.

## TRAGÉDIE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

(Voir siècle de Périclès, p. 89.)

Agathon (447-400), — contemporain d'Euripide, rendit la tragédie plus sophistique et bien plus efféminée qu'elle ne l'était devenue entre les mains de ce dernier.

### LITTÉRATURE LATINE.

LIVIUS ANDRONICUS (240),—le plus ancien poète dramatique des Romains. Nous avons les titres de dix-neuf de ses tragédies et quelques fragments insignifiants.

ENNIUS (né en 240 av. J.-C.), CN. NEVIUS, MARCUS PACUVIUS et L. ATTIUS—écrivirent dans un idiome encore grossier, des pièces plus ou moins imitées des Grecs; nous en connaissons à peine les titres.

OVIDE (43 av., 17 ap. J.-C.)—a fait une tragédie intitulée *Médée*, dont les anciens font le plus grand éloge. Il ne nous en reste que deux vers.

JULIUS CÆSAR (100 av., 44 ap. J.-C.)—composa dans sa jeunesse la tragédie d'*Œdipe*, qu'Auguste supprima.

SÉNÈQUE (265 ap. J.-C.).—Parmi les dix tragédies qui lui sont rapportées, Juste-Lipse ne lui en attribue qu'une seule avec certitude, celle de *Médée*.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

JODELLE (1531-1573)—est le premier français qui composa de son chef des tragédies dans le genre classique. Il écrivit *Cléopâtre* et *Didon*.

GARNIER (1545-1601).—Ses pièces de *Cornélie*, de *Marc-Antoine*, d'*Hippolyte*, malgré les plagiats et la déclamation qu'on y remarque, annoncent un progrès notable dans l'art tragique.

ALEXANDRE HARDY (1564-1630),—doué d'une fécondité malheureuse, s'est jeté dans l'imitation de l'Espagne. La seule de ses tragédies qui puisse être lue avec quelqu'intérêt est celle de *Marianne*.

THÉOPHILE DE VIAU (1590 1626)—a fait *Pyrame et Thisbé*, presqu'un chef-d'œuvre.

SCUDÉRY, MAIRET, DU RYER—ont imité dans leurs tragédies les auteurs italiens et espagnols.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 98.)

CRÉBILLON (1674-1762).—Ses chefs-d'œuvre sont *Idoménée* et *Rhadamiste.* Le pathétique sombre et majestueux qui règne dans ses tragédies pénètre jusqu'au fond de l'âme.

VOLTAIRE (1694-1778).—*Mérope*, *Zaïre*, *Brutus*, la *Mort de César*, rappellent souvent par le pathétique et la vigueur du style, les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine.

SAURIN (1706-1781),—auteur de *Spartacus*, pièce conçue dans le goût des idées philosophiques alors régnantes.

DE BELLOY (1727-1775),—qui a composé le *Siège de Calais*, œuvre digne de faire vivre son nom.

LEMIERRE (1733-1793)—écrivit entre autres pièces, un *Guillaume Tell* et un *Idoménée.*

LA HARPE (1739-1803).—Ses meilleures pièces sont *Warwick* et *Mélanie.*

DUCIS (1733-1816)—sut parfois être créateur en imitant Shakespeare, auquel il emprunta presque tous ses sujets: *Hamlet, le Roi Léar, Roméo et Juliette*, &c.

CASIMIR DELAVIGNE (1793-1843)—joignit à la gloire de poète lyrique celle d'un auteur dramatique distingué. Ses principales tragédies sont: *Les Vêpres Siciliennes, Louis XI* et *les Enfants d'Edouard.*

ALEXANDRE SOUMET (1788-1845) — s'est fait un beau nom parmi les tragiques français par ses tragédies : *Clytemnestre*, *Saül*, *Jeanne d'Arc*.

V. HUGO (1802-1885) — est le chef de l'école romantique. *Hernani* et *Cromwell* sont plutôt des *drames* que des tragédies.

PONSARD (1814-1867) — a rappelé les traditions classiques. Ses plus remarquables tragédies sont : *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, et *Charlotte Corday*.

LE Vcte HENRI DE BORNIER—a mérité une place honorable parmi nos tragiques par deux œuvres remarquables et légitimement applaudies : la *Fille de Roland* et les *Noces d'Attila*.

## COMÉDIE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

SUSARION DE MÉGARE (580)—à qui l'on fait remonter les premiers essais de la comédie grecque, ne nous est connu que par quatre vers.

CRATÈS (470), en Grèce, EPICHARNE, en Sicile, donnèrent à ce genre une forme plus régulière.

EUPOLIS, CRATINUS, PHÉRÉCRATE dont toutes les œuvres sont perdues.

(Voir siècle de Périclès, p. 89.)

### LITTÉRATURE LATINE.

L. ANDRONICUS (240).—Les essais de ce poète qui importa la comédie grecque à Rome sont bien informes, s'il faut en juger par les fragments qui ont été conservés.

CECILIUS (168 av. J.-C.).—Nous ne possédons de lui que des titres de pièces au nombre de quarante.

PLAUTE (227-183 av. J.-C.).—Il nous reste de lui vingt pièces dont les principales sont : *Amphytrion*, l'*Aululaire*, imitée par Molière dans l'*Avare ;* les *Ménechmes ;* les *Captifs*, &c.

TÉRENCE (192-159 av. J.-C).—Les six comédies que nous avons de cet auteur suffisent pour nous faire connaître son talent et son caractère. Ce sont : L'*Andrienne ;* l'*Hécyre* ou la *Belle-mère ; Heautontimorumenos*, ou l'*Homme qui se punit lui-même ; Phermio*, son chef-d'œuvre, que Molière a imité dans ses *Fourberies de Scapin ;* l'*Eunuque* et les *Adelphes.*

## LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 99.)

DESTOUCHES (1680-1754)—a réussi dans la comédie. Ses deux chefs-d'œuvre sont le *Philosophe marié*, et le *Glorieux.*

PIRON (1685-1773)—n'a donné à la scène qu'un chef-d'œuvre, la *Métromanie.* Il y a de la gaieté, de l'esprit et de la verve.

BRUEYS et PALAPRAT (1640–1723), — frères en poésie, ont composé le *Grondeur*, qui offre des scènes pleines de verve. Ils ont aussi repris avec succès un canevas du XVe siècle, la farce de l'*Avocat Patelin*, attribuée à P. Blanchet.

GRESSET (1709-1777).—Son *Méchant* est un chef-d'œuvre en fait de comédie fine, railleuse, gaie et spirituelle.

LESAGE (1668-1747)—nous a donné presque le pendant du *Tartufe* dans son *Turcaret* ou *le Financier.*

MARIVAUX (1688-1783)—a peint avec grâce et fines-

se certains ridicules cachés dans le caractère des femmes, de là vient le mot *Marivaudage*.

BEAUMARCHAIS (1732-1799)–a attaqué les principes sur lesquels reposait l'ancienne société, dans le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*.

COLLIN D'HARLEVILLE (1755-1806). — Son chef-d'œuvre est le *Vieux célibataire*, comédie en cinq actes.

LEMERCIER (1771-1840),–– est remarquable par sa comédie de *Richelieu ou la Journée des Dupes*.

C. DELAVIGNE (1793-1843),— a composé aussi quelques bonnes comédies : les *Comédiens*, la *Popularité* et l'*Ecole des vieillards*, son chef-d'œuvre.

EMILE AUGIER (1820-1889),— auteur du *Gendre de M. Poirier*, du *Fils de Giboyer*, de la *Question électorale* et d'autres comédies pleines d'actualité.

PONSARD (1814-1867)— a donné une comédie estimée, *l'Honneur et l'Argent*.

MM. C. DOUCET, ALEX. DUMAS, père et fils, EMPIS, LEBRUN, LEGOUVÉ, SCRIBE, VICTORIEN SARDOU, s'illustrent par des œuvres qui attestent un brillant talent, mais qui respectent peu la morale.

## HISTOIRE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

(Voir siècle de Périclès, p. 90.)

POLYBE (204-122)— a entrepris un vaste ouvrage historique, embrassant depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la conquête de la Macédoine par Paul-Emile.

DIODORE DE SICILE (50).—Sa *Bibliothèque historique* comprend tous les événements importants depuis l'invasion de Xerxès jusqu à l'an du monde 3650.

DENYS D'HALICARNASSE (30 av. 20 ap. J.-C.) —traita des *Antiquités romaines* dans un style agréable mais souvent déparé par les latinismes.

JOSÈPHE (47),— quoique juif de nation, mérite, par son *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem*, une place honorable parmi les historiens grecs.

PLUTARQUE (50-120).—Ses *Vies parallèles des grands hommes de la Grèce et de Rome* sont admirées de tous les savants et ont été honorées des suffrages de tous les siècles.

DON CASSIUS (155)— composa, en 80 livres, *une Histoire romaine.* Il ne nous reste que des fragments des 36 premiers.

EUSÈBE DE CÉSARÉE (270-335)— est l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique* et d'une *Chronique universelle.*

### LITTÉRATURE LATINE.

QUINTUS FABIUS PICTOR (220 av. J.-C.),— que l'on peut appeler le père de l'histoire chez les Romains, fit des *Annales* où Tite-Live puisa les principaux renseignements de son histoire.

CATON LE CENSEUR (234-149),— écrivit un ouvrage historique qu'il nomma les *Origines*.

(Voir siècle d'Auguste, p. 94.)

PLINE L'ANCIEN (23) — a laissé une *Histoire de Rome* et les *Guerres germaniques*.

TACITE (50-130)— a écrit les *Mœurs des Germains*, les *Histoires*, les *Annales* et la *Vie d'Agricola*, le plus beau modèle de biographie ou d'éloge historique que nous ait légué l'antiquité.

PLINE LE JEUNE (62)— composa une *Histoire de son temps.*

QUINTE-CURCE (47) — a écrit une *Histoire d'Alexandre le Grand*, en dix livres, dont quelques-uns sont incomplets ou perdus.

SUÉTONE (70) — est le plus important biographe que nous présente l'antiquité latine. Ses *Vies des douze Césars* rapportent avec impassibilité leurs actions bonnes ou mauvaises.

FLORUS (76),— auteur d'un précis de l'histoire romaine qui ne manque point d'éclat ni d'énergie, malgré un ton déclamatoire.

(Voir littérature chrétienne au IVe siècle, p. 96.)

S. GRÉGOIRE DE TOURS (539-593) — le père de l'histoire nationale française. Nous n'avons point d'ouvrage plus curieux, plus utile pour l'étude de nos origines que son *Historia Francorum*.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Avant le XVIIe siècle, nous ne voyons guère en France d'histoire proprement dite. L'époque de la Renaissance, qui donna une vie nouvelle à toutes les branches de l'art d'écrire, fit éclore des œuvres historiques où l'on se préoccupait trop de reproduire les formes des anciens ; DE THOU est le type de ces imitateurs de l'antiquité. Son histoire ne laisse pas d'être un imposant monument digne de l'éloge de Bossuet. Si cet ouvrage n'était pas écrit en latin, nous le mettrions, sans hésiter, en première ligne. En somme, nous eûmes au XVe et au XVIe siècle, *des Chroniques*, des *Mémoires* remarquables. VILLEHAR-

DOUIN, FROISSART, JOINVILLE, COMMINES, MONTLUC et d'AUBIGNÉ, ne sont pas des auteurs à dédaigner ; mais la grande histoire, ou la science des faits largement étudiés au flambeau de la critique, et examinés dans leurs causes, n'existait pas encore.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 104)

ROLLIN (1661-1741).—Ses histoires, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine* montrent un véritable talent de mise en œuvre, de l'ampleur, de la facilité et du naturel.

L'ABBÉ MABLY (1709-1785)—a écrit le *Parallèle des Romains et des Français par rapport au gouvernement.*

ANQUETIL (1722-1808)—a écrit une *Histoire de France* qui a été autrefois trop louée et qui est de nos jours trop dépréciée.

MONTESQUIEU (1689-1755).—Les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* est le plus classique comme le plus parfait des ouvrages de cet écrivain.

VOLTAIRE (1694-1778)—est l'auteur de l'*Histoire de Charles XII* et du *Siècle de Louis XIV*, deux de ses ouvrages les plus estimés.

MICHAUD (1767-1839).—Son *Histoire des Croisades* lui a donné un rang distingué parmi nos grands historiens.

AUGUSTIN THIERRY (1795-1856).—Parmi les immenses travaux historiques de cet *Homère de l'Histoire*, on aime à citer : *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, les *Lettres sur l'Histoire*

*de France* et les *Récits des temps mérovingiens*, qui sont ce qu'il a écrit de plus achevé.

GUIZOT (FRANÇOIS) (1787-1874) — publia plusieurs ouvrages historiques, entre autres : *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de la Révolution d'Angleterre* et l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. Malheureusement le préjugé protestant dépare trop souvent ces œuvres magistrales.

THIERS (1782-1877) — s'est montré grand historien par la publication de son *Histoire de la Révolution française* et de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

DE BARANTE (1782-1866).—Son principal titre de gloire littéraire est son *Histoire des Ducs de Bourgogne*.

AMÉDÉE THIERRY (1797-1873)— a mérité une belle réputation d'écrivain par l'*Histoire d'Attila et de ses successeurs* et l'*Histoire des Gaulois*, son meilleur ouvrage.

FRÉDÉRIC OZANAM (1813-1853)— se présente à nous comme un historien d'élite, par ses *Etudes germaniques* pour servir à l'*Histoire de la civilisation chez les Francs*.

DE CHAMPAGNY (1804-1882)— a écrit, d'une plume vraiment magistrale, l'*Histoire des Césars*, *Rome et la Judée*, *les Césars*, etc.

SISMONDI (Sismonde de) (1773-1843)— a écrit, en trente volumes, une *Histoire des Français*, qui mérite d'être citée parmi les plus grands monuments de l'histoire nationale de Franc.

DE LACRETELLE (1766-1855) — est l'auteur d'une *Histoire de France*, d'un *Précis historique de la Révo-*

*lution française* et d'une *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

DE MONTALEMBERT (1810-1870) — s'est fait un grand renom d'écrivain par son *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie* et les *Moines d'Occident.*

ROHRBACHER (1789-1856)— a publié, d'après les principes mêmes de Bossuet, une grande *Histoire universelle de l'Eglise catholique.*

DARRAS (1825-1878) — a également composé une *Histoire générale de l'Eglise* qu'il n'a pas eu malheureusement le temps de terminer. Continuée par l'abbé Bareille, cette *Histoire* eut ensuite le mauvais sort de tomber entre les mains de Mgr Febvre, écrivain mal renseigné et passionné.

DOM GUÉRANGER (1806-1877) — a écrit une délicieuse *Histoire de sainte Cécile.*

CRÉTINEAU-JOLY (1803-1875)— s'est fait l'historien de la Compagnie de Jésus.

POUJOULAT (1808-1880) — Parmi ses principaux ouvrages historiques, on cite son *Histoire de la Révolution française.* (1)

## ELOQUENCE DU BARREAU.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

ANTIPHON (478-411),— qui passe pour l'inventeur des préceptes de Rhétorique, a laissé quinze plai-

---

(1) Nous omettons un nombre considérable d'historiens, de biographes, d'auteurs de mémoires, parce que, pour l'Histoire comme pour les autres genres, notre but, d'après le programme de l'Université-Laval, n'est pas de donner une histoire littéraire complète, mais de signaler les modèles.

doyers composés pour la défense de citoyens accusés d'homicide.

LYSIAS (459-380).— Les trente-quatre harangues du genre judiciaire, qui nous restent de lui, se distinguent par les plus importantes qualités du style, notamment par le sentiment des convenances.

ISÉE (350-275).—Les onze discours qui nous restent d'Isée sont tous des actions judiciaires ayant trait à des affaires de succession.

LYCURGUE (396-325).—La seule harangue que nous ayons de cet orateur : *Accusation contre Léocrate*, montre que son éloquence était plutôt un don de la nature qu'un fruit de l'art.

DINARQUE (360-307) — est l'auteur de quatre plaidoyers dont l'un est dirigé contre Démosthène.

ESCHINE (387-312) — n'a écrit que trois harangues judiciaires auxquelles l'antiquité a donné le nom des trois Grâces : le *Discours contre Timarque* qui, avec Démosthène, l'accusait d'avoir consumé son patrimoine en folles dépenses ; celui *sur l'Ambassade* dont il avait été chargé auprès de Philippe de Macédoine, et le *Plaidoyer contre Ctésiphon*, dirigé surtout contre Démosthène, auquel l'accusé voulait faire décerner une couronne d'or.

DÉMOSTHÈNE (381-322) — a écrit quarante-deux discours dans le genre judiciaire, parmi lesquels brille un chef-d'œuvre : *le Discours pour la Couronne*.

### LITTÉRATURE LATINE.

SERVIUS GALBA, MARC-ANTOINE (161 av. J.-C.)— aïeul du triumvir et surnommé l'*Orateur*, LICINIUS

CRASSUS et COLTA se distinguèrent au barreau. Malheureusement la plupart de leurs plaidoyers sont perdus.

HORTENSIUS (42 av. J.-C. 19 ap. J.-C.).—Comme orateur, Cicéron seul peut lui être comparé. Sa plus célèbre cause fut celle de Verrès contre Cicéron. Ses harangues sont toutes perdues.

CICÉRON (106-43 av. J.-C.)— est le premier de tous les orateurs dans l'éloquence judiciaire. Ses principaux plaidoyers sont: *les Verrines*, le *Pro Murena*, le *Pro Archia*, le *Pro Marcello*, le *Pro Ligario* et le *Pro Milone*, le plus célèbre et celui dont la composition est la plus achevée.

Après la mort de Cicéron, la jeunesse romaine, échappée des écoles des rhéteurs et des jurisconsultes, dépense son activité dans les plaidoiries, sans laisser à la postérité aucun monument. Les seuls noms qui méritent encore d'être cités sont ceux de:

TACITE et de PLINE LE JEUNE, qui se sont distingués au barreau, sous Trajan.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

JEAN PETIT (1411)—a écrit le plus curieux monument judiciaire que nous aient légué le XIVe et le XVe siècle, c'est l'*Apologie du duc de Bourgogne.*

OMER-TALON (1595-1653)— a laissé des *Plaidoyers* et des *Discours* où l'on trouve une éloquence mâle pleine de chaleur et de dignité.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 102.)

Au commencement du règne de Louis XIV, l'éloquence du barreau reçoit une perfection de forme

et un élan qu'elle connaissait à peine. Les bons avocats se firent honneur d'employer dans leurs plaidoyers et dans leurs mémoires une diction pure et saine.

Cochin (1687-1747) — était regardé par ses contemporains comme le modèle de l'éloquence du barreau. Il a surtout excellé dans la réplique et dans l'art de disposer les preuves.

Daguesseau (1668-1751), – éternel honneur des lettres et de la magistrature française, a laissé des *Mercuriales* et des *Plaidoyers* qui portent l'empreinte d'une savante littérature et d'un travail ingénieux, mais ne sont pas exempts de pompe et d'affectation.

Malesherbes, Tronchet et Desèze — sont célèbres par la généreuse défense apportée dans le procès de l'infortuné Louis XVI.

Beaumarchais (1732-1799).— Cet homme, qui n'appartenait pas au barreau, a écrit des *Mémoires judiciaires*, qui sont les plaidoyers les plus remarquables par l'originalité du style que le XVIIIe siècle ait produits.

Lally-Tolendal (1750-1830) — s'est fait un nom des plus illustres dans le barreau français, par un *Plaidoyer* pour Louis XVI, ses *Mémoires* et ses plaidoiries pour la réhabilitation de la mémoire de son père, le comte de Lally.

André Dupin (1783-1865) — défendit avec les deux Berryer la vie du maréchal Ney, plaida pour le chansonnier Béranger, et se fit également l'avocat des journaux : le *Miroir*, le *Constitutionnel* et les *Débats*.

Berryer (1757-1841)—fut une des illustrations du barreau et l'orateur du parti légitimiste sous Louis-Philippe.

Hennequin, Chaix-d'Est-Ange, Odilon Barrot, Jules Favre, Jules Dufaure et C. Lachaud sont tous de puissants orateurs du barreau que notre siècle revendique avec orgueil.

## ÉLOQUENCE DE LA TRIBUNE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

Solon (640-559),—premier législateur des Athéniens, a aussi la gloire de leur avoir enseigné le premier la justice et la morale.

Pisistrate (mort en 528)—employa pour subjuguer sa patrie les charmes d'une éloquence douce et persuasive.

Hipparque et Hippias, — ses deux fils, contribuèrent beaucoup au progrès des arts et de l'éloquence. C'est Hipparque qui fit recueillir les fragments épars des poèmes d'Homère.

Thémistocle (528-464) et Miltiade,–célèbres généraux illustrés par les guerres médiques, portèrent l'éloquence de l'Agora dans les camps.

Aristide—rivalisait avec Thémistocle d'influence à la tribune comme de valeur au combat.

Les dix orateurs attiques (1)—doivent être cités

(1) Ce sont: *Antiphon*, *Andocide*, *Lysias*, *Isocrate*, *Isée*, *Lycurgue*, *Hypéride*, *Dinarque*, *Eschine* et *Démosthène*. On appelle ces orateurs *attiques*, à cause de la pureté de leur langue et de leur goût, et parce qu'ils se sont formés et développés à Athènes. On les oppose aux orateurs *asiatiques*, dont l'éloqnence fut plus molle, plus maniéréo, et qui se formèrent à Rhodes et dans les écoles de l'Asie.

dans l'éloquence politique comme dans l'éloquence judiciaire, bien que nous n'ayons conservé, pour plusieurs d'entre eux, que des œuvres qui se rapportent à ce dernier genre.

Démosthène (385 322),— le plus illustre de ces orateurs, mérite une place à part. Il a laissé dix-sept discours dans le genre délibératif. C'est à cette classe qu'appartiennent ses immortelles *Philippiques* et ses *Olynthiennes*.

Callistrate (4e siècle av. J.-C.)—dont la harangue en faveur d'Orope enflamma le génie de Démosthène et détermina sa vocation oratoire.

Démade (400 av. J.-C.),—le type de l'orateur démagogue, qui, de matelot et de marchand de poissons, devint une espèce de tribun aux gages de Philippe de Macédoine.

Phocion (400-317),—adversaire de Démosthène, est un modèle de sage et d'orateur avare de paroles.

Démocharès (mort 270 av. J.-C).—On cite avec éloge son *Apologie de Sophocle*, auteur d'un décret contre les philosophes.

Démétrius de Phalère (348-283) — gouverna Athènes en qualité d'archonte, sous le patronage des Macédoniens. Avec lui l'éloquence de la tribune brilla encore un instant après la chute de la liberté.

### LITTÉRATURE LATINE.

Appius Claudius (500-449) — raffermit le sénat chancelant, et l'empêcha de faire la paix avec Pyrus ; Metellus, Curius, Appius et Fabius Maximus, par le seul ascendant de leur parole, apaisaient les émeutes populaires les plus acharnées.

Céthégus (215)—fut un de ces orateurs primitifs dont l'éloquence était le produit spontané du patriotisme ou de la passion.

Caton le Censeur (232-147 av. J.-C.)—avait composé plus de cent cinquante harangues, très estimées de Cicéron, malgré les tours surannés du style. On sait que toute ces harangues se terminaient par ces mots devenus célèbres : *delenda est Carthago.*

Servius Galba (144).—Le terrible préteur de Lusitanie est cité par Cicéron comme l'homme le plus entraînant de son temps.

Les deux Gracchus (Tibérius et Caïus) (150-121) —sont plus célèbres que tous les orateurs précédents. Leur éloquence tribunitienne fut si puissante sur le peuple que le Sénat ne put en triompher que par l'épée et le poignard.

Marc-Antoine (148-87)—s'est distingué à la tribune par des succès non moins éclatants que ceux qu'il avait remportés au barreau. Il a excellé surtout dans la disposition des preuves.

Catulus, Sulpicius, L. Crassus et Hortensius—s'illustrèrent par leur talent oratoire à l'époque des troubles civils.

Cicéron (106-43)—est le second de tous les orateurs dans l'éloquence politique où il n'a pas égalé Démosthène. Ses principaux discours prononcés à la tribune sont : le *Pro lege Manilia* ; les quatre discours dirigés contre Catilina et connus sous le nom de *Catilinaires ;* les trois discours contre la *Loi agraire ;* les quatorze discours ou *Philippiques* prononcés après la mort de J. César contre Marc-Antoine.

**LITTÉRATURE FRANÇAISE.**

Les premiers monuments importants de l'éloquence politique remontent, en France, à l'assemblée des notables de Fontainebleau et aux Etats-généraux d'Orléans, réunis par L'HOPITAL (1506-1573). Ce grand chancelier prononça alors plusieurs discours remarquables. Sans l'égaler, l'évêque de Valence, MONTLUC, et l'archevêque de Vienne, MARILLAC, parlèrent aussi avec succès dans l'assemblée de Fontainebleau.

Les Etats-généraux, deux fois assemblés à Blois, et les états tumultueux de la Ligue furent également stériles pour l'éloquence. Pour en retrouver quelques accents, il faut consulter les pamphlets échangés par les partis belligérants, les manifestes trop souvent haineux de DU PLESSIS-MORNAY, surnommé le *Pape des huguenots*, les discours patriotiques de DU FAY, petit-fils de l'Hopital, et surtout les proclamations de HENRI IV.

Citons aussi ANTOINE ARNAULT, auteur des *Philippiques contre les Espagnols ;* FRANÇOIS DE LA NOUE (1531-1591), qui a composé, à la manière de Plutartarque, des *Discours politiques et militaires ;* ETIENNE LA BOÉTIE, qui a écrit un *Discours sur la servitude volontaire*, etc.

Mais ce ne fut qu'à partir de la dernière convocation des Etats-généraux, en 1789, que la France eut de véritables orateurs politiques.

Nous allons passer en revue les principales célébrités qui illustrèrent l'*Assemblée constituante*, l'*Assemblée législative*, la *Convention* et le *Directoire*.

*1° Assemblée constituante.*

MIRABEAU (1749-1791)—domine de la taille du génie tous les orateurs de la Constituante. Parmi ses nombreux discours, il y en a quatre qui passent à juste titre pour des chefs-d'œuvre. Ce sont le premier et le quatrième discours sur la *Contribution du quart ;* le premier et le deuxième discours sur le *Droit de paix et de guerre.*

BARNAVE (1761-1792)—montra beaucoup de talent dans la discussion. Il osa même combattre Mirabeau sur la question de savoir si la nation déléguerait au roi l'exercice du droit de faire la paix et la guerre.

L'ABBÉ MAURY (1746-1817)—fut l'adversaire habituel de Mirabeau et plus d'une fois il eut l'honneur de le terrasser. Il remporta un de ses plus beaux triomphes dans la discussion sur la fameuse Constitution civile du clergé.

CAZALÈS (1758-1805)—a mis au service de la royauté une logique chaleureuse, toujours prête à l'improvisation.

*2° Assemblée législative, Convention, Directoire.*

Les assemblées qui suivirent la Constituante offrirent le spectacle de la Révolution triomphante. On y voyait VAUBAN, RAMOND, BEUGNOT, QUATREMÈRE, PASTORET, etc. Les orateurs de ce groupe firent entendre plusieurs fois les accents d'une noble indignation. Mais leurs discours refroidis, amoindris par des concessions nécessaires, étaient loin de l'énergie, de la véhémence et des magnifiques développements des orateurs cités plus haut.

Classer aussi parmi les orateurs, les ROBESPIERRE, les SAINT-JUST, les DANTON, les COUTHON, les ISNARD, les MARAT, ce serait déshonorer l'éloquence. Si quelques-uns de ces terroristes manièrent quelquefois la parole avec force, ces inspirations furent trop intermittentes.

VERGNIAUD (1759-1793),—dans les rangs des Girondins, mérite seul de fixer notre attention. On disait de lui " que la foudre de Mirabeau se rallumait dans ses mains ". Au nombre de ses meilleures inspirations, il faut citer le discours sur la *Déclaration de la patrie en danger* et celui qu'il prononça pour l'*Appel au peuple* dans le procès de Louis XVI.

GUADET,— autre girondin, homme de cœur, sut parfois trouver l'éloquence sans l'avoir cherchée.

LOUVET— s'honora par son courage à dénoncer Robespierre.

LANJUINAIS— ne faisait pas de longs discours : c'était par des phrases vives et brèves, des expressions toujours incisives et souvent véhémentes qu'il portait coup aux institutions vieillies.

L'éloquence politique sur laquelle les orateurs de la République avaient jeté tant d'éclat finit avec elle. Quelques voix libres se firent bien entendre encore sous le Tribunat (1799-1807), mais elles furent bientôt invitées au silence : sous l'Empire (1804-1814) on ne parlait plus. Comme Auguste, Napoléon avait pacifié l'éloquence.

Lorsque les Bourbons revinrent sur le trône, ils

donnèrent à la France un gouvernement constitutionnel admettant la représentation nationale à divers degrés. Dès lors de nombreux orateurs illustrèrent la tribune parlementaire française. Parmi les plus remarquable on doit nommer :

MANUEL (1775-1827)—dont la parole eut un grand retentissement, notamment dans ses discours sur la *Charte Constitutionnelle*, sur l'*Election de l'abbé Grégoire* et sur la *Guerre d'Espagne* en 1823. Les discours de cet orateur, presque toujours improvisés, étaient fermes, corrects, sobres d'ornements.

Le général FOY (1775-1825)—transporta à la tribune la rondeur et les franches allures de l'éloquence militaire.

BENJAMIN CONSTANT (1767-1830)—a su suppléer à la force de la dialectique qui lui manquait par le charme et le fini de la diction.

Nommons encore ROYER-COLLARD, CASIMIR PÉRIER, DE SERRE, J. B. DE VILLÈLE, DE MARTIGNAC, LAINÉ, FITZ-JAMES, qui tous, avec leur genre différent, surent faire honneur à la parole.

BERRYER, THIERS, GUIZOT, SAUZET, GARNIER-PAGÈS, ODILON BARROT, FRANÇOIS ARAGO et JAUBERT se sont aussi fait un nom dans les discussions de la tribune sous le gouvernement de Juillet et sous le second Empire.

## ÉLOQUENCE SACRÉE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

S. CLÉMENT, pape (91),—disciple de saint Pierre, a laissé une *épître aux Corinthiens* si remplie de cha-

rité évangélique, si persuasive et si forte en même temps, qu'on serait tenté de l'attribuer à l'Apôtre des nations.

S. Ignace (107)—a écrit sept épîtres d'un style noble et d'une éloquencee inspirée. La plus belle est celle qu'il adressa aux Romains.

S. Justin (103-167)—a écrit une *Epître aux Gentils*, dans laquelle il expose les motifs de sa conversion, un *Dialogue avec le Juif Tryphon*, deux *Apologétiques* et une *Lettre à Diognète*.

Hermias (II siècle ap. J.-C.)—tourna contre les sophistes païens l'arme de la raillerie. Sa *Raillerie des philosophes* est écrite avec une verve que Lucien, s'il eût été chrétien, n'aurait pas désavouée.

S. Clément d'Alexandrie (217).—Les plus célèbres de ses nombreux ouvrages sont : l'*Exhortation aux païens*, qui a pour objet de faire sentir l'absurdité du paganisme ; son *Pédagogue*, destiné à guider le chrétien dans la voie du ciel, depuis l'âge de l'enfance jusqu'à la maturité de l'homme parfait ; ses *Stromates* ou tapisseries, recueil de pensées religieuses et philosophiques écrites sans ordre, qu'on pourrait appeler *Mélanges*.

Origène (185-253),—disciple de saint Clément, est un des plus beaux génies dont l'histoire ait conservé la mémoire.

Enumérer tous les ouvrages d'Origène serait impossible ; les plus importants, au point de vue oratoire, sont : le *Traité contre Celse*, chef-d'œuvre d'éloquence et de dialectique ; des *Homélies ou Sermons*, au nombre de plus de mille ; un beau *Traité de la prière*, et une touchante *Exhortation au martyre*.

(Voir Littérature chrétienne au IVe siècle, p. 95.)

**LITTÉRATURE LATINE.**

TERTULLIEN (160-245)—a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : l'*Apologétique*, magnifique défense de la religion chrétienne, et le livre des *Prescriptions*, où il a réfuté à l'avance toutes les hérésies.

S. CYPRIEN (258)—composa un grand nombre de *Traités*, des *Instructions pastorales*, où l'on trouve une éloquence noble, forte et touchante.

ARNOBE (IIIe siècle)—est l'auteur d'un *Traité contre les Gentils*.

MINUTIUS FÉLIX (IIIe siècle)–a publié une défense du christianisme sous la forme du dialogue, à la manière des traités de Platon et de Cicéron. Ce dialogue apologétique a pour titre *Octavius*.

(Voir Littérature chétienne au IVe siècle, p. 96.)

S. LÉON LE GRAND—triompha par son éloquence des barbares, tandis que sa science confondait l'hérésie. Nous avons de lui des *Homélies* remarquables.

S. PIERRE CHRYSOLOGUE—a laissé des sermons pleins d'onction et de piété ; le style malheureusement est peu digne du surnom qu'on lui a donné.

SALVIEN,—surnommé le Jérémie du Ve siècle, a écrit d'une plume éloquente à force d'indignation et de douleur le traité *De gubernatione Dei*.

S. GRÉGOIRE LE GRAND (540-604)—a laissé d'admirables *Homélies*.

S. BERNARD (1091-1153).—Son éloquence était

persuasive et entraînante ; nul ne fut plus naturel par la vérité du sentiment, la grandeur des idées et la vigueur de logique. On cite surtout ses sermons sur la *Naissance de J.-C.* et sur le *Nom de Marie*, ainsi que l'*Oraison funèbre* de son frère Gérard.

**LITTÉRATURE FRANÇAISE.**

S. FRANÇOIS DE SALES (1567-1622)—ouvre, à proprement parler, la liste des grands prédicateurs français. Il a laissé des *Sermons;* mais c'est dans l'*Oraison funèbre du duc de Mercœur* que brille surtout son éloquence.

S. VINCENT DE PAUL (1572-1660)—s'éleva jusqu'au pathétique en appelant la compassion des riches sur le sort des enfants trouvés.

LE P. LEJEUNE (1592-1672),—célèbre missionnaire de l'Oratoire, a écrit des *Sermons* qui sont encore aujourd'hui la mine d'or des prédicateurs.

(Voir siècle de Louis XIV, p. 101.)

L'ABBÉ POULLE (1711-1781)—a su montrer parfois un talent rare pour toucher les cœurs, surtout dans ses deux *Exhortations de charité.*

LE P. NEUVILLE (1693-1774)—a été placé par La Harpe immédiatement après l'abbé Poulle, à la tête des prédicateurs du XVIII^e^ siècle. Il faut reconnaître cependant que ses *Sermons* ont un style qui sent l'affectation.

MGR de BEAUVAIS (1731-1790)— a laissé un grand nombre de discours et d'Oraisons funèbres parmi lesquels nous citerons en première ligne : Le *Panégyrique de saint Louis* et surtout l'*Eloge de Louis XV*

De BOISMONT (1715-1786).—Une de ses meilleures compositions, où il a été parfois éloquent, c'est l'*Oraison funèbre de Louis XV.*

Le P. BRIDAINE (1701-1757)— fut le type des prédicateurs populaires. On cite surtout de lui l'exorde du premier sermon qu'il prêcha dans l'église de Saint-Sulpice à Paris, en 1751. Il a laissé sept volumes de *Sermons.*

Le P. BEAUREGARD (1731-1804)—s'est aussi fait une grande réputation par son éloquence impétueuse, son ton apostolique et des traits de génie qu'ont malheureusement trop souvent déparés une diction peu soignée et des trivialités choquantes.

Le P. DE BOULOGNE (1749-1826),—devenu plus tard évêque de Troyes, a écrit des *Sermons* où l'éclat du style se joint au mérite des pensées, et des *Instructions pastorales* pleines de vigueur.

L'ABBÉ DE FRAYSSINOUS (1765-1842)—a brillamment inauguré dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, les *Conférences* sur les vérités de la religion chrétienne.

Le P. MACCARTHY (1769-1833),—par ses puissantes improvisations, a excité l'admiration générale. On cite surtout son sermon sur le *Jugement dernier*, son *Discours sur la parole de Dieu* et ses trois sermons sur l'*Incrédulité.*

Le P. DE RAVIGNAN (1795-1858),—dans ses *Conférences* de Notre-Dame de Paris, ne s'est pas seulement montré dialecticien habile et véhément, mais aussi orateur à l'onction qui pénètre et à l'énergie qui prend de vive force les âmes.

Le P. LACORDAIRE (1802-1861),—le plus grand, le

plus original, le plus étonnant, le plus *magnétique* orateur du XIXe siècle. Ses *Conférences* seront à jamais l'honneur des lettres françaises et la gloire de la chaire chrétienne.

P. GIRAUD (1791-1850),— créé cardinal en 1847, prêcha avec un immense succès la station du Carême et celle de l'Avent devant la cour de Charles X. Il a aussi composé d'éloquents *Mandements* dont l'écho retentit dans toute la France.

Parmi les prédicateurs contemporains qui ont aussi mérité les triomphes de l'éloquence, nous devons nommer: MGR DUPANLOUP (1802-1878), évêque d'Orléans, qui a pris, soit par la parole, soit par le labeur de la plume, une part si active à toutes les querelles politiques et religieuses de notre époque; MGR BERTRAND, évêque de Limoges, le CARDINAL PIE ; MGR FREPPEL, évêque d'Angers ; MGR PLANTIER, évêque de Nimes ; MGR BESSON ; MGR PERRAUD, évêque d'Autun ; le P. FÉLIX, le glorieux émule du P. LACORDAIRE et l'auteur des conférences sur le *Progrès par le Christianisme ;* enfin le P. MONSABRÉ, le grand orateur de l'heure présente.

## APOLOGUE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

ÉSOPE (620-560 av. J.-C.) — passe pour le père de la fable en Grèce. Les fables que nous avons sous son nom ne furent pas écrites par lui. Il est même probable qu'il ne les écrivit point et se contenta de les raconter oralement. La collection connue sous le nom de *Fables d'Esope* que nous avons aujourd'hui

fut recueillie par Planude. Ces fables sont médiocrement écrites, et le plan en est très monotone. La moralité s'y présente toujours sous l'invariable rubrique : " cette fable démontre que. . ."

Babrius (IIe ou IIIe siècle ap. J.-C.)— écrivit en vers scazons un certain nombre de fables ésopiennes. Babrius a de l'élégance dans le style ; il met en scène ses personnages, et abonde en détails gracieux.

Hésiode, Archiloque, Alcée, Stésichore, ont aussi composé quelques fables.

### LITTÉRATURE LATINE.

Phèdre (Ier siècle ap. J.-C.),— composa en vers cinq livres de fables, écrites d'un style pur, correct et digne du grand siècle littéraire.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

La fable fut cultivée de bonne heure en France ; déjà au XIIIe siècle, quand notre langue commence à se former, nous avons les fabliaux du trouvère Rutebœuf et le recueil de Marie de France ayant pour titre *Ysopet.*

Au XVIe siècle, Gilles Corrozet traduit en vers français cent fables d'Esope. Philibert Hégémon, Guillaume Guéroult, G. Haudent et F. Habert publient divers recueils que LaFontaine a connus et dont il a profité.

LaFontaine (1621-1695).—Sur près de trois cents fables qu'il a faites, dit La Harpe, il y en a plus de deux cent cinquante qui sont des chefs-d'œuvre.

Florian (1755-1794)—est regardé à juste titre

comme le second des fabulistes français, quoiqu'il soit à une immense distance de LaFontaine.

LA MOTTE (1672-1731) — Ses *Fables*, à défaut de naturel, de vie et de sentiment, plaisent encore par le charme et l'esprit.

FÉNELON (1651-1715) — a aussi composé, en prose, un petit nombre de *Fables* pour le duc de Bourgogne. Elles sont remarquables par la grâce, le naturel et l'élégance du style.

AUBERT (1731-1814) ; L'abbé LEMONNIER (1721-1797) ; ARNAULT (1766-1834) et LE BAILLY (1756-1832) ont aussi réussi dans ce genre.

## SATIRE.

### LITTÉRATURE GRECQUE.

En Grèce, nous trouvons très peu de satires proprement dites. HOMÈRE, dans son poème de *Margitès ou le Sot*, dans lequel Aristote voit la source de la comédie, semble en même temps avoir frayé la voie à la satire. ARCHILOQUE invente l'ïambe, dont il se fait une arme terrible, et force ses ennemis à se donner la mort. SIMONIDE se fait un nom par ses attaques contre les femmes, et offre les premiers modèles de satire générale ; malheureusement nous n'avons de tous ces poètes satiriques que de courts fragments.

MÉNIPPE (1er siècle av. J.-C.)—crée la satire proprement dite, sous une forme originale, à laquelle son nom est demeuré attaché.

Depuis lors, la satire se réfugie dans les dialogues et les romans philosophiques de LUCIEN, et enfin pans les pamphlets de l'empereur JULIEN. 10

**LITTÉRATURE LATINE.**

Quintilien et Horace revendiquent pour les Romains la satire, comme un genre indigène et national: *Satira quidem tota nostra est* (Quintilien). En rabattant un peu de cette exagération, on doit convenir que c'est le genre où les Latins ont montré le plus d'originalité. On la trouve à tous les âges de leur littérature. Les chants *fescennins*, et les dialogues grossiers des *atellanes* sont l'enfance de la satire et de la comédie romaines.

Ennius—a fait de la satire un genre littéraire à part, en la dégageant de la forme dramatique, mais il lui a laissé ce caractère de pot-pourri (*satura*) que son nom rappelle.

Lucilius—lui a donné sa forme définitive, en lui appropriant l'hexamètre. Les anciens lui attribuaient trente livres de satires sur divers sujets.

Horace—a composé dix-huit satires qui sont une sorte de causerie littéraire et morale.

Perse.—Peu d'ouvrages jouirent d'une popularité plus étendue et plus durable que les six *Satires* qu'il a laissées, et cela malgré l'obscurité du style qu'on peut lui reprocher.

Pétrone.—Nous possédons sous ce nom des fragments considérables d'un très curieux ouvrage satirique intitulé *Satyricon*.

Juvénal—est le plus éloquent des poètes satiriques. Ses satires sont écrites dans le style le plus original de l'époque de la décadence de la littérature latine.

**LITTÉRATURE FRANÇAISE.**

Au moyen âge, deux poèmes allégoriques, le roman de *Renart* et celui de la *R se* semblent concentrer tout l'esprit satirique de l'époque. GRINGOIRE, dans ses écrits, par ses *Jeux, Fantaisies, Ditz et Propos de Mère Sotte, ou du Prince des Sots*, est un vrai satirique. Il l'est au théâtre, où il ramène dans la Farce quelque chose de la vieille comédie aristophanesque.

Au XVIe siècle, RABELAIS dans son *Gargantua*, d'AUBIGNÉ dans ses pamphlets virulents contre les catholiques, enfin la *Satire Ménippée*, œuvre collective dirigée contre la Ligue, continuent la tradition de l'esprit satirique en France.

RÉGNIER (1573-1613)—mérite, par un petit nombre de satires admirables de naturel, d'enjouement et de vivacité, d'être appelé le *Père de la Satire.* Ses deux meilleures pièces sont celle qui attaque l'hypocrisie, sous le nom de *Macette*, et celle qui est adressée à M. Rapin, contre Malherbe.

BOILEAU (1636-1711)—a donné à la satire sa forme classique définitive, en s'inspirant d'Horace et de Juvénal. Parmi les douze satires qu'il a composées, la plus belle est la IXe, *à son Esprit.*

GILBERT (1751-1780).—Deux d'entre ses pièces, le *Dix-huitième Siècle* et *Mon Apologie,* méritent à elles seules un rang élevé au nom de l'auteur.

ANDRÉ et MARIE-JOSEPH CHÉNIER—ont eu, l'un et l'autre, la double éloquence du courage et de la vengeance. André expia cruellement ses *Iambes* mordants contre les hommes de la Révolution et porta sa tête sur l'échafaud.

Dans notre XIXe siècle, nous avons eu BARTHÉLEMY et MÉRY, auteurs de la *Némésis*, journal et pamphlet politique en vers ; AUG. BARBIER, qui a composé des ïambes pleins de vigueur, mais d'une crudité de langage trop accusée ; DESPAZES, COLNET et M. DE LAPRADE, auteur des *Muses d'état*.

---

## TROISIÈME CATÉGORIE DE QUESTIONS.

---

## QUESTIONS SUR UN AUTEUR EN PARTICULIER.

---

Quand, où il a vécu.—Enumération et sujet de ses principaux ouvrages.—Appréciation générale de l'auteur.—Sujet et appréciation particulière des ouvrages indiqués dans le programme.

### DAVID.

(XI$^{e}$ SIÈCLE av. J.-C.)

DAVID, roi des Juifs, est le principal auteur des *Psaumes.* " C'est le premier des poètes du sentiment. C'est le roi des lyriques. Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves. Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste. Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si sympathiques, si tendres, si déchirants. Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme ; et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang, et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Elide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents

mystiques du Roi-Prophète... Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume! pour moi je ne le peux plus." (Lamartine, *Voyage en Orient.*)

## ISAIE.

(VIII$^{e}$ SIÈCLE av. J.-C.)

Isaie était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa depuis l'an 756 jusqu'à 681 av. J.-C. " Isaïe, dit Mgr Plantier, le premier des prophètes par le rang comme par la dignité, abonde tellement en mérites de toute espèce, qu'il est impossible de se former l'idée d'une plus haute perfection. Élégant et sublime, orné et grave tout à la fois, il réunit à un degré merveilleux l'abondance et la force, la richesse et la majesté... Ses prophéties nous paraissent une suite de chants sublimes qu'on doit lire et relire comme ce que la poésie lyrique offre de plus grand. Il est impossible de trouver plus de chaleur, plus de richesse, plus de coloris, plus de génie enfin dans aucun poète."

Le morceau le plus célébré par les critiques littéraires est l'ode fameuse sur la chute du roi de Babylone.

Les prophéties d'Isaïe sont arrivées jusqu'à nous entourées du respect religieux de tous les siècles Les plus grands esprits, dans tous les temps, y ont admiré la pureté de sa doctrine et de sa morale; et les prédictions de l'avenir y ont un caractère si frappant, si fort au-dessus de l'humanité, que S. Jérôme appelait Isaïe le cinquième évangéliste.

## HOMÈRE.

(IXe SIÈCLE av. J.-C.)

On ignore l'époque où vécut HOMÈRE, ainsi que le lieu de sa naissance. Cependant il est assez probable qu'il vit le jour près de Smyrne, et vécut au IXe siècle avant notre ère. Les deux grandes œuvres qui ont transmis son nom à la postérité sont l'*Iliade* et l'*Odyssée.*

*ILIADE.*—Ce poème s'occupe d'un seul épisode de la guerre de Troie. Le poète chante les événements qui se sont passés depuis la querelle entre Agamemnon et Achille jusqu'aux obsèques d'Hector.

Beautés de l'Iliade: 1o *L'heureux choix du sujet :* c'est la coalition des princes de la Grèce qui s'arment pour la réparation d'un attentat à la foi des traités les plus saints.—2o *L'unité de l'action :* le poète se borne à chanter la colère d'Achille ; par elle il commence le poème, il le remplit d'elle seule, et le termine avec elle.—3o *La juste mesure de l'action :* elle ne dure que quarante jours, et pourtant la plupart des événements du siège d'Ilion en dépendent et s'y lient.—4o *Caractères des personnages :* une multitude de héros du même rang, agités d'un même désir de gloire, mus par une même entreprise, paraissent, au premier regard, devoir tous se ressembler ; il n'appartient qu'au génie de les marquer, comme l'a fait Homère, chacun par des traits si distincts, qu'on ne puisse jamais les confondre ni les oublier. Agamemnon, c'est l'impérieuse souveraineté ; Ulysse, la prudence ; Diomè-

de, la noble vaillance; Ajax, l'audace fougueuse et téméraire; Hector, le modèle des guerriers saintement armés pour leurs dieux, pour leurs foyers; Andromaque, l'épouse fidèle; Hélène, la femme coupable et repentante, etc. Mais le caractère d'Achille est le triomphe du génie d'Homère; c'est d'un côté, l'orgueil frénétique, mais c'est aussi le dieu des batailles et l'ami le plus tendre.—5o *Le style:* la chaleur d'enthousiasme qui entraîne, enflamme le lecteur, les descriptions riches et abondantes, les images grandes et pompeuses, une si grande perfection de style que Virgile a pu dire: "On arracherait plus aisément la massue à Hercule qu'un de ses beaux vers à Homère,"—toutes ces qualités et bien d'autres font de l'Iliade le plus beau poème épique qui existe, et une des merveilles du génie humain.

Ce poème mérite cependant des reproches sous le rapport du merveilleux. La mythologie a souvent fourni à Homère les beautés les plus frappantes; mais en donnant à ses dieux les misères et les passions des hommes, il a blessé le goût en même temps que la morale. "Homère, dit un critique, a stigmatisé la divinité; la turpitude de ses dieux est si évidente qu'elle fait monter le rouge au front." C'est à cause de sa mythologie qu'il a été banni de la *République* de Platon.

*ODYSSÉE.*—Ce poème, dont l'action dure quarante jours, raconte les aventures d'Ulysse depuis la prise de Troie jusqu'à son retour à Ithaque. L'Iliade est l'épopée des batailles, et l'Odyssée l'épopée du

foyer domestique et de la paix. Ce dernier poème paraît être l'œuvre de la puissante vieillesse de l'auteur, alors qu'il avait beaucoup vécu et qu'il avait vu, comme son héros, les villes de beaucoup de peuples et étudié leur esprit. Il n'est aucun livre qui nous initie plus intimement aux secrets de la vie privée de l'ancienne Grèce. Quelques critiques ont assimilé l'Odyssée aux rayons du soleil couchant ; d'autres, au contraire, prétendent qu'elle n'est pas moins digne d'admiration que l'Iliade elle-même.

Homère est le plus parfait des poètes épiques ; on lui reproche pourtant des harangues trop longues, des descriptions trop détaillées, des comparaisons trop uniformes. Ce qui le distingue surtout, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent.

## PINDARE.

(522-442.)

Pindare, le plus illustre des poètes lyriques de la Grèce, vécut à Thèbes. C'est là qu'était cette maison qu'Alexandre respecta quand il détruisit la ville ; c'est là qu'il mourut à quatre-vingts ans, comblé de gloire, de richesses et de distinctions de toute sorte. De ses œuvres, les trois quarts au moins ont péri ; il ne nous reste que ses odes triomphales, intitulées : *Olympiques*, *Pythiques*, *Néméennes*, *Isthmiques*.

Voici le jugement d'Horace sur Pindare : " Vouloir rivaliser avec Pindare, c'est s'élever sur les

ailes de cire façonnées par Dédale, pour donner un nom à la mer transparente. Tel qu'un torrent, grossi par les orages, se précipite des montagnes et franchit les rives connues, ainsi bouillonne, ainsi déborde à flots profonds le vaste génie de Pindare... Toujours un souffle généreux soutient le cygne de Dircé, quand il monte dans la région des nues."

Ces poésies ne peuvent plus aujourd'hui nous toucher. "Les odes du lyrique grec, dit de Maistre, sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours... Le charme tenait aux temps et aux lieux : aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître...David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que l'Eternel et la vérité, immortelle comme lui."

## ESCHYLE.

(525-456.)

Il passa la grande partie de sa vie à Athènes et alla mourir en Sicile. Des 60 à 80 tragédies qu'il composa, il ne nous en reste que sept : *Prométhée enchaîné*, les *Perses*, les *Sept contre Thèbes*, l'*Orestie*, ou la trilogie formée d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides*, qui est, dit M. Pierron, avec l'Iliade et l'Odyssée, la plus grande œuvre poétique que nous ait léguée l'antiquité, et les *Suppliantes*.

Eschyle a la gloire d'être le père de la tragédie. La plus grande innovation qu'il fit sur le théâtre est d'avoir créé le dialogue, pour ne laisser au chœur qu'une fonction subalterne. Ses plans sont d'une

extrême simplicité ; et toutefois il intéresse constamment par la vivacité du récit, la force du style et la terreur des spectacles aussi variés qu'imprévus. On peut dire d'Eschyle ce qu'il a dit lui-même d'un de ses héros : "L'épouvante marche devant lui la tête élevée jusqu'aux cieux." Ce n'est que rarement qu'il fait couler nos larmes et qu'il excite la pitié. Son style est en général noble et sublime ; mais la pompe de son élocution dégénère quelquefois en enflure, et sa diction est trop souvent obscure et entachée de jeux de mots puérils. "Il paraît, dit Schlégel, se rapprocher de Dante et de Shakespeare par l'originalité bizarre de ses images, et l'on retrouve chez ces deux poètes ces beautés sévères et ces grâces un peu sauvages que les anciens admiraient dans Eschyle."

Plusieurs critiques considèrent l'auteur du *Prométhée* et de l'*Orestie* comme l'un des plus puissants génies qu'il y ait jamais eu au monde.

## SOPHOCLE.

(497-406.)

Il naquit au bourg de Colone, aux portes d'Athènes, 27 ans après Eschyle, et 17 ans avant Euripide.

Il avait composé plus de cent pièces de théâtre ; il nous reste sept tragédies : *Œdipe roi*, la plus dramatique ; *Œdipe à Colone*, qui est un hymne magnifique en l'honneur d'Athènes, et dans laquelle Sophocle ne s'est élevé nulle part à une plus grande hauteur poétique ; *Antigone*, qui eut un succès prodigieux sur le théâtre d'Athènes ; *Electre*, une des plus touchantes

tragédies grecques ; *Ajax furieux*, *Philoctète*, les *Trachiniennes*.

Le surnom d'*Abeille attique* donné à Sophocle marque la prédilection que les Athéniens lui avaient vouée entre les trois tragiques chers à toute la Grèce. Sophocle est l'artiste par excellence, l'artiste habile entre tous à préparer l'effet qu'il veut produire, à disposer les moyens en vue de la fin. Il représente, pour ainsi dire, la perfection de l'art dramatique ; ses pièces offrent un ensemble continu de beautés, et dans l'invention, et dans la coordination des parties, et dans la pensée, et dans la diction. Il n'a pas toute l'audace d'Eschyle, et s'il atteint quelquefois au sublime, pourtant le sublime n'est pas son élément ordinaire. Avec Sophocle, le ton de la tragédie est descendu à cette juste limite où la poésie conserve encore la grandeur et la dignité, et où déjà nous trouvons en elle ce que nous aurions pu penser et ce que nous aurions pu dire. Les héros n'ont plus rien de titanique et de gigantesque ; mais ce sont toujours de vrais héros. Il peint l'homme idéal plus beau, plus noble que la réalité, mais qui s'en rapproche, parce qu'il n'est exempt ni de faiblesses ni d'erreurs, et que l'infortune ne le trouve jamais insensible à ses atteintes.

Son style est toujours en rapport avec la perfection idéale de ses personnages ; il est noble, comme il est aussi plein de grâce et d'harmonie. On a comparé la tragédie d'Eschyle à une prophétesse inspirée et guerrière, et celle de Sophocle à une reine majestueuse et révérée.

## EURIPIDE.

(480-403.)

Il naquit à Salamine et vécut à Athènes. Il nous reste de lui dix-huit tragédies complètes, dont les plus belles sont : *Iphigénie en Aulide* et *Médée*, ses deux chefs-d'œuvre, *Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, une des plus touchantes parmi les tragédies antiques, *Hécube*, modèle d'éloquence et de pathétique, *Hippolyte*, *Andromaque*, etc.

Entre les grands tragiques grecs, Euripide n'a que la troisième place, celle que lui donne Aristophane. Mais elle est encore très honorable, si l'on songe à la gloire de ses concurrents et au talent qu'il a déployé après eux. Il n'a ni l'enthousiasme profond d'Eschyle, ni la sereine majesté de Sophocle, et il leur est inférieur à tous deux par les plus nobles côtés de l'art ; mais il a pour lui l'honneur d'avoir excellé à peindre des tableaux merveilleux de vérité et de pathétique, dans une manière que personne avant lui n'avait soupçonnée, dont nul après lui, chez les anciens, n'a retrouvé le secret. Aristote l'appelle " le plus tragique des tragiques," et Quintilien le proclame " sans rival dans l'expression de toutes les affections de l'âme, de celles particulièrement que fait naître la pitié."

Mais il a bien plus songé à émouvoir et à dominer les âmes qu'à les élever et les fortifier par le spectacle d'infortunes imméritées et exemplaires ; il se borne à peindre la douleur dans sa poignante réalité. C'est là un défaut, comme plusieurs autres

qu'on lui reproche. Ses personnages se plaisent bien trop à débiter des maximes et des sentences morales qui flattent en passant les sentiments de la foule ou les heurtent à dessein, ainsi qu'à étaler leur faconde, oubliant qu'ils sont là pour autre chose que pour une escrime oratoire. Les maux physiques, la vieillesse, la misère , ce sont là des moyens auxquels il a trop souvent recours pour exciter la pitié. Il élude fréquemment, et par des moyens vulgaires, les capitales difficultés de l'art: il est par trop commode, quand on ne sait comment dénouer une action, d'appeler un dieu à son aide. Et toutefois, suivant Schlegel qui est très sévère à son égard, " ce poète, avec tous ses défauts, et tout en mêlant des trivialités à des beautés ravissantes, possède, dans son heureuse facilité, un charme séduisant qui ne l'abandonne jamais." Le style y a une grande part. Elégant, clair, harmonieux, toujours coulant et flexible, ce style se prête à tous les besoins de la pensée; il en saisit et illumine, pour ainsi dire, les plus fugitives nuances. — Eschyle dominait par la terreur, Sophocle par l'admiration, Euripide domina par la pitié.

## PLATON.

(430-347).

Il vécut à Athènes, où il ouvrit dans les jardins d'Académus, cette fameuse école dans laquelle il enseigna quarante ans. Ses meilleurs ouvrages sont: l'*Apologie de Socrate*, le *Criton*, qui renferme la fameuse prosopopée des Lois, le *Phédon*, le *Gorgias*, le *Banquet*, *la République*, etc.

Les écrits de Platon ne sont pas moins étonnants par la variété des connaissances qu'ils supposent, que par la hauteur des idées et la nouveauté des aperçus. On y retrouve tout ce que le génie avait découvert déjà des secrets de la nature divine et de la nature humaine, mais animé, vivifié par des conceptions à la fois plus idéales et plus réelles. Il s'égare souvent, donne dans des erreurs graves, émet des paradoxes ; mais il surpasse tous les écrivains païens par des idées admirables sur Dieu, sur la Providence et sur la vie future, ainsi que par les principes de morale les plus élevés. Les saints Pères l'étudiaient avec ardeur, et, selon Clément d'Alexandrie, sa philosophie a servi aux Grecs pour les préparer à la religion chrétienne. " Les ouvrages de Platon, dit de Maistre, sont la préface humaine de l'Evangile." Il développe ses doctrines dans une prose admirable. Ses dialogues ont une merveilleuse variété de ton et de style, et, toute doctrine à part, restent des chefs-d'œuvre de composition littéraire, justifiant, par la beauté même de la forme, aux yeux des Grecs pour qui l'art était un culte, le surnom de " divin " donné à leur auteur. Platon s'y montre à la fois orateur et poète.

Il a les plus nobles qualités, et parfois les séduisants défauts de l'éloquence attique ; il en a la noblesse, la grandeur, avec la complaisance pour la subtilité. Son style n'a pas moins de finesse que de sublimité ; il manie l'ironie avec une grâce extrême. Mais il se plaît trop à des artifices de conversation et à des digressions. Cette absence de rigueur mé-

thodique tient à la nature même du génie de Platon. " Génie libre, dit un critique, plein d'abandon et de poésie, chez qui l'art le dispute à la science, et qui ne peut être vraiment senti que dans ses propres écrits, dans la naïveté même de son inspiration."

## DÉMOSTHÈNE.

(385-322.)

Il vécut à Athènes. Il nous reste de lui soixante-un discours. Ses plaidoyers suffiraient à eux seuls pour maintenir à leur auteur une réputation immortelle. On y trouve déjà la plupart des qualités qu'il développa avec tant d'éclat dans ses discours politiques, surtout la raison passionnée, la dialectique entraînante. Mais ses harangues au peuple et ses plaidoyers politiques l'emportent de beaucoup sur ses plaidoyers judiciaires. La plupart des *Philippiques* sont des chefs-d'œuvre, et elles valurent à Démosthène cet éloge de Philippe, que son éloquence lui faisait plus de tort que les troupes et les flottes des Athéniens. Quant à la défense de Ctésiphon, ce fameux discours *de la Couronne*, c'est Démosthène tout entier, tout vivant, tout brûlant encore de génie et des passions qui l'animaient il y a plus de vingt siècles.

" Si l'on veut un orateur accompli de tout point, dit Cicéron, un orateur auquel il ne manque absolument rien, on n'hésitera point à nommer Démosthène. " Cependant Démosthène, qui fut si malheureux dans toutes ses entreprises, ne pouvait avoir cette fière assurance que donne la conscience

des grandes œuvres accomplies, et il n'avait pas non plus cette majesté simple et sublime qui fut, par exemple, le caractère de l'éloquence de Périclès. S'il n'est ni l'éloquence personnifiée, ni l'idéal de de l'orateur, il est du moins le plus complet des orateurs politiques. Denys d'Halicarnasse nous montre Démosthène, unissant à la clarté qui est la première condition de l'éloquence populaire, et à la vigueur qui était sa qualité dominante et favorite, une science étonnante de la phrase : "Il n'y a pas de période de Démosthène qui n'ait sa mesure et sa cadence marquée au coin de la plus belle poésie." Son style n'a pas ces ornements qui visent surtout à charmer ; c'est par le tour, par l'élan de la pensée, par le choix et la position des mots qu'il se rapproche de la poésie. On a reproché à sa diction de manquer de grâce et d'avoisiner quelquefois la sécheresse.

On a souvent comparé Démosthène et Cicéron ; voici le jugement de Fénélon : "Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire plus Cicéron que je fais : il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire ; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de

soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser ; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne et foudroie ; c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi : on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue ; on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnificence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène. "

## HÉRODOTE.

(484-406.)

Cet historien grec, surnommé le *Père de l'Histoire*, naquit à Halicarnasse. Son ouvrage est la première composition vraiment digne du nom d'histoire que la littérature grecque nous ait transmis, et c'est un chef-d'œuvre historique. Il a été écrit dans le but de célébrer la grande lutte des Perses et des Grecs, mais il embrasse l'histoire de tous les peuples alors connus.

La véracité de l'auteur, souvent contestée chez les anciens, ne peut plus l'être aujourd'hui, grâce aux recherches des voyageurs modernes et aux décou-couvertes de l'archéologie, qui l'ont vengé des accusations d'ignorance et de crédulité portées contre lui.

Ses *Histoires* comprennent neuf livres, auxquels les anciens donnèrent les noms des neuf Muses, à

cause de la douceur et de la mélodie du style. " Dans Hérodote, dit un critique, on sent presque partout, non pas l'imitation, mais l'inspiration d'Homère : même simplicité, même abondance, un peu diffuse quelquefois, mais pleine de naturel et d'harmonie ; même grâce naïve, même variété pittoresque dans les descriptions comme dans les narrations... Tout vit dans ses tableaux, tout y est en action, tout y reproduit la nature avec fidélité et énergie. "

Les discours qu'il introduisit dans son récit ne sont pas étudiés comme ceux des historiens qui lui succéderont ; les faits y sont simplement exposés. Plus souvent, il use du dialogue, qui s'accommode mieux à son but. L'enseignement moral n'est pas absent de son livre ; il se manifeste par des sentences assez fréquentes sur la providence et la vengeance des dieux, sur les châtiments qu'appellent le crime et l'opulence excessive. Sa langue est une combinaison savante de l'ancien ionien avec le dialecte attique.

## THUCYDIDE.

(471-411.)

Il vécut à Athènes. Son *Histoire de la guerre du Péloponèse* est l'un des plus beaux monuments historiques que l'antiquité nous ait légués. Pour le plan de l'ouvrage, ce n'est plus, comme chez Hérodote, la poétique ordonnance d'une sorte d'épopée. C'est purement et simplement une narration chronologique, où les événements se succèdent avec la régularité de la succession même des saisons. La nar-

ration est, en général, d'une simplicité extrême, et presque d'une absolue nudité ; mais dès que le sujet en vaut la peine, le récit s'anime et se colore, sans rien perdre de sa gravité. C'est ainsi que dans le récit des batailles Thucydide s'élève aux proportions majestueuses de la poésie, comme le spectacle des grandes calamités humaines lui arrache de pathétiques accents. Il a intercalé dans son récit un grand nombre de harangues : c'est là qu'il a prodigué les réflexions, qu'il a donné le commentaire moral et la philosophie des faits racontés, et qu'en pénétrant dans les ressorts mêmes des affaires humaines, il sut tirer de l'histoire des leçons pratiques.

Chez les anciens, Cicéron, Lucien, Longin, le considéraient comme le premier historien philosophe, et, dans les temps modernes, Charles-Quint, L'Hôpital, etc., comme un des premiers maîtres de la politique. Démosthène, selon Lucien, copia huit fois de sa main l'*Histoire de la guerre du Péloponèse* ; ce qu'il cherchait dans Thucydide, ce n'étaient pas seulement les secrets de la vraie diction attique, mais c'était surtout cette explication des affaires humaines, si sage, si sévère, si grave et si profonde. Sous le rapport du style, on admire généralement en cet historien la précision, la vigueur, une brièveté magistrale ; mais celle-ci tourne volontiers, par l'abus des tournures elliptiques, en une concision excessive, et qui, suivant Cicéron lui-même, ne va pas sans un peu d'obscurité.

## XÉNOPHON.

(445-356.)

Historien et philosophe grec, il naquit à Athènes et mourut en exil à Corinthe. Ses meilleurs ouvrages sont l'*Anabase*, récit de l'expédition de Cyrus le Jeune dans la haute Asie et de la retraite des Dix-Mille, son chef-d'œuvre historique, mais où l'on ne trouve ni l'éclat, ni l'énergie des grands historiens de l'antiquité; la *Cyropédie*, sorte de roman historique, qui est soi-disant le tableau de l'éducation de Cyrus, et l'histoire de sa vie, et où l'auteur a le mieux déployé toutes les ressources de son esprit, tous les agréments de sa narration et de son style; —enfin les *Entretiens mémorables de Socrate*, le plus précieux de ses ouvrages philosophiques, et dont le ton a quelque chose d'aimable qui fait aimer le maître et le disciple.

Les éloges que les anciens ont décernés à Xénophon se rapportent surtout à son style; ils l'ont surnommé l'*Abeille attique*. Cicéron dit que son style est plus doux que le miel, et que les Muses ont parlé par sa bouche. Selon Quintilien, la persuasion était assise sur ses lèvres. D'une autre part, il faut reconnaître avec Denys d'Halicarnasse qu'il n'a pas les hautes qualités du style, telles que l'énergie de Démosthène ou la noblesse de Platon. C'est un talent de tous points tempéré, dans la forme comme dans l'imagination.

## PLUTARQUE.

(50-140.)

Biographe et moraliste grec, il naquit et mourut à Chéronée en Béotie. Ses *Vies des hommes illustres* ont toujours joui d'une grande popularité.

Son but est de peindre le caractère des hommes qu'il met en scène, et de révéler leurs vertus et leurs vices. Il s'applique donc surtout à présenter les détails familiers, à choisir les faits et les mots qui mettent le mieux à découvert la nature d'un personnage. Il a réussi en général d'une manière supérieure. Il excelle à faire revivre sous les yeux du lecteur les objets et les personnages qu'il peint. Il abonde en descriptions pittoresques, en tableaux animés. Mais il a des défauts qui l'empêchent d'être mis au rang des grands écrivains. Il est constamment préoccupé de l'effet à produire ; il sacrifie souvent au mauvais goût des rhéteurs et des sophistes de son temps. Par désir de plaire, il s'occupe encore plus de séduire que d'être vrai ; il ne contrôle pas assez sévèrement les anecdotes qu'il raconte.

Le parallèle qu'il établit entre les héros de la Grèce et de Rome est généralement plus ingénieux que vrai. Enfin il n'a rien des anciens maîtres, ni la facilité, ni la grâce, ni la noble simplicité.

Ses *Œuvres morales*, à travers une heureuse variété d'images, d'exemples et de conseils, développent agréablement quelque thèse ingénieuse, quelque sage considération pratique. Ces écrits sont un agréable répertoire de toute la sagesse antique.

## VIRGILE.

(70–19 av. J-C.)

Il naquit près de Mantoue et vécut à Rome. Ses œuvres se composent des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Enéide*.

*BUCOLIQUES.*—Virgile a ici imité Théocrite, qui lui fournit des idées, des sentiments, jusqu'à des sujets de poèmes. Il ne faut pourtant pas chercher dans les *Églogues* ce qui fait le principal charme des *Idylles* du poète sicilien, cette vivacité, cette rudesse, cette poétique brutalité, cette vérité dramatique. Le style des Églogues n'est pas assez bucolique; il n'a pas non plus la perfection de celui des Géorgiques, bien qu'il ait déjà toutes les élégances. Il a l'abondance, la fluidité, l'harmonie. Cette poésie aussi est vraie et vivante, pleine de passion et d'enthousiasme, et à ce titre elle mérite l'admiration des hommes.

*GÉORGIQUES*—Elles sont divisées en quatre livres: le premier est consacré particulièrement à l'agriculture, le second à la culture des arbres et de la vigne, le troisième à l'éducation des animaux, et le quatrième à l'éducation des abeilles. Le poète est ici dans sa maturité, complètement maître de son art et de lui-même. Tout s'anime sous l'heureuse main de l'enchanteur, tout, jusqu'à la fleur, jusqu'au brin d'herbe, et la vie qui circule dans l'univers semble avoir passé tout entière dans le poème. La langue rend au gré de Virgile tout ce que ses termes, tout ce que ses sons peuvent donner d'images, d'énergie pittoresque, d'expressive harmonie. Il n'y a pas de

trésors que le poète ne nous prodigue, et avec une intarissable abondance. Il satisfait à la fois et l'oreille et l'esprit et le goût.

*ÉNÉIDE.*—Le sujet de ce poème est tout national, c'est Rome et sa gloire ; c'est Enée qui, échappé à la destruction de Troie, arrive, après bien des traverses sur terre et sur mer, en Italie où il fonde un royaume qui devient le berceau de Rome.

Ce poème, bien différent de l'Iliade, manque d'inspiration et d'originalité: c'est un fruit de l'étude et de l'art. En combien d'autres points n'est-il pas inférieur à son modèle ! Quand Homère est si sublime et si attachant dans ses combats, Virgile, même en racontant les plus grands exploits, nous laisse calmes et insensibles.

De ses caractères, à part ceux de Junon et de Didon, il n'en est peut-être pas un seul bien conçu et qui se soutienne constamment. Celui de son héros lui-même n'a ni grandeur, ni élévation. Enfin Virgile, en voulant fondre dans une même œuvre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, a rompu l'unité de son poème et nui à son intérêt. Les six premiers chants sont, à proprement parler, un hors-d'œuvre, puisqu'ils ne semblent qu'une préparation à la pensée principale qui est la fondation de Rome. Mais, pour la délicatesse du sentiment, pour la description si simple et si vraie des passions du cœur humain, et surtout pour le charme incomparable de la diction, l'*Enéide* sera toujours les délices de quiconque a le sentiment du beau. Il y a d'admirables beautés de détail, tels que l'épisode de Nisus et d'Euryale, la mort

de Cacus, etc. Les IIe, IVe et VIe chants, pris séparément, sont considérés comme des chefs-d'œuvre.

Le nom de Virgile est un des plus grands de toutes les littératures, et, avec le nom de Cicéron, le plus grand de toute la littérature romaine. Ce qu'on peut nommer le génie de Virgile, c'est la grâce enchanteresse, c'est le sentiment, c'est le souffle divin, c'est aussi une diction incomparable. Aucun poète ne fut peut-être plus profondément initié que Virgile aux artifices les plus déliés du style, dans lequel il apporta une variété d'expressions prodigieuse, une richesse de rythme incomparable. Quand il copie les beautés de ceux qui l'ont précédé, il y ajoute quelques-uns de ces traits exquis dont tout est à lui. Il améliore par l'étude ce que l'instinct leur a fourni, en élague toute aspérité, toute inconvenance, et flatte, par le goût le plus fin, le lecteur pris d'amour pour un poète qui consacre tous ses soins à le charmer.

## HORACE.

(65-8 av. J.-C.)

Le célèbre ami d'Auguste et de Mécène vécut à Rome. Ses ouvrages se composent de poésies lyriques, de satires, d'épîtres et d'un Art poétique.

*POÉSIES LYRIQUES.*—Horace est le plus grand poète lyrique de l'antiquité profane après Pindare. Celui-ci le surpasse par la grandeur des images et la richesse du style, mais le poète latin l'emporte sur

lui par l'abondance des idées, l'intérêt et la variété des sujets, la diversité des mètres qu'il a employés. "Il n'est peut-être dans aucune langue un poète aussi varié qu'Horace," dit César Cantu. Sa muse prend tous les tons sans effort, et il n'y a guère de sujet qu'elle dédaigne.

Ce qu'il chante de préférence, et sur quoi ne tarit jamais sa veine, ce sont les charmes de l'amitié, c'est le bon vin et la bonne chère ; les odes érotiques, bachiques, les chansons, comme nous dirions, sont en majorité dans ses ouvrages. A côté d'une chanson, nous lisons ou un chant pompeux où se déploient toutes les magnificences de l'antique mythologie, ou une admirable prière adressée à quelque divinité, ou une de ces odes qu'Horace a consacrées aux vieilles gloires de Rome, surtout à la gloire nouvelle d'Auguste.

Mais il manque quelque chose à son inspiration : c'est le sentiment profond de la divinité. "Horace me représente, dit M. Laurentie, ces poètes des temps parvenus à un haut degré de civilisation, qui, à force d'études, ont très bien conçu ce qui est nécessaire à la poésie pour être grande et sublime, mais qui n'ont pu trouver dans leur cœur le secret de ses puissantes inspirations. Le ton du poète latin a pourtant de la majesté : cette grandeur, si on le remarque bien, tient beaucoup plus à la hardiesse du langage, qu'à l'entraînement des passions... Je juge Horace d'après l'ensemble de ses poésies lyriques ; cela ne m'empêche pas de reconnaître la fécondité merveilleuse de son esprit, et surtout la

finesse de ses pensées. Je trouve en lui le poète ingénieux d'un siècle poli, je n'y trouve pas le poète inspiré d'un siècle neuf et plein de foi." Ses odes les plus admirées sont le *Cœlo tonantem*, le *Qualem ministrum fulminis alitem*, le *Justum et tenacem*, le *Sic te diva potens Cypri*, etc.

*SATIRES.*—Elles se divisent en deux livres. Les plus belles sont, dans le Ier livre, la première où il se moque de la folie de ceux qui courent après la richesse, la sixième qui est presque une autobiographie de l'auteur, et la neuvième où il raconte les importunités d'un poète bavard et bel esprit, et, dans le IIe livre, la sixième qui est un éloge de la campagne et du bonheur de la vie champêtre. Les *Satires* nous montrent Horace lui-même. C'est là qu'on le saisit tout entier, avec son esprit aimable et railleur, sa bonhomie pleine de malice, son urbanité charmante. Elles sont aussi le fidèle et parfait miroir de la société contemporaine. Horace ne s'indigna pas contre le vice et les débordements du siècle ; il ne voulut voir que le côté ridicule des choses; il prodigua l'ironie et les saillies agréables.

Le style des *Satires* est varié comme les sujets mêmes. Le poète touche à tout, parle de tout, et toujours avec le ton que comporte chaque chose. En général, c'est une causerie vive et franche, pleine de tours et d'expressions pittoresques ; il n'a rien négligé pour reproduire tous les mouvements, tous les caprices, le scintillement, por ainsi dire, d'un entretien familier.

*ÉPITRES.*—Le style en est le même que celui des

*Satires*, mais avec un degré de plus dans l'habileté de l'exposition, dans la mise en œuvre des idées, dans la perfection du bien-dire, dans celle de la versification. Au reste, c'est le même ton, c'est le même laisser-aller apparent, c'est la même image d'une causerie aimable. Toute la différence, c'est qu'Horace, dans les *Épitres*, donne des conseils et fait des leçons, tandis qu'il se moquait du vice dans les *Satires*.

*ART POÉTIQUE.*—Il n'est réellement, et n'était dans la pensée d'Horace, que l'*Épître aux Pisons*. Peu importe donc que tout y soit jeté à peu près au hasard et pêle-mêle. Il est toujours dans son sujet réel : il ne cesse pas un instant de faire œuvre, avec les Pisons, d'un conseiller plein de goût, d'un mentor littéraire. L'*Art poétique* a toutes les qualités des autres Épîtres, avec plus d'éclat dans certaines parties. On lui reproche cependant quelques fautes de goût et de style, comme l'incohérence des images du début, etc.

Horace est, avec Virgile, le plus grand poète de Rome. Le petit nombre de pages que ces deux poètes nous ont laissées, a dit un critique, sont devenues, pendant des siècles, non seulement l'inspiration des esprits d'élite, mais la commune nourriture de tous les esprits ordinaires." Fénelon a dit d'Horace que "jamais homme n'a donné un tour plus heureux à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse." Malheureusement cette poésie est souvent molle et épicurienne, quand elle ne se vautre pas dans la fange du vice. "On pourrait

à la rigueur, dit M. Pierron, lui passer les vers où il célèbre trop complaisamment les plaisirs de la table. Ce n'est pas non plus un crime absolument irrémissible de passer son temps à dormir ou à ne rien faire. Mais à commettre certains péchés, mais surtout à s'en vanter, on a beau être poète, on est coupable au premier chef; car non seulement on a failli au devoir envers soi-même, mais on a travaillé à corrompre les autres."

## OVIDE.

(43 av. J.-C.-17 ap. J.-C.)

Il vécut à Rome et mourut en exil dans le pays des Gètes, sur le Pont-Euxin. Ses ouvrages se composent de poésies élégiaques, de poésies didactiques, etc. Son chef-d'œuvre est le poème des *Métamorphoses*, par lequel il s'est placé aux premiers rangs des poètes.

Si l'on compare ce poète à Virgile et à Homère, on ne peut guère s'empêcher d'être sévère pour un homme dont le principal mérite est d'avoir eu infiniment d'esprit, et d'en avoir mis partout dans ses œuvres. Mais il serait injuste de placer Ovide parmi les poètes de la décadence. Il est de son siècle, c'est-à-dire du bon siècle, par la langue, par la variété et l'élégance des tours, par le goût exquis, par quelques-unes des qualités les plus distinguées du style. Personne ne l'a jamais emporté sur Ovide, ni en verve, ni en abondance, ni en passion même. Mais il abuse de son génie; il prodigue les fleurs, les saillies, et son abondance dégénère bien souvent en verbosité.

Un reproche plus grave qu'Ovide a trop mérité, c'est de ne pas respecter toujours son lecteur, ou du moins de s'adresser de préférence à des lecteurs plus soucieux du bel esprit et des beaux vers, que de la pudeur et de l'honnêteté.

## CICÉRON.

(106-43.)

Marcus Tullius Cicéron naquit à Arpinum et vécut à Rome. Ses œuvres se composent de ses *Discours*, de *Traités de rhétorique* et *de philosophie*, de *Poésies* et de *Lettres*.

*DISCOURS.*—" Les harangues de Cicéron, dit Villemain, réunissent au plus haut degré toutes les grandes parties oratoires, la justesse et la vigueur du raisonnement, le naturel et la vivacité des mouvements, l'art des bienséances, le don du pathétique, la gaieté mordante de l'ironie, et toujours la perfection et la convenance du style. " Dans le genre judiciaire, Cicéron n'a pas eu d'égal, pas même Démosthène. Si l'on excepte le *Pro Corona*, les plus beaux discours judiciaires de l'orateur grec sont loin d'égaler la *Milonienne*, les *Verrines*, ou même le *Pro Archia*, etc.

La supériorité de Cicéron tient à une merveilleuse adresse à se concilier la bienveillance des juges, à une habileté consommée à exposer les faits de la manière la plus favorable au succès de la cause, et surtout à ces péroraisons pleines de mouvements, de vie et de pathétique, où il concentre, pour ainsi dire, toutes les ressources de son art, toutes les forces de son esprit.

Mais Cicéron doit le céder à Démosthène comme orateur politique. Sans doute l'auteur des *Catilinaires*, des *Philippiques* et des discours *contre la loi agraire* est un grand orateur politique. Pourtant qui pourrait nier que quelque chose lui a manqué pour être aussi grand que Démosthène à la tribune? Son caractère n'avait pas cette trempe forte qui défie tous les coups et que rien ne peut entamer. Fénelon compare ainsi Cicéron à Démosthène: "Je ne crains pas de dire, etc." (*Voir Démosthène*, p. 161.)

*LETTRES.*—Il nous en reste plus de huit cents, se rapportant aux vingt-cinq dernières années de la vie de Cicéron. Elles forment une partie très importante de ses œuvres, pour l'étendue et pour l'intérêt historique et littéraire. "Aucun ouvrage, dit Villemain, ne donne une idée plus juste et plus vive de la situation de la république." L'intérêt du tableau, tracé par Cicéron au jour le jour, tient à la grandeur des événements accomplis sous ses yeux, à son talent pour peindre les hommes qui y prenaient part, aux passions qu'il y portait lui-même comme spectateur et comme acteur, et qui jettent naturellement dans son langage beaucoup de variété et d'éloquence. Le style est sans recherche, mais toujours plein d'élégance et de politesse.

Quelques-uns de ses *Traités de rhétorique*, comme le *de Oratore*, le *Brutus*, l'*Orator*, sont les œuvres d'un grand artiste et d'un grand écrivain, et où Cicéron a consigné les fruits d'une longue et heureuse expérience. Ses plus beaux *Traités de philosophie* sont celui de la *Nature des Dieux*, le *de Officiis*

les deux dialogues *de la Vieillesse* et *de l'Amitié*, etc. Dans ces écrits, le style de Cicéron, dégagé de la magnificence oratoire, respire le plus élégant atticisme et fait passer, avec les doctrines des Grecs, toute la fleur de leur esprit.

La vie entière de Cicéron, le rôle qu'il prend par la parole dans les affaires de son pays, la fécondité et la souplesse de son génie, l'activité multiple et infatigable de sa plume, font de lui une des principales figures de l'histoire littéraire universelle. Il est le premier orateur et le premier écrivain de Rome ; et bien peu d'hommes peuvent lui être comparés chez les autres nations. "Peut-être est-il permis, dit Villemain, de voir en lui le premier écrivain du monde." Il a exercé sur le goût des Romains la plus heureuse influence, et on peut dire qu'il a commencé le siècle d'Auguste. Philosophe, orateur, homme d'Etat, la principale faiblesse de Cicéron vient des indécisions du jugement, des irrésolutions du caractère, des hésitations de la volonté. Mais il a rendu, dans toutes les directions, des services qu'il a sans doute trop loués lui-même. Il a voué une admirable intelligence à la cause du vrai et de l'honnête, tels qu'il les concevait, restant artiste jusqu'au bout dans les préceptes de la sagesse, e thomme de goût dans les actes du patriotisme.

## CÉSAR.

(100-44.)

Il vecut à Rome. Doué par la nature des talents les plus variés, il ne fut pas seulement l'un des

hommes d'État et l'un des hommes de guerre les plus admirés de tous les temps, il fut encore orateur, poète, historien, philologue, mathématicien, astronome, et se montra capable d'exceller dans chacune de ces carrières, s'il y eût appliqué les forces de son intelligence. Parlant de son talent oratoire, Quintilien a pu dire : "Si César s'était adonné uniquement aux travaux du Forum, ce serait lui qu'on citerait, entre tous les orateurs, comme le rival de Cicéron."

Les *Commentaires* sur la guerre des Gaules, et ceux sur la guerre civile, qui sont le récit de sa lutte avec Pompée, sont moins une histoire que des mémoires militaires. L'auteur ne s'applique pas à tracer des caractères, à mettre les événements en tableaux, à en pénétrer les causes secrètes. Il se borne à consigner les faits jour par jour, sans prétention, et avec une apparence de véracité qui s'impose d'autant plus que le capitaine efface sa personnalité, et ne fait jamais sentir l'intérêt qu'il devait prendre à ses propres actes. Le mérite de cet ouvrage au point de vue militaire a été apprécié par les hommes compétents : Henri IV et Napoléon en faisaient leur lecture favorite. Sous le rapport littéraire, les anciens et les modernes ont fait des *Commentaires* les plus grands éloges. "Les *Commentaires*, dit Cicéron, sont un ouvrage excellent. Le style en est simple, net, plein de grâce, dépouillé de toute pompe de langage : c'est une beauté sans parure. En voulant préparer des matériaux où puiseraient les historiens futurs, César a ôté aux gens sensés l'envie d'écrire.

En effet, il n'y a rien dans l'histoire qui ait plus de charme qu'une brièveté correcte et lumineuse."

## SALLUSTE.

(86-36.)

Nommé par César proconsul en Numidie, il n'y eut pas d'exaction dont il ne se rendît coupable. Il revint à Rome chargé des dépouilles de sa province, et passa les dernières années de sa vie au sein du luxe et des plaisirs.

Nous n'avons de Salluste que deux ouvrages de peu d'étendue : la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha.*

Si l'on ne recherche dans le *Catilina* que la disposition littéraire des parties, que des narrations vives et bien faites, des portraits brillants et de beaux discours, on sera servi à souhait ; mais on sera déçu, si l'on pense y trouver toujours l'impartialité et la bonne foi, et cette émotion éloquente qu'inspire la haine du crime. Ses déclamations contre les mœurs ont quelque chose de contraint et de faux, et pouvait-il en être autrement de la part d'un homme qui en portait en lui-même toutes les flétrissures ?

Le *Jugurtha* est bien supérieur au *Catilina.* Ici l'âme de l'historien est plus libre et n'obéit plus au souffle des passions contemporaines. Les batailles, comme aussi les discussions du sénat et les agitations du Forum, sont peintes avec une grande vigueur. Salluste fut le premier à Rome qui porta dans l'histoire l'art de la composition littéraire.

Au lieu de présenter les faits dans l'ordre simple des dates, il en fit un tableau animé, dramatique, avec les portraits des hommes, la description des lieux, des mœurs et de l'état social, l'étude des causes, intérêts ou passions, qui les expliquent.

Les discours, dans Salluste, sont le triomphe de son art et de son artifice. De ces hors-d'œuvre, imités des Grecs, il a fait des modèles de l'éloquence serrée, concise, à laquelle le latin se prête si bien. On reproche au style de cet historien quelques archaïsmes, et quelques phrases trop obscures; mais on lui accorde la gravité et la force, la noblesse et l'éclat, le mouvement et la vie. Quintilien met Salluste sur la même ligne que Tite-Live, et, les comparant comme " deux esprits différents, mais de même ordre, " il juge qu'il faut les diverses perfections du second pour balancer l'immortelle concision du premier. La brièveté de Salluste est, en effet, le trait saillant de son style; elle diffère de la concision de Tacite; l'une est plus rapide et toute dans les faits, l'autre plus profonde et dans les sentiments et les idées. Salluste et Tacite sont surtout deux peintres, et deux peintres de premier ordre: là est leur vraie grandeur, leur originalité, leur valeur incontestée et incontestable.

## TITE-LIVE.

(59 av. J.-C.-18 ap. J.-C.)

Il naquit à Padoue et vécut à Rome. Son *Histoire romaine* allait de la fondation de Rome à la mort de Drusus (9 av. J.-C.); malheureusement la partie la plus considérable est perdue.

Si l'on considère, dans l'œuvre de Tite Live, le mérite littéraire, il n'y a qu'à louer. Sa phrase a, dans un certain degré, l'ampleur et la majesté romaines. Pour l'agrément et la clarté de sa diction, Quintilien n'hésite pas de l'égaler à Hérodote, et il le met au-dessus de tous pour l'éloquence et la convenance des harangues, ainsi que pour le pathétique constant du récit. " Tite-Live, dit-il, excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants: nul historien n'est plus pathétique." " La sensibilité, dit M. Nisard, est un don commun à Tite-Live et à Virgile. Ils se ressemblent tous deux par cette faculté supérieure et charmante." Comme Hérodote, Tite-Live a je ne sais quoi d'épique dans ses récits; il transporte, par une sorte de magie, la vie même des peuples sur ces pages merveilleuses, où nous la voyons à notre tour, se mouvoir, se développer, rayonner de tout son éclat. Mais il ne faut pas demander à ce narrateur incomparable d'être un grand politique. Il se réduit au rôle de témoin, voyant les choses du dehors et de loin, ne cherchant pas à pénétrer ni à approfondir. On ne saurait suspecter sa bonne foi; mais il se laisse trop facilement prendre aux enchantements des légendes populaires.

La critique historique a reproché à Tite-Live de n'avoir pas pénétré par de laborieuses investigations dans le fond véritable de l'histoire intérieure et extérieure des premiers âges de la république. Son but ne paraît pas dépasser le dessein d'offrir à ses concitoyens une narration claire et agréable.

## TACITE.

(54-130.)

Il vécut à Rome. Ses œuvres, dont l'authenticité est incontestée, sont la *Vie d'Agricola* les *Mœurs des Germains*, les *Histoires* et les *Annales* dont plusieurs livres sont perdus.

Tacite représente, dans l'histoire de son temps, la conscience même du genre humain, et les arrêts qu'il a rendus en son nom sont restés ceux de la postérité. La Harpe, après avoir dit comment Tacite avait vécu, et sous quel tyran il avait été réduit à gémir en silence des maux de sa patrie, ajoute: " Dans cette douloureuse oppression, Tacite, obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager: voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur: un homme profondément affecté ne peut pas l'être; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible; les espérances et les succès du crime; la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. "

Son style a du mouvement, de la force, de la couleur, parfois l'éclat de la poésie; son trait particulier est la concision, avec des effets d'énergie et de profondeur qui imposent au lecteur plus d'efforts qu'ils

ne semblent en avoir coûté à l'écrivain. Familiers et comme naturels à son génie, ils justifient ce mot de Montesquieu : " Tacite abrège tout parce qu'il voit tout. " Au point de vue du style, cette poursuite de l'effet, si heureuse qu'elle soit toujours, n'en est pas moins un signe de décadence. Il n'est pas le seul. On relève dans la latinité de ce puissant contemporain de Sénèque et de Pline le Jeune, des innovations de mots ou de tournures qui ne constituent aucun progrès et qui ne trahissent que le besoin de changement, des locutions vicieuses, etc. Ces défauts et d'autres que l'on serait peut-être en droit de lui reprocher n'empêchent pas de reconnaître que celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens et Racine le plus grand peintre du monde, est un des écrivains les plus étonnants de l'antiquité. Moins pur et moins abondant que Tite-Live, moins rapide que Salluste, il est plus imposant, plus grave et plus majestueux que l'un et l'autre.

## S. JEAN CHRYSOSTOME.

(347-407.)

Ce célèbre Père de l'Eglise grecque naquit à Antioche où il exerça longtemps le ministère de la prédication, fut élevé au siège épiscopal de Constantinople et mourut en exil.

Parmi les productions les plus dignes de saint Chrysostome, il faut citer les *homélies sur saint Mathieu*, celles *sur saint Paul*, ce grand Apôtre dont nul n'a jamais mieux exposé la sublimité de la doctrine, les admirables livres du *Sacerdoce*, son apologie de *la Vie monastique*, etc.

Tous les siècles ont rendu hommage au génie de Chrysostome, et la postérité lui a confirmé le nom de " Bouche d'or ", qui lui fut donné de son vivant. " Nul homme, dit Villemain, n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Evangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde ; il est par excellence le Grec devenu chrétien. " " C'est la réunion de tous les attributs oratoires, dit ailleurs le même critique, le naturel, le pathétique et la grandeur, qui ont fait de saint Jean Chrysostome le plus grand orateur de l'Église primitive. " Comme orateur, il rattache la chaire chrétienne aux traditions de la Grèce et de Rome ; il est nourri de l'antiquité classique, mais il l'a subordonnée à sa foi de chrétien. Pour la forme, il se rapproche beaucoup plus de Cicéron que de Démosthène ; il a l'ampleur de l'orateur romain et la porte jusqu'à la diffusion.

" Le style de saint Chrysostome, dit Fénelon, est diffus ; mais il ne cherche point de faux ornements ; tout tend à la persuasion ; il place chaque chose avec dessein ; il connaît bien l'Ecriture sainte et les mœurs des hommes ; il entre dans les cœurs, il rend les choses sensibles ; il a des pensées hautes et solides, et il n'est pas sans mouvement. Dans son tout, on peut dire que c'est un grand orateur.

S. Chrysostome et S. Basile ont été souvent comparés. Le premier se distingue par la magnificence ; le second par une gravité imposante. Dans l'un il y a plus de facilité, plus d'abondance : dans l'autre plus de concision et de brièveté. Celui-ci est généra-

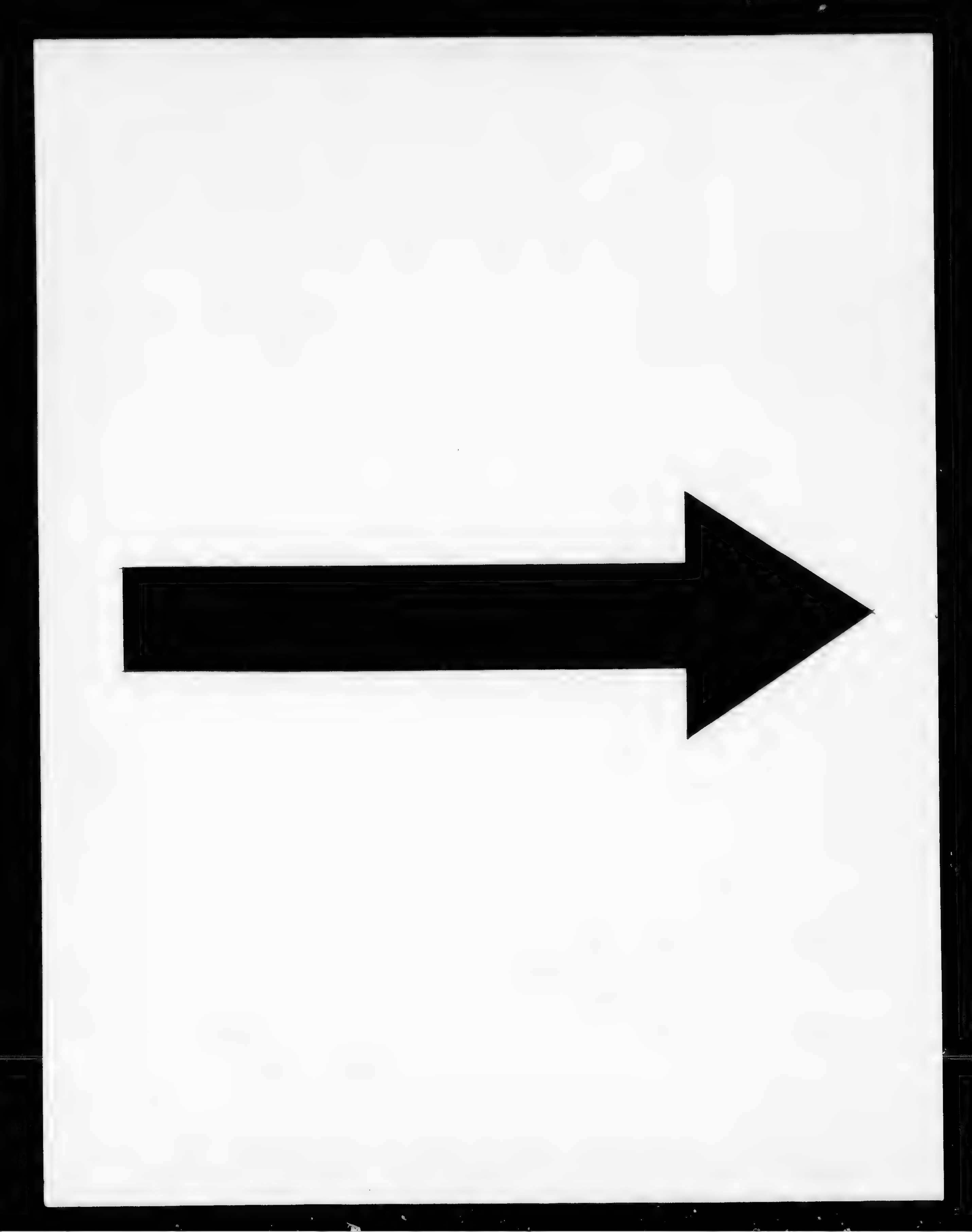
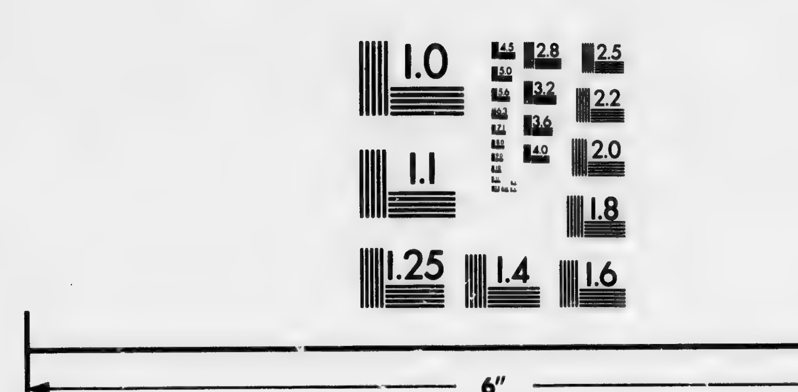


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



lement serré et profond ; il offre souvent des traits vifs et brillants comme l'éclair. Celui-là développe toujours ses pensées dans de riches et harmonieuses périodes, et les images naissent en foule à mésure qu'il parle.

## S. BASILE LE GRAND.

(329-379.)

Il naquit à Césarée, dont il devint l'archevêque. Ses œuvres se composent d'*homélies*, de quelques *écrits ascétiques*, d'un traité *sur le Saint-Esprit*, etc. " Plusieurs de ses homélies ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse ; mais l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau." (Villemain). Son chef-d'œuvre est l'*Hexaméron*, recueil de neuf homélies sur l'ouvrage des six jours."

" Il est surtout intéressant, dit Villemain, de contempler saint Basile instruisant par ses paroles les pauvres habitants de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de la nature, leur expliquant les merveilles de la création dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive et populaire." Dans tous ses écrits, S. Basile unit à l'élégance du style, à la pureté de la diction, à la richesse de l'imagination, une dialectique puissante et des pensées profondes. Erasme l'appelle l'orateur le plus accompli qui jamais ait paru. Rollin le regarde comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence.

" Saint Basile, dit Villemain, écrivain mâle et sévère, est digne, par la pureté de son goût, des plus beaux temps de l'ancienne Grèce." —" Il est grave, dit Fénelon, sententieux, austère même dans sa diction. Il avait profondément médité tout le détail de l'Evangile ; il connaissait à fond les maladies de l'homme, et c'est un grand maître pour le régime des âmes." La plupart des critiques, en le plaçant au même rang que saint Chrysostome, font assez son éloge. Ces deux génies ont la même grande et profonde doctrine, mais avec une manière bien différente. S. Chrysostome se distingue, etc. (*Voir S. Chrysostome*, p. 183.)

## S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

### (329-389.)

Il naquit à Arianze, près de Nazianze, en Cappadoce. Il alla étudier à Athènes où il se lia d'une vive amitié avec son condisciple saint Basile. Il devint évêque de Constantinople, et alla passer les dernières années de sa vie à Arianze, mêlant aux pratiques de la piété les travaux de la poésie. Il reste de ce Père deux *Invectives contre Julien*, " qui ont quelque chose de la malédiction des prophètes" (Villemain), des *Discours* dogmatiques et moraux, des *Oraisons funèbres* (celles des Macchabées, de S. Césaire, de S. Basile, etc.), des *Lettres*, et des *Poésies* qui ont beaucoup de grâce.

Dans l'Eglise grecque, S. Grégoire vient immédiatement après saint Chrysostome et saint Basile. S'il ne les égale pas en grandeur, il a pour lui la

grâce, l'éclat, le pathétique, l'abondance. Mais il y a trop d'artifice dans son style. " Ses pensées, vives et brillantes, se forment presque toujours d'un contraste ingénieux, d'un rapprochement inattendu... Il a souvent été comparé à Isocrate, dont il paraît l'imitateur. Sans doute il n'est pas au-dessous de son modèle ; on lui trouvera même plus de grandeur et de feu, grâce aux inspirations d'un ordre supérieur ; riche en images, en similitudes, en termes métaphoriques, il plaît à l'imagination. Il excelle, comme Fléchier, à saisir finement les idées morales, et à les rendre avec cette expression piquante qui leur donne plus de prix et même plus de nouveauté." (Villemain.)

## S. AUGUSTIN.

(354–430.)

Ce docteur, le plus grand de l'Eglise, naquit à Tagaste, en Afrique, et mourut évêque d'Hippone.

" Donnez à S. Augustin, dit Villemain, un autre siècle ; placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain."

Outre des *Sermons*, et la *Cité de Dieu*, S. Augustin a laissé l'admirable livre des *Confessions*, des ouvrages de philosophie, de controverse, etc.

*SERMONS.*—En les lisant, nous ne comprendrons jamais les prodigieux effets qu'ils ont produits, si, dans notre pensée, nous les séparons du ton et des larmes d'Augustin. Jamais âme ne fut plus féconde en émotions, et nul plus que lui ne connut les chemins du cœur. Si tout l'art oratoire se résume dans la puissance d'instruire et de toucher, il posséda cet art dans sa plus merveilleuse étendue, car son langage était toujours solide, et Dieu avait mis sur ses lèvres une grâce persuasive à laquelle on ne résistait pas. Ce docteur qui, dans ses prédications, négligeait la rhétorique et les beautés du langage, savait pourtant tous les secrets de frapper les intelligences avec les moyens humains, et les chaires de Carthage, de Rome et de Milan n'avaient point oublié ses leçons. Il ne s'abandonnait à son génie que lorsqu'il prêchait dans cette ville de Carthage, surnommée au deuxième siècle la Muse de l'Afrique, lorsqu'il avait devant lui un élégant auditoire, accoutumé à l'éclat de la parole. Partout ailleurs, et surtout dans sa chère Hippone, peuplée de marins et de grossiers travailleurs, Augustin demeurait simple et ne demandait que d'être compris. Il règne dans le volumineux recueil de ses sermons une variété de tons qui révèle une prodigieuse souplesse. Le langage d'Augustin prédicateur parcourt en quelque sorte tous les degrés de l'échelle des intelligences.

*CITÉ DE DIEU.*—C'est surtout dans ce célèbre ouvrage que le grand évêque d'Hippone a laissé des preuves de son génie. Ce qui en fournit l'occasion, ce fut l'invasion des Goths en Italie et le pillage de

Rome, que les païens attribuaient à la vengeance de leurs dieux irrités contre les chrétiens. S. Augustin ne se contente pas de venger l'honneur de la religion, il lui érige le plus magnifique trophée. Il combat le paganisme et la philosophie humaine, qu'il écrase de ses foudres. Le savant et profond écrivain remonte à l'origine des sciences, à la source des opinions, à la formation des sociétés, à la cause des événements, à l'influence des religions ; et sa vaste compréhension, embrassant toute la nature, suit le plan du Créateur lui-même. C'est de la *Cité de Dieu* qu'est né le *Discours sur l'histoire universelle.*

Métaphysicien profond, orateur pathétique et populaire, théologien invincible, infatigable controversiste, historien original, S. Augustin a sondé tous les problèmes de la philosophie, combattu les hérésies, arrêté le dogme comme la discipline avec une suprême autorité. On trouve dans ses écrits des jeux de mots, des antithèses et des subtilités. "Mais, dit Bossuet, que ces minuties sont peu dignes d'être relevées. Un savant homme de nos jours dit souvent qu'en lisant S. Augustin, on n'a pas le temps de s'appliquer aux paroles, tant on est saisi par la grandeur, par la suite, par la profondeur des pensées... Après cela, qu'il ait ses défauts comme le soleil a ses taches, je ne daignerais ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ou les défendre."

## S. BERNARD.

(1091-1153.)

L'illustre abbé de Clairvaux exerça une influence

extraordinaire sur son siècle; il fut l'oracle de l'Eglise, la lumière des évêques, le restaurateur de la discipline.

Il nous a laissé des *Sermons* (en latin), de nombreuses *Lettres*, etc. Parmi ses sermons, on distingue ses admirables *homélies sur le Cantique des Cantiques* et l'*Oraison funèbre de son frère Gérard.*

Erasme, bon juge en matière de style, admirait l'éloquence et les agréments de celui de S. Bernard, autant que sa vaste et modeste érudition. On reproche à son style l'abus de la forme antithétique; mais elle est si naturelle à sa pensée, qu'elle semble spontanée. La vérité du sentiment, la grandeur des idées et la vigueur logique subsistent sous la recherche de l'expression. "La critique, dit M. Géruzez, doit signaler les taches qui se mêlent aux grandes qualités oratoires de saint Bernard, mais elle doit reconnaître qu'elles n'en obscurcissent pas l'éclat; car si la puissance du génie ne prévient pas toujours les écarts du goût, du moins elle les couvre et les fait oublier."

## CORNEILLE.

(1660–1684).

Il naquit à Rouen et mourut à Paris. Quelques comédies médiocres furent le début de Corneille, cet homme étonnant et immortel qui, dans quelques pièces au moins, sut réunir les beautés de l'une et de l'autre scène, qui forma Molière et Racine, et mérita d'être étudié par Pascal et par Bossuet; cet homme enfin qui, dans tous les genres de l'art scé-

nique, mérita, en France, le titre glorieux de créateur.

La mémorable année 1637 vit, avec le *Cid*, l'éveil du génie de Corneille. Cette tragédie est imitée d'un drame de Guillen de Castro; ce qui en fait le nœud et l'intérêt, c'est le combat moral de l'honneur et de l'amour dans Rodrigue, de l'amour et du devoir dans Chimène. L'apparition du *Cid* fut saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, les taquineries de Richelieu et de l'Académie française n'y purent rien. *Beau comme le Cid* devint une formule proverbiale d'éloge et d'admiration.

On regrette cependant que l'auteur, pour observer l'unité des temps, ait été forcé d'entasser dans l'espace de vingt-quatre heures une accumulation de faits qui auraient demandé un bien plus long temps pour s'accomplir. Dans cette tragédie, le style cornélien se révèle dans toute sa solidité et son éclat, dans toute sa noblesse et son mouvement.

*HORACE.*—Le sujet en est emprunté à Tite-Live. Les trois Horaces combattent pour Rome, les trois Curiaces pour Albe: deux Horaces sont tués, et le troisième, quoique resté seul, trouve le moyen de vaincre les trois Curiaces; voilà tout ce que l'histoire fournit à Corneille, matière stérile que son génie seul pouvait féconder. Cette tragédie présente des beautés sublimes et des traits de grandeur dont il n'y a nulle part d'exemple. Le rôle étonnant et original du vieil Horace, le beau contraste de ceux d'Horace le fils et de Curiace, sont de belles créations du génie de Corneille qui couvrent de leur éclat les

défauts qu'on peut reprocher à cette pièce, comme le manque d'unité.

*CINNA*, ou la clémence d'Auguste.—Ici encore le sujet est tout de l'invention du poète. Le récit éloquent de Cinna où il fait le tableau des proscriptions d'Octave ; la scène pompeuse où Auguste délibère s'il doit se démettre de l'empire avec deux amis conjurés pour lui arracher l'empire et la vie ; et surtout le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, qui sont le sublime de la grandeur d'âme et qui faisaient pleurer d'admiration le grand Condé, ont fait regarder cette tragédie par Voltaire et par plusieurs critiques comme le chef-d'œuvre de Corneille. Cette magnifique tragédie a quelques défauts : le caractère de Cinna n'est pas soutenu ; l'intérêt d'abord attiré sur lui se reporte ensuite entièrement sur Auguste. Bien qu'Emilie soit l'âme de la pièce, elle ne touche pas et elle inspire peu d'intérêt.

*POLYEUCTE.*— La muse sacrée inspire à Corneille son plus incontestable chef-d'œuvre. Cette tragédie obtint à la représentation un succès extraordinaire. Comme l'a dit le poète lui-même, les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation satisfit tout ensemble les dévots et les gens du monde. *Polyeucte* est la mieux conduite de toutes les tragédies de Corneille, et il a pu dire qu'il n'avait pas fait de pièces où l'ordre du théâtre fut plus beau, et l'enchaînement des scènes mieux ménagé.

La *Mort de Pompée*, qu'il publia deux ans

après *Polyeucte*, est la première manifestation de la décadence du génie de Corneille. Cette tragédie, ainsi que *Rodogune* et *Nicomède*, renferment cependant de grandes beautés.—Sa comédie du *Menteur* est la première comédie de caractère qui ait paru en France.

Corneille est le premier de tous les tragiques du monde qui ait fait dominer le sentiment de l'admiration sur tous les autres, jusqu'à en faire la base de la tragédie; qui ait tiré ses effets les plus puissants de l'admiration portée à son comble. De tous ses personnages il fait des types merveilleux de grandeur morale, et grandit toutes leurs qualités jusqu'à l'héroïsme. C'est par cette splendide glorification de l'héroïsme qu'il se plaça si haut dans l'esprit de Napoléon Ier: "S'il vivait encore, disait-il, je le ferais prince; car la tragédie peut et doit créer des héros." Tous les héros de Corneille sont plus grands que dans l'histoire. Ses héroïnes ont de même une énergie supérieure à leur sexe; chez lui, les personnages féminins, sauf Chimène et Pauline, sont des hommes.

Les auteurs favoris de Corneille étaient Lucain et Sénèque; il se ressent dans ses œuvres de ses préférences littéraires. Il est souvent plus occupé de disserter que de toucher. Les maximes et les sentences que débitent ses personnages gâtent quelques-unes de ses plus belles scènes.

Quant au style de Corneille, il n'y a qu'une voix pour rendre hommage à la grandeur et à la majesté qu'il y a déployées. "Son style, dit Sainte-Beuve,

me semble, avec ses négligences, une des grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poète est rude, sévère et vigoureuse."— En somme, la puissance de composition et la grandeur dans la pensée comme dans l'expression, en font un des écrivains les plus étonnants qui aient jamais existé.

## RACINE.

(1639-1699.)

Racine vécut à Paris. Ses débuts furent faibles comme avaient été ceux de Corneille. C'est en 1667 qu'il produisit son premier chef-d'œuvre.

*Andromaque*—inaugurait sur la scène une forme de tragédie nouvelle, pleine de sensibilité et de naturel, d'expression et de vérité.—L'année suivante, l'heureuse souplesse du génie de Racine se manifeste par un caprice, un "amusement" qui révèle en lui une incroyable aptitude pour la comédie.

Les *Plaideurs* sont un modèle d'esprit français, de gaieté et de fine satire.

Racine, revenant aux œuvres sérieuses, donne *BRITANNICUS*, qui est, selon Voltaire, "la pièce des connaisseurs." L'auteur y fait une peinture fidèle de la cour impériale de Rome. Au lieu de suivre Néron dans sa carrière de débauches et de fureurs, il le prend à son premier pas dans le crime et le montre frémissant, mais encore contenu, sous la main de Burrhus et sous le poids des souvenirs d'une éducation vertueuse. La scène où Narcisse fait en quelque sorte le siège de l'âme de son maître

est comme le point central de la pièce qui reste une des plus belles images de la lutte entre le génie du bien et le génie du mal.

*IPHIGÉNIE*—est imitée de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide ; mais les plus belles scènes du poète grec n'approchent pas de celles de Racine. Grandeur passionnée, sans enflure, sans déclamation, dans la personne d'Achille ; politique parfaite et augmentant la terreur, dans tout le rôle d'Ulysse ; grandeur pathétique, chez Clytemnestre ; simplicité noble et intéressante, chez Iphigénie ; enfin partout un style qui est le vrai sublime, comme s'exprime Voltaire, voilà ce qu'offre cette admirable tragédie.

*ESTHER*—fut composée pour le petit théâtre des pensionnaires de Saint-Cyr. Ce drame n'avait rien de théâtral, et il péchait par le manque d'intérêt, et cependant il eut un immense succès devant l'auditoire le plus brillant, grâce surtout au piquant de quantité d'allusions rapides et passagères, et au mérite de la convenance. D'ailleurs, jamais la poésie de Racine n'eut plus d'émotion, de charme et de suavité que dans cette pièce. L'innovation des chœurs et de la musique fit aussi grand plaisir.

Racine composa pour le même théâtre *ATHALIE*, que Boileau appelle "le chef-d'œuvre de Racine." et Voltaire "le chef-d'œuvre de l'esprit humain." Cette pièce est à la fois ce qui s'est produit de plus achevé et de plus grand sur le théâtre français. Jamais sujet ne fut mieux conçu ni plus heureusement traité. Jamais caractères plus vrais ni mieux contrastés ne furent dessinés. Jamais plus grands

sentiments ne furent rendus dans une langue plus magnifique et plus sublime.

Les autres tragédies de Racine sont *Phèdre*, qui offre le plus beau de tous les rôles connus ; *Bajazet* où se trouve l'admirable rôle d'Acomat ; *Mithridate*, etc.

Racine a surtout excellé dans les rôles de femmes ; personne n'a su aussi bien que lui peindre toutes leurs passions. Mais le peintre de Néron, d'Acomat et de Joad savait aussi tracer des caractères d'hommes.—Un des caractères distinctifs de Racine, c'est la perfection de son style. Depuis les Grecs, Virgile seul et lui ont possédé une élégance aussi continue. Ce style, d'une magie si étonnante, il ne le cherche pas bien loin. Avec les termes les plus communs, il a le secret de faire un langage qui lui est tout personnel.— La composition chez cet admirable écrivain n'est pas moins parfaite que le style. Toutes ses pièces sont bien ourdies d'un bout à l'autre ; pas une lacune dans le tissu des incidents, pas une invraisemblance.

En résumé, l'imagination la plus brillante et la raison la plus parfaite, la sensibilité la plus exquise et le bon sens le plus invariable, voilà Racine.

La différence entre Corneille et Racine est surtout dans les effets produits par l'un et l'autre. Chez Corneille, l'idée ou le sentiment éclate en traits brillants, en éclairs de génie, qui étonnent et qui enlèvent. Chez Racine, les traits de génie moins faciles à détacher de la perfection égale et soutenue à laquelle ils concourent, sont intimes, concentrés, profonds.

## MOLIÈRE.

(1622-1673.)

J.-B. Poquelin naquit à Paris et prit le nom de Molière en se faisant comédien.

La comédie des *Précieuses ridicules*, mise sur la scène en 1659, fut la révélation du génie de Molière, et le point de départ de sa renommée et de sa gloire.

Il composa ensuite, pour ne citer que ses meilleures comédies, *Don Juan*, comédie en prose, où se trouve une véritable création de personnage comique, celle de Sganarelle, un des valets de comédie les plus vrais, les plus naïvement comiques qui soient au théâtre ; le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui*, pièce dans laquelle les abus de la profession des médecins sont retracés au milieu des plaisanteries les plus piquantes ; *Tartufe*, l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, une des pièces capitales de l'auteur ; les *Femmes savantes*, qui avec le *Misanthrope* et *Tartufe*, forment les trois grandes comédies en vers de Molière ; le *Malade imaginaire*, pièce restée populaire et constamment admirée et qui est la dernière production de Molière.

Le *MISANTHROPE*—est considéré généralement comme la plus parfaite de ses œuvres. Les caractères ont tant de force, de vérité et de finesse, les portraits sont si vivants, les conversations qui remplissent la pièce, conversation d'Alceste et de Philinte, conversation de Célimène et des marquis, sont si habilement tournées en scènes, enfin le style est si correct et si incisif, que, bien que le sujet soit dénué d'inté-

rêt et privé d'action, cette comédie sera toujours citée parmi les merveilles de la scène.

L'*AVARE*,—emprunté à Plaute, est le chef-d'œuvre de l'imitation originale. C'est une pièce nouvelle par une foule de détails et de scènes entières. Molière y a mis son naturel parfait, son art infini. Cette comédie est écrite en prose ; Fénelon estimait particulièrement cette belle prose, claire, précise, alerte, harmonieuse, et la préférait même à la poésie du *Misanthrope*.

Boileau disait à Louis XIV que Molière était le premier écrivain de son règne. Voltaire l'appelait un poète inimitable, Walter Scott, le prince des poètes comiques, et Gœthe disait qu'il était non seulement le premier dans son art mais qu'il en était encore le modèle. On peut dire que Molière a inventé la comédie, comme LaFontaine a inventé la fable, tant il l'a renouvelée, élevée, agrandie. Il en a fait l'image de la nature humaine et de la société. Ce qui frappe surtout dans cet écrivain, c'est une facilité originale et créatrice, une merveilleuse puissance d'invention. On peut juger de toutes les ressources de son génie dans la création de tant de personnages modelés sur la nature, mais rendus si vivants par son art qu'ils sont devenus des types et d'impérissables modèles.

Molière est d'ailleurs un des plus grands écrivains. Aucun, parmi les Français, n'a mieux connu, saisi et développé le génie et la force de la langue. Son style donne à la pensée un relief admirable ; il la formule d'une manière saisissante et définitive.

C'est pour cela qu'il a mis en circulation tant de vers qui sont devenus des proverbes, tant de sentences qui ne sauraient plus s'oublier, tant de mots naïfs ou plaisants qui ont cours dans la conversation.

Les écrits de Molière laissent malheureusement beaucoup à désirer sous le rapport moral ; aussi son théâtre a mérité d'être appelé par Bossuet "une école de vices et de mauvaises mœurs."

## BOILEAU-DESPRÉAUX.

(1636-1711.)

Il vécut à Paris. Ses principales œuvres sont des *Satires*, des *Epîtres*, un *Art poétique* et le *Lutrin*, mais quelque nom qu'il leur donne, le satirique se fait jour partout et déchire à belles dents quelque nouvelle victime.

*SATIRES.*—Imbu de la lecture d'Horace, de Perse et de Juvénal, il débuta par la satire et entreprit une guerre ouverte contre le mauvais goût, le faux esprit et le style précieux, représentés par des écrivains qui jouissaient en général d'un grand crédit à la cour, sinon auprès du public. Il s'attira ainsi beaucoup d'ennemis et de rudes représailles. Généralement juste et sensé dans ses attaques, il ne sut pas assez se défendre du parti pris contre tout le monde ; ses attaques furent quelquefois aussi injustes que grossières. Ses meilleures satires sont la IIIe ou celle du *Repas ridicule*, la VIIe et surtout la IXe (*A mon esprit*), qui est un chef-d'œuvre de gaieté satirique et un modèle de badinage ingénieux. Sa

satire *sur les femmes* excita contre lui un véritable orage, et mérita la censure de Bossuet.

*ÉPITRES.*—Bien supérieures aux Satires, elles firent la fortune de Boileau auprès de Louis XIV. La versification en est plus forte et plus flexible, le style moins alangui par les formules de liaisons vicieuses, le dialogue mieux traité. La conversation prend la précision et la vivacité qui rendent si alertes les dialogues d'Horace. Ses meilleures Epîtres sont celle sur le *Passage du Rhin*, à laquelle on peut reprocher l'abus de la fantasmagorie mythologique, et les injures adressées sans raison aux ennemis de Louis XIV, celle *A mes vers*, pour laquelle l'auteur avait une prédilection marquée, et celle sur l'*Amour de Dieu*, qui est peut-être la plus belle, tant par l'élévation du sujet que par la profondeur des pensées et la beauté du style.

*ART POÉTIQUE.*—Ce poème offre à la fois le précepte et l'exemple de l'art d'écrire ; selon qu'il y est question de l'ode, de l'idylle, de l'élégie ou de l'épopée, l'auteur prend le style approprié à chacun de ces sujets. La perfection de la forme en est merveilleuse ; mais les idées manquent d'élévation, les vues sont souvent étroites. Il avait l'esprit fermé à la grandeur poétique du christianisme, dont il repoussait absolument le merveilleux. Partisan intolérant des anciens, tout ce qui n'était pas grec ou romain, ou ne s'y rattachait pas par la forme, était pour lui barbare. Les prescriptions de cette poétique ne touchent qu'aux genres et au soin de la langue.

*LE LUTRIN.*—Ce poème héroï-comique est une

des œuvres les plus originales et les plus parfaites de la langue française. Boileau y a déployé une souplesse d'esprit, une richesse de peinture, une harmonie de langage qui ne peuvent être surpassées. Les trois premiers chants surtout sont un modèle de franche gaieté et de verve spirituelle.

Deux traits caractérisent le génie de Boileau. C'est d'abord la fermeté de son goût qui ne fait presque jamais fausse route ni dans la louange ni dans le blâme. "L'histoire des littératures, dit M. Nisard, n'offre peut-être pas un second exemple d'une telle sûreté de jugement dans un auteur qui apprécie les ouvrages d'esprit de son temps. C'est ensuite la sévérité qu'il avait pour ses propres productions, afin de leur donner tout le degré de perfection qui était en son pouvoir. C'est pour avoir été si difficile à se contenter qu'il "nous a laissé ces vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, qui seront lus encore quand la langue aura vieilli." (La Bruyère.) Son style à la clarté joint la noblesse qui consiste à relever par l'expression des choses communes ou viles d'elles-mêmes. Aucun auteur n'a semé dans ses ouvrages un plus grand nombre de ces vers qui, frappés à l'effigie du bon sens, restent dans la mémoire à l'état de proverbe.

" On a fait, dit Sainte-Beuve, le tour des opinions sur le compte de Boileau, on a épuisé le cercle, et sa figure est restée debout, intacte, de plus en plus honorable et honorée."

## LA FONTAINE.

(1621-1695.)

Il vécut à Paris. Il nous a laissé des *contes*, produit de sa jeunesse licencieuse, des *fables*, des *comédies* médiocres, etc.

Le conteur restera célèbre, mais le fabuliste demeurera peut-être toujours incomparable. Ses apologues, où presque tous les aspects de la vie sont reproduits, forment, selon l'expression du poète, " Un drame à cent actes divers." Mais quel que soit le sujet qu'il traite, ce qui nous frappe surtout, c'est l'intérêt qu'il y prend lui-même et c'est là ce qu'il faut entendre par la qualité dominante qu'on lui reconnaît, la naïveté. On dirait qu'il a vu l'action, qu'il en suit, ému, les péripéties, que les affaires de ses personnages le touchent plus que les siennes propres. Toutes ses bêtes vivent de notre vie, ont nos sentiments, nos principes, parlent notre langage, et ces sentiments, ce langage semblent réellement leur appartenir. Mais, en ne paraissant peindre que des animaux ou des végétaux, c'est l'homme qu'il met réellement en scène, l'homme de toutes les conditions, le puissant comme le faible. Il a fait œuvre ici d'une moralité haute et courageuse, en attaquant les abus de son temps, et en choisissant hardiment pour ses victimes les lions, les tigres, les léopards, les renards et les loups de la société.

La morale est pourtant le côté faible de ses *Fables*. Selon la remarque de M. Taine, il ne nous propose point de règle bien stricte ni de but bien haut.

D'autres critiques sont moins sévères; mais si l'on discute le moraliste dans LaFontaine, il n'y a qu'une voix sur l'artiste, celle de l'admiration. On ne se lasse pas de louer ce naturel et cette finesse, cette bonhomie et cette malice, ce sentiment de la nature si rare chez les écrivains du XVIIe siècle; cette grâce souriante qui n'exclut ni la force, ni l'éclat; cet emploi ingénieux et original de la mythologie; ce talent de peindre d'un seul trait, de résumer un caractère dans une seule expression pittoresque; cet art de manier la périphrase et d'en tirer de délicieux effets; cette facilité incomparable de faire prendre au vers français toutes les formes imaginables; enfin toutes ces qualités qui lui donnent une place tout à fait à part dans sa glorieuse époque.

La Fontaine concilie avec la pureté de langage d'une littérature déjà mûre, la fraîcheur, la grâce, la vivacité des expressions et des tours d'une langue plus jeune et plus souple, celle de Marot et de Rabelais. Nous ne saurions donc trop étudier cet écrivain "à qui il a été donné, selon l'expression de Fénelon, de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant, et qui, par ses *Fables*, est devenu, dit M. Nisard, "le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr, le dernier mets substantiel du vieillard."

## MADAME DE SÉVIGNÉ.

(1626-1696.)

Elle vécut à Paris.—Prendre place parmi les plus grands écrivains, sans avoir jamais fait un livre, ni

songé même à en faire un, c'est ce qui est arrivé à Mme de Sévigné. Elle s'est immortalisée par une correspondance tout intime, qui, longtemps dérobée aux yeux du public, est universellement regardée aujourd'hui comme un des plus précieux trésors et un des monuments les plus originaux de la littérature française. Cette correspondance est encore extrêmement précieuse pour une foule de renseignements historiques et de traits de mœurs qu'elle nous fournit.

Pour tromper l'ennui de l'absence, elle écrit à sa fille tout ce qu'elle a au fond du cœur, tout ce qui lui vient à la tête, les nouvelles les plus graves comme les plus frivoles, la mort d'un héros, la description d'une coiffure, un bon mot qui court, des réflexions sur ses lectures, enfin les choses les plus diverses, contées gaiement ou tristement, selon le sujet ou l'humeur, mais sans cesse et partout mêlées des témoignages les plus ardents et les plus délicats d'une inépuisable tendresse; et tout cela jeté au courant de la plume, avec un naturel, un abandon, un bonheur d'expressions et une variété de tons dont rien ne peut donner l'idée. De la causerie la plus familière, elle s'élève sans effort à l'éloquence la plus pathétique. Tout ce qui se passe en elle, ou devant elle, elle le fait passer en nous ou devant nous. Peint-elle un objet, on le voit; raconte-elle une action, on y assiste. Tout est vrai, tout est réel, tout est vivant dans cette merveilleuse correspondance, et tout est vivant pour jamais.

Pour ne pas se borner aux éloges, il faut dire que,

dans un certain nombre de lettres, on sent la recherche trop curieuse du rare et quelque abus de ces folâtreries de style qui font contraste avec les choses graves.

## BOSSUET.

(1627-1704.)

Il naquit à Dijon, fut évêque de Meaux et mourut à Paris.

*SERMONS.* — Les premiers sont d'une langue surabondante d'imagination, et d'une hardiesse qui dégénère quelquefois en mauvais goût. Mais en devenant successivement d'un goût plus sévère, d'une plus haute élévation de pensées, d'une plus grande force de doctrine, ils atteignirent, ceux du moins qui furent achevés, la perfection du genre. Bossuet se faisait entendre partout, dans les assemblées du clergé, dans les églises, dans les chapelles particulières; et partout il se montrait comme le génie le plus éminemment oratoire, s'appliquant à démontrer, mais visant surtout à émouvoir. Le caractère d'onction et de douceur qui respirait dans tous ses sermons, le langage simple et persuasif dans lequel il traitait les matières les plus élevées, en les animant et les relevant si à propos par la chaleur des mouvements et par l'éclat et le tour imagé de saint Chrysostome, tant de qualités réunies étaient bien faites pour captiver et entraîner ses auditeurs. Il s'y joignait, chez le grand orateur, "toute la beauté du visage et les manières les plus engageantes" (Le Dieu), et le débit le plus brillant et le plus pathétique.

Entre ses sermons, on peut distinguer celui qu'il prononça pour la profession de Mademoiselle de La Vallière, ses incomparables panégyriques de saint Paul, de saint Joseph, de sainte Thérèse, etc., et son célèbre discours sur l'*Unité de l'Eglise*, où une habileté prodigieuse le dispute à une sublime éloquence.

*ORAISONS FUNÈBRES.*–Elles sont la forme sous laquelle son génie oratoire se déploya avec le plus de force et d'éclat. C'est alors surtout que Bossuet fit entendre cette voix à jamais sans rivale, "qui ne parle pas une langue humaine, qui éclaire, qui étonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi," ainsi que s'exprime Bossuet lui-même pour peindre l'évangéliste saint Jean, cet enfant du tonnerre.

Les plus célèbres sont celle *de la reine d'Angleterre*, où il se montra historien, politique, et s'éleva jusqu'aux accents du prophète Jérémie, qui seul, dit-il, était capable d'égaler les lamentations aux calamités ; celle *de la duchesse d'Orléans*, que Chateaubriand trouve la plus étonnante, parce qu'elle est entièrement créée de génie ; enfin celle *de Condé*, qui paraît le dernier effort de l'éloquence humaine, et où l'orateur se montre grand et dominateur comme son héros.

Ayant été nommé précepteur du Dauphin, Bossuet composa pour son royal élève trois de ses plus impérissables chefs-d'œuvre, de ceux où se montre avec le plus d'éclat cette immensité d'aptitudes qui fait que peu d'écrivains ont aussi complètement que lui rempli la vaste idée de ce grand nom : *homme*

*de génie* : le traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même,* la *Politique tirée de l'Ecriture sainte* et le *Discours sur l'histoire universelle.*

Ce dernier ouvrage est le plus beau monument historique dans toutes les langues. Il se divise en trois parties. La première, *les Époques*, donne, suivant l'ordre chronologique, la substance des faits capitaux depuis l'origine du monde jusqu'au commencement du règne de Charlemagne. La seconde partie, la *Suite de la religion*, est l'exposé des relations de la religion chrétienne, la seule que Bossuet ait en vue, avec la religion juive qui la prépare ; elle établit en même temps la vérité de la foi chrétienne. Dans la troisième partie, *les Empires*, Bossuet nous montre Dieu tenant dans sa main les rênes des empires, arrêtant ou précipitant les peuples qui " marchent, courent, chancellent, tombent les uns sur les autres, et meurent, sur les ruines des royaumes écroulés.

Conquérants et politiques, législateurs et guerriers travaillent à l'envi à une œuvre inconnue, et, quand leur tâche est accomplie, Dieu les fait disparaître d'un souffle. " L'effet d'un art consommé, a dit Bossuet quelque part, est de réduire en petit tout un grand ouvrage." Or, voilà précisément ce qu'on admire dans l'*Histoire universelle*, ce livre immortel que les plus instruits ne relisent jamais sans fruit ; où dans un style toujours ferme et rapide, quelquefois éloquent, splendide, majestueux, comme celui des *Oraisons funèbres*, le théologien, le philosophe, le politique, l'orateur se succèdent, se confondent, et où le grand

écrivain semble avoir voulu donner comme un abrégé de son incomparable génie.

Parmi les travaux si nombreux du grand apôtre, nous mentionnerons encore l'*Histoire des Variations*, que quelques esprits éminents n'ont pas même hésité à placer au premier rang des chefs-d'œuvre de l'évêque de Meaux ; le *Traité de la Concupiscence*, merveilleux petit livre où respire la tendresse de saint Jean unie à la grâce de Platon ; les *Élévations sur les mystères* et les *Méditations sur l'Évangile*, où, à cette éloquence aux vives et impétueuses saillies, succèdent des accents d'une suavité divine, et où l'on croirait parfois entendre la voix de saint François de Sales ou celle de Fénelon.

La grandeur d'une époque s'individualise toujours en la personne d'un écrivain d'élite. Bossuet peut être regardé comme ce maître suprême pour le XVIIe siècle. Il est de tous les écrivains français celui qui a fait le plus d'honneur à la langue. La majesté et la grandeur, tel est son caractère propre. Il semble agrandir les idées de toute la magnificence de son style. Personne n'eut tant de grandeur et ensemble tant de naturel et de goût. Personne n'eut un vol aussi haut, aussi vaste, aussi libre. Sa phrase, toujours d'une clarté lumineuse, offre des constructions qui ont toute la liberté et toute la hardiesse des Grecs et des Latins ; il sait, comme eux, mettre à son gré sa pensée en relief. Il traite en maître les mots comme les constructions. " Cet homme dit ce qu'il veut, rien n'est au-dessous ni au-dessus de lui." Ces paroles de M. de Maistre sont l'éloge complet de

ce grand écrivain. Ni trop pompeux, ni trop familier, ni trop fleuri, ni trop austère, l'alliance harmonique de toutes les qualités, voilà la perfection de Bossuet. Aussi, pour le louer dignement, peut-être faut-il dire que ses ouvrages sont les plus parfaits qui aient été produits depuis qu'on a trouvé l'art divin de tracer la pensée et de la faire passer à la postérité.

Mais Bossuet n'est pas seulement un suprême artiste, rare phénomène! c'est en même temps un profond théologien, c'est un savant, c'est un érudit d'un ordre tout exceptionnel. " Cet homme est mon grand oracle, dit de Maistre; je plie volontiers sous cette trinité de talents qui fait entendre à la fois dans chaque phrase un logicien, un orateur et un prophète."

On a comparé Pascal à l'évêque de Meaux. " A mon gré, dit Joubert, Bossuet, c'est Pascal; mais Pascal orateur, Pascal évêque, Pascal docteur,... Pascal savant dans toutes sortes de sciences, et ayant toutes les vertus aussi bien que tous les talents." Oui, à l'éternel honneur de l'Eglise, Bossuet eut un caractère égal à son génie. Peu de temps après sa mort, Massillon le proclamait un homme " d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits de premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France s'honorera dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences; le docteur de toutes les Eglises; la terreur de toutes les sectes; le Père du XVIIe siècle, et à qui il n'a manqué que

d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, pour avoir dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse."

## FÉNELON.

(1651-1715.)

Il fut archevêque de Cambrai.

*SERMONS.*—Ceux, en petite quantité, qu'on a imprimés, sont la plupart les ébauches de quelques discours qu'il avait composés dans sa jeunesse, pour des circonstances particulières. Les deux plus beaux sont celui pour la fête de l'*Épiphanie* et celui prononcé au *sacre de l'électeur de Cologne.* "La première partie de ce dernier discours, dit Maury, est écrite avec l'énergie et l'élévation de Bossuet; la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénelon."

*TÉLÉMAQUE.*—Dans ce roman, ou plutôt poème, l'ingénieux et profond auteur suppose que le jeune Télémaque, conduit par la Sagesse, sous la forme d'un vieillard nommé Mentor, navigue sur toutes les mers d'Orient à la recherche d'Ulysse, son père, aborde ou échoue sur mille rivages, est exposé à des pièges d'orgueil, de volupté, en triomphe avec l'aide de Mentor, et voyant régner dans les contrées qu'il parcourt, tantôt de bons rois, tantôt des républiques, tantôt des tyrannies, reçoit, par l'exemple, des leçons de gouvernement qu'il appliquera ensuite au peuple.

Ce traité d'éducation et de politique, le plus beau peut-être qui ait été composé, est une œuvre unique

dans la littérature des peuples modernes, et il mérite d'être comparé aux plus belles productions de l'imagination antique. " Rien n'est plus beau, dit Villemain, que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et le contraste des épisodes... Le caractère du jeune Télémaque réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, nstruire... C'est peut-être le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique."

Le style est le modèle de la prose poétique. Voltaire trouve cette prose " un peu traînante," sans doute parce qu'elle est sans effort ni recherche. L'admirable peinture de la félicité rayonnante des justes dans les Champs-Elysées nous montre le génie de l'auteur du *Télémaque* sous son véritable aspect : toujours antique, toujours grec par la beauté et la pureté de la forme, toujours chrétien, toujours lui-même par le sentiment et l'idée.

Les *DIALOGUES DES MORTS*, comme le Télémaque, furent composés pour l'éducation du duc de Bourgogne. Ils eurent pour objet, à mesure que le jeune prince faisait des progrès dans l'histoire ancienne et moderne, de lui faire passer en revue les principaux personnages qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde. L'auteur a ainsi occasion de traiter les questions d'histoire, de politique, de littérature, de religion, les plus dignes de fixer l'attention d'un prince. Ces *Dialogues* n'ont guère moins de finesse que ceux de Lucien.

Un des plus beaux ouvrages de Fénelon est son

*Traité de l'existence de Dieu*, chef-d'œuvre de science, de raison, d'imagination et de sensibilité, où les descriptions les plus brillantes et les plus gracieuses sont mêlées aux plus profondes discussions de la métaphysique, et aux plus ardentes effusions de l'amour divin.

Fénelon a exposé sa théorie sur le ministère de la parole dans ses *DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE*. La principale de ses idées est que les prédicateurs doivent se borner à méditer profondément leurs discours. On a fait sur plusieurs points de détail de cet ouvrage des critiques dont plusieurs ont de la valeur. On lui a reproché en particulier des observations hasardées sur les orateurs anciens. Mais, en somme, ces dialogues passent avec justice pour l'un des ouvrages de critique les plus originaux de la langue française.

Parmi les autres productions littéraires de Fénelon, nous mentionnerons encore les *Fables*, et sa célèbre *Lettre à l'Académie française*, sa correspondance, etc.

Théologien et controversiste, orateur et philosophe, littérateur et moraliste, Fénelon est toujours un admirable écrivain. Son don incomparable, c'est la grâce, c'est le charme, et c'est pour avoir possédé à un si haut degré ces qualités séduisantes qu'il jouissait, dans une grande partie du public, "de la réputation du meilleur écrivain de la France." (Saint-Simon) Ce qui frappe le plus dans ses ouvrages, ce sont ces fleurs de diction à tout propos renaissantes, ces vives et gracieuses images qui semblent être sa langue naturelle; mais il a, dans ses meilleures pages,

la force comme la délicatesse, la solidité comme la grâce, le sentiment comme l'imagination Tant de mérites du premier ordre n'empêchent point de reconnaître qu'il n'est pas toujours aussi mâle, aussi grand et aussi parfait que Bossuet, et que sa langue a un caractère bien moins neuf, un cachet moins original.

L'archevêque de Cambrai a sa place à jamais marquée parmi les maîtres les plus illustres de la littérature française, comme aussi parmi les noms les plus grands et les plus vénérés de l'Eglise de France. Peu d'hommes ont excité dans les esprits des sentiments d'une estime si constante et d'une admiration si générale que l'a fait " le tendre, l'élégant, l'aimable Fénelon." (Voltaire.)

## BOURDALOUE.

(1632-1704.)

Ce célèbre jésuite vécut à Paris—De Bossuet et de Fénelon à Bourdaloue, la distance est assez grande. Après ces deux génies universels, on peut cependant donner une belle place à ce grand orateur, la plus incontestable gloire d'un Ordre le plus célèbre de tous par le nombre d'écrivains et de prédicateurs habiles qu'il a produits. Il comptera toujours parmi les hommes qui ont le plus honoré le XVIIe siècle, ne serait-ce que pour avoir introduit le premier la dialectique dans la chaire, et pour s'être montré un éminent moraliste dans tous ses sermons, qu'il prêcha, durant plus de trente-quatre ans, dans les provinces, à la cour, ou dans Paris, toujours également goûté des grands, des savants et du peuple.

Ce qui fera vivre ses sermons, quoique l'on y cherche en vain, l'élan, l'éclair, la flamme et ce ne sais quoi de "tragique" dont parle Cicéron et qui distingue l'orateur, c'est la connaissance la plus exacte et la plus étendue de la religion ; c'est cette dialectique serrée, invincible, qui presse, convainc, entraîne ; ce sont ces admirables peintures morales ; c'est cette sagesse qui n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme ; c'est enfin la savante disposition de ses preuves, et la simplicité d'un style ferme, rapide, lumineux, où l'expression est toujours vraie comme la pensée. Voilà ce que l'on admire encore aujourd'hui. Mais ce qui enlevait les auditeurs de Bourdaloue, c'était l'action oratoire de ce prédicateur dont la déclamation était tout rapidité et tout feu, et la voix pleine, résonnante, douce et mélodieuse. Quand il débitait si bien quelques-uns de ses plus beaux discours, comme sa célèbre *Passion*, *Dei virtutem*, *etc.*, ou son premier sermon pour l'*Exaltation de la croix*, il donnait à tous ses auditeurs l'idée de l'orateur parfait. Boileau l'appelait "le plus grand orateur dont le siècle se vante," et Mme de Sévigné disait de lui : "Il passe toutes les merveilles passées ; personne n'a prêché jusqu'ici ; certains endroits furent poussés, comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul."

Aujourd'hui, les lecteurs de Bourdaloue ne peuvent pas partager tout l'enthousiasme qu'éprouvaient ceux qui l'entendirent. On est attaché, convaincu par sa parole, mais on n'est pas captivé et persuadé d'autorité comme par celle de Bossuet. Les sermons

de Bourdaloue ont beau être mieux composés, plus finis, plus méthodiques que ceux de Bossuet, c'est aux croquis inachevés de ce dernier que reste la palme du génie.

Le cardinal de Beausset a écrit que la vie de Bourdaloue était encore plus éloquente que ses sermons. Tout le monde au XVIIe siècle, même les jansénistes, même les incrédules, rendaient cet hommage à l'illustre jésuite.

## MASSILLON.

(1663-1742.)

Il fut prêtre de l'Oratoire à Paris, puis évêque de Clermont.

Voici un orateur d'un genre bien différent de Bourdaloue, mais il était digne de lui succéder. Massillon est un des orateurs chrétiens qui ont le mieux connu le grand art d'exciter et de rectifier les passions. Il est un de ceux chez lesquels on trouve le plus d'exemples du pathétique, pathétique qui se montre surtout dans ses péroraisons. Voilà son premier titre à la célébrité. Joignons-y sa profonde connaissance des plus secrets mobiles du cœur humain. Ce moraliste fin et pénétrant excelle à analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment, communes à tous les hommes. Ses peintures générales de la société ne sont pas moins frappantes que ses vives analyses de certaines passions et de certains vices.

Mais ce moraliste, qui connaissait si bien les hommes, n'a pas toujours suffisamment tenu compte de

leur, faiblesse, et s'est laissé parfois entraîner à un excès de sévérité.

Contraste singulier entre l'esprit et la forme de Massillon et de Bourdaloue : celui-ci, de l'esprit le plus modéré et de la morale la plus consolante, avec la forme la plus austère ; celui-là, avec la forme la plus élégante et la plus harmonieuse, d'une sévérité de principes qui va jusqu'au rigorisme. On reproche encore à Massillon de n'avoir pas dans ses sermons fait la part du dogme assez grande ; elle est encore plus affaiblie que chez Bourdaloue, à qui on reproche le même défaut.

Massillon est un écrivain hors ligne, un écrivain naturellement et le plus facilement du monde agréable et charmant. Avec cela, il possède une certaine majesté douce et une distinction ravissante. Peu d'auteurs lui sont comparables pour la richesse et la dignité du discours. Les figures les plus élégantes, les images les plus vives, tous les ornements de la belle diction coulent naturellement de son génie. Le nombre, l'harmonie, voilà ce qu'il semble chercher avant tout dans l'arrangement de ses périodes, dans la construction de ses amples phrases. Chateaubriand a justement vanté " la douceur, le nombre et la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans la prose l'euphonie racinienne." Mais la politesse, l'élégance, les grâces de détail sont poussées, chez lui, jusqu'à un excès qui sent un peu la rhétorique. L'époque où Massillon parut en chaire était une époque déjà dégénérée, et il dut malheureusement accorder plus que ses prédécesseurs aux em-

bellissements du style et à tout ce qui pouvait attirer et retenir ces esprits si peu préparés à l'austérité du langage évangélique. Ces reproches s'adressent surtout au *Petit Carême,* Massilon est d'ailleurs bien loin d'être fort et nerveux de raisonnement comme Bossuet et Bourdaloue. Il est loin aussi de savoir comme eux composer fortement un discours.

Mais quelques justes critiques qu'on soit en droit de lui adresser, il a assez de grandes qualités pour qu'on ne puisse jamais le dégrader du rang des admirables écrivains, et, parmi les grands orateur chrétiens, son nom vient immédiatement après ceux de Bossuet, de Bourdaloue et de Fénelon.

## LA BRUYÈRE.

(1645-1696.)

Il vécut à Paris.--Son livre des *Caractères* lui a mérité une gloire immortelle. Il y apparaît penseur judicieux, observateur sagace, et surtout écrivain d'une habileté et d'une souplesse merveilleuses. Il est plutôt peintre de mœurs que moraliste. Les véritables moralistes, LaRochefoucauld, Pascal, nous montrent l'homme en général et tel qu'il est dans tous les temps. La Bruyère n'embrasse pas un horizon aussi étendu. Il s'attache surtout à nous faire connaître les Français de son temps, encore ne les prend-il qu'à Versailles et à Paris; et entre ceux-là mêmes, il ne choisit que quelques types; mais il excelle à les peindre.

Cet esprit original, cet écrivain sans modèle, est un de ceux qui ont le plus imprimé leur forme à la

langue. Il a créé nombre d'expressions, non seulement très heureuses, mais nécessaires. Son invention brille surtout dans les tours vifs, saisissants, pittoresques, qui partout animent sa diction. Son style offre toutes sortes d'oppositions, de contrastes, avec l'art le plus merveilleux de donner de la saillie à ces contrastes et à ces oppositions.

On lui reproche la recherche des traits spirituels, scintillants, incisifs, des chutes épigrammatiques, et des surprises; trop souvent il emploie des tournures inattendues et singulières pour arriver à une pensée commune.

Avec tous ces mérites, LaBruyère ne s'est donc pas placé sur le même rang que les maîtres qui l'avaient procédé: l'art n'est pas suprême chez lui, parce qu'il le laisse trop voir et trop sentir.

Son *discours de réception à l'Académie française* est un des morceaux les mieux écrits et les plus remplis d'idées qui aient jamais été prononcés dans le sein de l'Académie. En caractérisant les grands écrivains de son siècle, il a parlé d'avance le langage de la postérité.

## VOLTAIRE.

(1694–1778.)

Il vécut à Paris.— Ses principales œuvres sont la *Henriade*, poème dépourvu de tout caractère de grandeur, de poésie épique et de vérité, et qui n'offre aucun intérêt; des tragédies, dont les plus belles, *Zaïre*, *Alzire* et *Mérope*, sont bien inférieures aux chefs-d'œuvre auxquels on les a si souvent com-

parées ; des *Satires*, où il donne essor à toutes ses haines et à tous ses mépris ; *le Temple du goût*, une de ses plus agréables et plus fines productions ; l'*Histoire de Charles XII*, histoire, ou plutôt roman historique, où émule de Quinte-Curce, mais supérieur à l'historien d'Alexandre, il intéresse par l'extraordinaire des faits, et offre un modèle de narration nette, vive, preste et intéressante ; le *Siècle de Louis XIV*, le meilleur ouvrage de Voltaire, et celui qu'il a écrit dans la disposition d'esprit la plus équitable qu'il lui était possible d'avoir ; des *Contes*, etc.

Voltaire domine tout son siècle ; ce grand et vif esprit, ce génie d'une étonnante étendue tranche sur tous ses contemporains. Ce qui lui a surtout fait une place à part, c'est l'universalité qu'il a ambitionnée. On ne vit jamais une activité si grande appliquée à tant d'ojets, une pareille flexibilité de talents, une si extraordinaire facilité de conception et d'exécution. Mais, en traitant tous les genres, il n'a su, dans aucun, s'élever à la hauteur de ses glorieux devanciers. En poésie, de l'aveu de ses plus chauds admirateurs, il n'a été, dans ses meilleurs jours, que le premier disciple des maîtres. Il s'est davantage rapproché d'eux dans la prose, mais ne les a pas encore égalés.

Son style est plein de naturel, d'aisance, de netteté ; on y admire le tour vif et même précis et nerveux qu'il sait donner au bon sens ; l'esprit qui anime et fait scintiller tout ce qu'il a écrit. Mais cette diction si pure, si correcte, si élégante, manque

de vigueur et de chaleur. Jamais elle ne s'élève au sublime, au pathétique.

Si Voltaire fut le premier homme de son siècle par le talent, peu s'en faut qu'il ne s'en soit quelquefois montré le dernier par le caractère et par le cœur.

## DANTE.

(1265–1321.)

Il naquit à Florence et mourut à Ravenne. Il nous a laissé des ouvrages en latin, des poésies italiennes (*Rime*, *Vita nuova*, etc.) qui sont ce que la littérature de son pays avait produit de plus élevé avant Pétrarque, et la *Divine Comédie*, une des œuvres les plus sublimes qu'ait créées l'esprit humain.

Ce poème se compose de trois parties : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. L'enfer a neuf cercles, comme le purgatoire neuf degrés et le paradis neuf sphères.

Dans son pèlerinage de l'enfer au ciel, le poète a pour guide Virgile qui représente la science et la poésie. Au seuil du paradis, Virgile cède la place à Béatrice qui personnifie la théologie. Attiré par le regard fascinateur de celle-ci qui, de sphère en sphère devient de plus en plus belle, Dante s'élève jusqu'au milieu des splendeurs du neuvième ciel, où Dieu, à la prière de Béatrice, de la Vierge et de S. Bernard, consent à se montrer à lui.

Les trente-trois chants de l'*Enfer* sont une effrayante galerie de criminels, une prodigieuse échelle de supplices. L'imagination de Dante est aussi féconde en tourments que l'histoire en forfaits, que le corps

de l'homme en douleurs. Tout le monde connaît l'admirable épisode d'Ugolin dévorant le crâne de l'archevêque Roger, qui, sur la terre, l'a fait mourir de faim avec ses trois enfants. On sait aussi que ce même poète qui a porté le pathétique jusqu'aux limites de l'horrible, a fait parler la plus tendre des passions dans le récit de Françoise de Rimini.

Si nul poète n'a été plus énergique que Dante, nul aussi n'a été plus délicat et plus gracieux ; la vigueur de son génie n'est pas plus admirable que sa souplesse. Quel sentiment profond des harmonies de la nature anime toutes les scènes du *Purgatoire!* Dans un cadre merveilleux, dans un monde surnaturel, il n'est pas de peintre plus naïf et plus vrai.

Le *Paradis* est le théâtre de ces magnifiques expositions de doctrine qui valurent à Dante, comme théologien, une gloire non moins grande que celle de poète: *Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.*

Dante joignait à des connaissances étendues un génie vaste, un esprit pénétrant et une imagination ardente. Ses conceptions originales lui ont valu le titre d'inventeur comme à Homère, bien qu'une égale perfection ne puisse le placer au même niveau que le chantre d'Achille. " Il n'y a sans doute, dit Ginguené, aucune comparaison à faire entre l'*Iliade* et la *Divine Comédie ;* mais c'est parce qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux poèmes, qu'il y en a un grand entre ces deux poètes, celui de l'invention poétique et du génie créateur."

Le style de Dante est serré, vigoureux, sublime. Il est dur sans doute et choque souvent les oreilles

sensibles à l'harmonie; mais dans les tableaux énergiques, il ne conserve de cette dureté que ce qui est imitatif, et, dans les peintures plus douces, il offre ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. On reproche à ce grand poète de se complaire dans les horreurs où son imagination s'égare. " L'extraordinaire et le terrible, dit à ce sujet un critique, produisent souvent le sublime; mais l'horrible et le bizarre n'en offrent jamais que la fausse apparence."

Malgré ses défauts qu'on doit imputer en partie au temps où il vécut, Dante ne le cède qu'à un bien petit nombre d'écrivains dans la littérature universelle, ce qui n'empêche pas de croire qu'il entre peut-être un peu d'engouement dans l'admiration que lui a vouée sa patrie.

## LE TASSE.

(1544-1599.)

Il naquit à Sorrente et mourut à Rome. Ses principales œuvres sont sa fameuse pastorale d'*Aminta* qui est restée l'un des ouvrages les plus admirés de ce genre si cher aux Italiens, et la *Jérusalem délivrée*.

Le sujet de cette épopée est la reprise de Jérusalem sur les infidèles par les forces réunies de la chrétienté, entreprise grande et héroïque. Le plan a de l'unité: la conquête de Jérusalem est l'objet auquel tout se rapporte, et l'ouvrage se termine avec elle. Dans la conduite de l'action, le Tasse déploie une étonnante richesse d'invention; le poème est rempli d'incidents entre lesquels il a su jeter la plus

heureuse variété. Ses personnages sont vivants, ses caractères bien soutenus, et, sous ce rapport, il ne le cède peut-être à aucun poète, excepté Homère. Godefroi, le chef de l'entreprise, est prudent et brave; la générosité de Tancrède fait un heureux contraste avec la férocité d'Argant; Renaud, qui, à proprement parler, est le héros du poème, est copié sur l'Achille d'Homère: c'est un guerrier passionné, sensible à l'injure, séduit par les artifices d'Armide, mais qui se montre toujours plein d'honneur et de courage. Le vaillant et fier Soliman, la tendre Herminie, l'artificieuse et violente Armide et la mâle Clorinde sont tous des personnages supérieurement dessinés. On admire aussi la richesse des descriptions et la beauté du style, tour à tour grand et majestueux dans les scènes imposantes, doux et gracieux dans les peintures aimables et tendres, comme l'asile champêtre d'Herminie. Les combats sont très animés; cependant il sont bien inférieurs à ceux d'Homère pour la force et la chaleur. On reproche à son style un excès d'éclat; il y a du " clinquant " au milieu de son " or "; mais c'est un défaut que ses contemporains ne pouvaient qu'applaudir.

On peut avec raison, dit Blair, déclarer Le Tasse inférieur à Homère pour la chaleur et la simplicité; à Virgile pour la tendresse et la sensibilité; à Milton pour l'audace et la sublimité du génie. Mais, à tout autre égard, son talent poétique ne reconnaît pas de supérieur parmi ses rivaux."

## SHAKESPEARE.

(1564–1616.)

Il vécut à Londres. Il a composé des *Sonnets* et d'autres poésies ; mais il doit son immortalité à ses ouvrages dramatiques.

Ses meilleures pièces sont *Macbeth*, tragédie d'une intensité de terreur qui rappelle les drames d'Eschyle, et où les personnages de Macbeth et de lady Macbeth sont tracés avec une vigueur étonnante ; *Othello*, une des merveilles du théâtre de Shakespeare, par la forte construction de la pièce et l'incomparable développement des caractères (Othello, Desdemona, Jago) ; *Hamlet*, dont le héros est la figure la plus remarquable du drame moderne ; *le Roi Léar*, tragédie qui est, comme peinture variée, émouvante, terrible de la nature humaine, peut-être sans égale dans l'œuvre du grand poète anglais ; *Roméo et Juliette*, délicieuse et touchante histoire d'amour ; *le Marchand de Venise*, où se trouve le personnage juif Shylock, une des plus étonnantes créations du poète ; *Henri IV*, pièce à laquelle donnent beaucoup d'animation le fougueux caractère du prince de Galles et surtout la verve prodigieuse, la colossale bonne humeur de son joyeux compagnon, sir John Falstaff ; *la Tempête*, comédie fantastique, où, avec la délicieuse figure de jeune fille, Miranda, contraste un monstre des plus originaux, Caliban ; etc.

La gloire de Shakespeare, déjà grande de son temps, n'a fait que grandir depuis. A partir du mi-

lieu du XVIIIe siècle, elle se répand hors de l'Angleterre avec une force toujours croissante. La France donna l'exemple de l'enthousiasme ; l'Allemagne, judicieusement admiratrice avec Lessing, ne mit plus de bornes à son engouement avec Schlegel et son école, et la critique anglaise, ne voulant pas se laisser surpasser par les étrangers, monta jusqu'à l'apothéose avec l'école de Coleridge.

Sans partager cet enthousiasme, il faut reconnaître que cet observateur profond que Chateaubriand ne craint point de mettre au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée, eut un génie dramatique sans égal pour l'étendue et la force. Ses pièces sont pleines de scènes et de passages admirables ; il y a des morceaux auxquels on ne peut rien comparer.

Mais c'était un génie sauvage, que le goût, l'art et l'instruction ne guidaient pas assez. Ses pièces ne sont pas toujours bien construites ; elles pêchent assez souvent, et, comme à plaisir, contre la vraisemblance ; son style enfin, flottant entre une concision énergique et l'amplification, participe largement aux deux défauts de la poésie de son temps, la recherche et la grossièreté. On est à chaque instant offusqué par des pensées bizarres, un phébus inintelligible et des jeux de mots qui ne finissent pas. Shakespeare rachète ces défauts par les deux plus grandes qualités que puisse posséder un poète tragique, la peinture vive et variée des caractères, et l'expression forte et vraie des passions : sous ces deux rapports il est peut peut-être sans rival.

" J'avoue, dit Dryden, qu'il n'est pas toujours égal à lui-même ; s'il l'avait été, ce ne serait pas assez de le comparer aux hommes que leur génie a élevés au-dessus de leurs semblables."

## MILTON.

(1608-1674.)

Il naquit et mourut à Londres. La seule de ses œuvres qui mérite une renommée immortelle est son *Paradis perdu.*

Le sujet de ce poème épique, c'est la chute du premier couple humain, désobéissant à l'ordre de Dieu et entraînant dans les conséquence de leur faute l'humanité tout entière.

Milton développe le récit biblique avec une rare puissance d'imagination. Il nous montre d'abord les anges rebelles précipités dans l'abîme ; leur chef, Satan, gardant dans la défaite une indomptable énergie, et dirigeant sa ruse contre le couple nouvellement créé, dont l'innocence et le bonheur excitent son envie et sa colère. Dieu, pour prémunir Adam et Eve contre les tentations de Satan, envoie vers eux l'ange Raphaël, qui leur raconte la révolte des anges rebelles, leur défaite et leur châtiment. Cette redoutable leçon est perdue. Ève, tentée par Satan, Adam, tenté par Ève, enfreignent l'ordre de Dieu. Leur prompt repentir ne les empêche pas d'être chassés du Paradis, mais il les reconcilie avec Dieu, et une immense espérance de rédemption se mêle à l'immense perspective de misères qui s'ouvre devant l'humanité.

Un pareil sujet ne pouvait offrir l'intérêt qui naît de personnages humains, d'événements variés, de péripéties inattendues; mais il présente une sorte de grandeur qu'on ne trouve dans aucune autre épopée. Milton ne sort pas un moment des vastes limites du merveilleux chrétien; il y avait là des dangers: aussi les défauts du poème sont grands. On est choqué souvent par des subtilités de controverse, par de fastidieux détails de géographie et de mythologie, par d'insipides plaisanteries jetées ça et là, par des suppositions bizarres, comme l'idée de rapetisser les démons pour les faire siéger à l'aise dans une espèce de parlement infernal, et de les changer en serpents pour siffler leur chef, comme l'épouvantable fiction du péché et de la mort, etc. Mais il règne dans tout l'ouvrage un genre de beauté qui rachète toutes les fautes: c'est le sublime.

Nul poète, depuis Homère, n'a eu plus de ce vrai sublime, qui consiste, soit dans la magnificence et la splendeur des images, soit dans le plus haut degré de grandeur et de simplicité réunies. On a dit avec raison que le sublime est son domaine naturel; mais son génie sait aussi créer les tableaux les plus gracieux et les plus touchants, comme l'amour d'Adam et d'Ève, l'inexprimable nouveauté de leurs sentiments et de leur langage, la douleur d'Eve coupable et le pardon mutuel des deux époux.

Ses caractères sont bien tracés; un seul cependant, celui de Satan, a été généralement admiré, parce que seul il est dramatique.

Son style, comme son génie, est hardi, majestueux

excessivement poétique, quelquefois d'une extrême simplicité, et parfois bizarre, pénible et prosaïque. La versification est d'une harmonie très variée; Milton employa le vers blanc, et l'admirable usage qu'il en fit a fini par justifier cette innovation que le public n'approuva pas tout d'abord.

En résumé, le *Paradis perdu* offre assez de beautés pour assurer à son auteur une renommée égale à celle des plus illustres poètes. Il a bien des défauts; mais c'est le partage de presque tous les génies élevés et audacieux de manquer d'égalité et de correction.

## KLOPSTOCK.

### (1724-1803.)

Il naquit dans une ville de la Saxe et mourut à Hambourg.

*La Messiade*, tableau de la passion et de la résurrection du Christ, est restée le principal souvenir littéraire attaché au nom de Klopstock, sans s'être maintenue, il s'en faut de beaucoup, au rang où l'avait placé l'enthousiasme contemporain.

On lui a tour à tour accordé et contesté le caractère de poème épique. Tout en admirant les beautés de premier ordre dont l'œuvre est remplie, le profond sentiment chrétien qui y règne, le souffle d'inspiration lyrique qui s'y fait partout sentir, les grâces idylliques répandues çà et là dans un sujet sévère, on ne peut s'empêcher de reconnaître la médiocrité de l'intérêt dramatique, l'absence complète d'action, la monotonie des épisodes, la malheu-

reuse disposition du plan qui, amenant la mort du Christ au milieu même de l'œuvre, condamne l'auteur à remplir la seconde moitié de pénibles inventions.

Herder et Schiller se sont rendu compte de la brillante infériorité de ce dernier essai de l'épopée moderne, quand ils n'ont vu dans tout le poème qu'un grand oratorio. C'est ce que Mme de Staël exprimait à sa façon, en disant : " Lorsqu'on commence ce poème, on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre."

Le génie de Klopstock est essentiellement lyrique. Ses *Odes* sont restées les plus belles de la langue allemande. Elles sont remarquables par la noblesse des idées, l'éclat ou la grâce des images, la profondeur du sentiment, l'harmonie du vers et la science du rythme.

## SCHILLER.

(1759-1805.)

Il naquit à Marbach et mourut à Weimar.

On admire ses œuvres lyriques, et surtout le *Chant de la cloche* qui est d'un sentiment si profond, d'un rythme si savant, d'une langue si belle, et a mérité d'être traduit et imité dans toute l'Europe.

Il a laissé aussi divers ouvrages en prose, parmi lesquels on distingue l'*Histoire de la guerre de trente ans*, qui a moins de valeur comme appréciation des événements, que comme peinture dramatique et vivante.

Mais ce sont ses ouvrages dramatiques qui ont fait sa plus grande réputation, du moins à l'étranger. Ses meilleures pièces sont la trilogie de *Wallenstein*, *Marie Stuart*, " qui est, suivant Mme de Staël, de toutes les tragédies allemandes, la plus pathétique et la mieux conçue," *Jeanne d'Arc* et *Guillaume Tell*, la plus belle création de Schiller, et le monument immortel de la scène allemande. " Dans aucun de ses drames, dit M. Regnier, Schiller n'est moins violent et plus fort, moins excessif et plus grand, plus sûr et plus maître de lui."

Le nom de Schiller est resté un des plus grands noms de la littérature allemande, et surtout un des plus sympathiques. Il personnifie l'enthousiasme qui a été si longtemps le trait dominant du caractère des Allemands en littérature, et qui explique la prédominance séculaire du genre lyrique parmi eux.

Schiller a eu plus d'une fois les défauts de ses qualités, l'exaltation sentimentale, de l'emphase dans les mots, du vague dans les idées ; mais ces traits, qui étaient ceux de son époque et de son pays, s'effacent dans les œuvres de son âge mûr, pour ne laisser paraître que la noblesse de la pensée, la chaleur du sentiment et l'éclat du style.

C'est un lieu commun de mettre en parallèle Schiller et le grand écrivain allemand Gœthe. Pour les critiques allemands, Gœthe représente le réalisme dans l'art, et Schiller est le grand interprète de l'idéal ; le premier a surtout répandu dans ses écrits la pensée et sa lumière ; le second, le sentiment

et sa chaleur. Gœthe a plus d'éclat, de variété, de puissance ; Schiller exerce un charme plus intime et plus profond. Tous les deux, par leur diversité, se complètent et se corrigent l'un l'autre ; ensemble, ils forment l'expression la plus haute de la littérature allemande, et même, s'il fallait en croire quelques critiques, de la littérature moderne.

## GŒTHE.

(1749-1832.)

Gœthe (Jean Wolfgang),—l'un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur le-Mein, d'une famille considérable de cette ville. On l'envoya d'abord étudier le droit à Leipsick et il fut reçu docteur à Strasbourg. Mais, dédaignant une carrière qui offrait peu d'aliment à son imagination ardente, le jeune Gœthe délaissa bientôt la jurisprudence. Encore enfant, il composait des contes, de petits drames et des poésies accueillies avec transport par ses compagnons d'étude. Deux dispositions éminemment poétiques formaient, dès lors, le fond de son caractère, une sorte de mélancolie religieuse et une sensibilité tendre et expansive. A 25 ans, Gœthe commença à révéler son talent par le trop célèbre roman de *Werther*, qui lui avait été suggéré par une aventure de sa première jeunesse.

Outre plusieurs tragédies où Mme de Sraël trouve " beaucoup de grâce et d'esprit, " Gœthe a embrassé toutes les parties de la littérature, les sciences physiques, l'histoire naturelle, les beaux-arts, etc. Mais

c'est dans le fameux roman de *Faust* qu'il a résumé toute sa vie intellectuelle et poétique.

*Faust* comme *Werther*, c'est toujours, sous une autre forme, le désordre moral et les angoisses du doute. *Faust* représente plus particulièrement une autre maladie du siècle : le dégoût et la satiété nés de cette science hautaine qui, en prétendant tout expliquer, ne produit que le doute et l'incertitude la plus poignante. La seconde partie de ce drame est une inspiration de la vieillesse de l'auteur, et pourrait être intitulée la *Comédie infernale*, comme le poème de Dante est appelé la *Divine Comédie*. " On dirait qu'il a été écrit par un ange sous la dictée du diable." Suivant l'expression de Maurice de Guérin, *Faust* est la triste épopée du monde moderne, présentant la lutte du matérialisme et du spiritualisme.

Gœthe, a-t-il été dit, représente la littérature allemande tout entière ; seul, il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand. Comme poète, il égale, s'il ne surpasse, les plus grands poètes de son pays. Prosateur, son style offre un mélange de pureté et d'élégance. Comme savant, il a attaché son nom à plusieurs découvertes ingénieuses. Mais il ne peut être le fidèle représentant de la littérature d'une nation où, malgré les ravages causés par l'hérésie et la philosophie, les croyances religieuses sont encore vivaces.

Génie vaste et élevé, mais cœur froid et égoïste, Gœthe n'a d'autre religion qu'un panthéisme indécis et une indifférence générale qui, voyant d'un œil

égal la vérité et l'erreur, accepte toutes les idées et toutes les croyances. Il mettait le christianisme au rang de *l'ail et du tabac*, parmi les choses qu'il détestait, et c'est à bon droit qu'il a été surnommé le *grand païen*. On cherche vainement dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme et l'unité, fruits de profondes convictions. De tels hommes peuvent conquérir une haute renommée, exciter l'admiration d'un pays; mais il vient un temps où leur pays plus éclairé, mûri par l'expérience, demande à ces grands écrivains si la vérité, la justice et la vertu ont été le fondement de leur gloire. Or ce temps ne serait-il pas arrivé pour Gœthe en Allemagne, comme il l'est désormais en France pour Voltaire?

## LORD BYRON.

### (1788-1824.)

Byron (Georges Gordon),—petit-fils du commodore John Byron, naquit à Douvres, le 22 janvier 1788. Sa famille paternelle remontait aux conquérants normands de l'Angleterre, et il descendait, par sa mère, de Jeanne, fille de Jacques II, roi d'Ecosse, de la maison de Stuart. Orphelin de son père dès l'enfance, il fut élevé avec trop d'indulgence par sa mère, et son caractère ardent, indompté, se signala par ses extravagances dès ses plus jeunes années. A treize ans, il entreprit une tragédie; à dix-sept ans, amoureux d'indépendance, il s'enfuit de chez sa mère, dont il railla la douleur; à dix-neuf ans, il était beau, riche, maître de ses actions, passionné pour le plaisir,

et il connaissait déjà l'ennui de la satiété. Le jeune poète n'avait guère moins de scepticisme dans ses opinions que de la liberté dans ses mœurs ; aux soupers de *Hewstead-Abbey*, son antique domaine, il faisait circuler parmi ses convives, une coupe formée d'un *crâne humain* qu'il avait fait ciseler avec art. Il se piquait déjà à vingt ans de cette misanthropie dédaigneuse qui n'est qu'un grand fond d'égoïsme mécontent.

Lord Byron, dégoûté de l'Angleterre, s'embarqua en 1809 pour visiter l'Europe et l'Asie. Il rentra dans sa patrie en 1812 rapportant un poème, le *Pèlerinage de Child-Harold,* dont l'apparition produisit un effet immense et plaça dès lors son auteur à la tête des poètes anglais. Sous un nom emprunté, Byron y décrit ses propres aventures et les impressions qu'il avait recueillies de son voyage. Il donna successivement plusieurs petits poèmes qui n'eurent pas moins de succès: *Le Corsaire, Lara, la Fiancée d'Abydos, le Giaour.*

Entreprenant de nouveaux voyages, le poète parcourut la Belgique, où Waterloo lui inspira un de ses plus beaux chants. Pendant le séjour qu'il fit en Suisse et en Italie, il avait ajouté un 3e chant à *Child-Harold.* Il avait aussi composé plusieurs drames : *Manfred, Caïn, le Ciel et la Terre, Marino, Faliero, Foscari,* la *Prophétie du Dante*, et le poème de *Don Juan*, espèce d'épopée, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre.

L'âme chrétienne s'afflige à la vue de ce mémorable exemple d'un génie sublime et énergique qui

se plaît, presque dans toutes ses œuvres, à désespérer l'homme et à faire admirer le crime au lieu de chanter les charmes de la vertu et nos immortelles espérances. " Il y a du ressentiment à concevoir, dit M. de Champigny, quand on voit un beau génie aussi gâté." Et pourtant, Byron était né, plus qu'aucun autre, pour comprendre et pour sentir notre foi. Il n'était pas de ces hommes qui blasphèment de bon cœur et avec une espèce de joie frénétique, comme Voltaire. L'insulte contre les choses religieuses, rare chez lui, ne lui échappe que comme un profond témoignage de son découragement de toute chose. Ainsi, tout grand qu'il est, il lasse, fatigue, désole, ennuie même au bout de quelque temps, parce que le christianisme a manqué à son génie. Ceci s'applique surtout à *Child-Harold*. On admire d'abord, mais on admire toujours la même chose, et au bout de quelques pages, on en a trop. Prenez au hasard, vous le lirez avec charme, lisez-le de suite, vous en serez las.

" Byron fit de la poésie avec le désespoir et l'incroyance, comme d'autres en avaient fait avec l'espérance et la foi. Après avoir bien flétri les cordes de son âme, après les avoir trempées dans une desséchante et funeste espérance, il les fit résonner encore, et elles avaient été formées d'un métal si vibrant et si pur qu'il en sortit encore des chants harmonieux." (Champigny). Hélas! cet homme, doué du plus grand génie poétique que l'Angleterre ait produit depuis Shakespeare et Milton, vécut et mourut sans avoir pu comprendre cette devise des

chevaliers, ses aïeux, qui contenait toute la destinée de sa vie: *Crede Byron!*

## CALDÉRON.

(1600-1681.)

CALDÉRON DE LA BARCA (Don Pédro)—naquit à Madrid, en 1600, et composa avant l'âge de quatorze ans sa première pièce de théâtre. Ayant terminé de bonne heure ses études, il s'attacha d'abord à quelques seigneurs; puis, dégoûté de la cour, il s'engagea comme simple soldat, et fit quelques campagnes en Italie et en Flandre, cultivant toujours la poésie au milieu des camps. Philippe II, roi d'Espagne, le combla de faveurs et de distinctions, et fournit à toutes les dépenses qu'exigeait la pompe des représentations de ses pièces. En 1652, le poète espagnol, suivant l'exemple de son devancier Lope de Vega, embrassa l'état ecclésiastique.

Depuis cette époque, il ne s'occupa presque plus de théâtre profane, et ne composa que des pièces religieuses, ses plus beaux titres à la postérité. Retiré du grand monde et insensible à toute gloire littéraire, il n'attachait de prix qu'à ses *Autos*. Cet illustre poète mourut en 1681, agé de quatre-vingts ans.

Les productions de Caldéron sont extrêmement multipliées: on en porte le nombre a plus de mille, on dit même à plus de quinze cents. Jamais aucune nation n'a eu des écrivains plus féconds que l'Espagne; mais on n'a conservé qu'une partie des œuvres de Caldéron, comme de celles de Lope de Vega.

Elles se composent de tragédies, de comédies, et de pièces sacrées analogues à nos anciens *Mystères* ou *Moralités*, et que l'on nomme *Autos Sacramentales* (Actes sacramentaux). Dans toutes, on trouve un génie extraordinaire, une imagination singulièrement féconde, beaucoup d'esprit et d'invention, et un style toujours clair et élégant. La plupart offrent des traits admirables et des beautés sublimes. A coté de ces qualités, on découvre aussi un oubli complet de toutes les règles de l'art dramatique et les anachorismes les plus choquants. Caldéron ne pouvait guère ignorer ces règles, mais il paraît ne les avoir connues que pour les mépriser. Il n'en fut pas moins regardé de son temps comme le dieu du théâtre. Schlégel a traduit ses meilleures pièces, et dans son *Cours de littérature*, il parle de Caldéron avec une sorte d'enthousiasme. On peut trouver sa louange exagérée. Toutefois, dans les belles pages que lui consacre le critique allemand, on découvre une finesse d'observation et des considérations ingénieuses qui ont un air de vérité et qu'on adopte volontiers.

## LE CAMOENS.

(1524-1579.)

Luis de Camoens (dit le Camoens),— le plus célèbre des poètes portugais, naquit à Lisbonne, d'une famille noble, mais pauvre. Il fit ses études à l'université de Coïmbre et révéla de bonne heure le goût poétique qui devait l'illustrer un jour. Ayant fini ses études, il revint à Lisbonne, mais il y resta peu de

temps. Ici commence la vie agitée, aventureuse, errante du chantre des *Lusiades.*

Après avoir subi l'exil, l'ingratitude de ses compatriotes pour son talent méconnu et pour de glorieuses blessures qu'il avait reçues en Afrique, victime des envieux et justement indigné, Camoëns s'embarqua pour les Indes et sembla dire à son ingrate patrie un éternel adieu (1553). Il passa quelque temps à Goa, l'un des plus célèbres établissements des Portugais, et fut bientôt exilé de nouveau à Macao. C'est là qu'il vécut plusieurs années dans la solitude, n'ayant pour toute société qu'un ciel magnifique et le vaste horizon de la mer. Dans cet exil, Camoëns écrivit le poème qui l'a immortalisé, *les Lusiades* (los Lusiadas) (1).

Le sujet de cet ouvrage est l'expédition du célèbre navigateur Vasco de Gama, chargé en 1497, par le roi Emmanuel, de chercher une route vers l'Inde, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Le héros de cette magnifique entreprise était digne d'avoir son Homère. Vasco de Gama a trouvé dans Camoëns un chantre digne de lui, et quand on songe à cette merveilleuse expédition, on ne sait lequel on doit le plus admirer ou du poète ou du héros. *La Lusiade,* qui a mérité à Camoëns le surnom de *Virgile portugais*, est une épopée comparable à celle d'Homère, de Milton, du Tasse et du chantre de Mantoue. Les Portugais sont justement fiers d'un poème qui célèbre avec tant d'éclat la gloire de leur nation. La versi-

(1) *Lusitani*, en latin, comme descendants de Lusus.

fication des *Lusiades* a tant de pompe et de charme, que, dans ce beau pays, non seulement les hommes d'un esprit cultivé, mais les gens du peuple eux-mêmes en savent par cœur plusieurs stances et les chantent avec délices. Camoëns, sur les rives du Tage, jouit du populaire honneur que les bateliers de Venise et de Naples décernent encore au chantre de la *Jérusalem*. Quelle plus belle gloire a jamais couronné le front d'un poète !

Une couleur historique, toujours forte et vraie, anime le sujet des *Lusiades* dont la simplicité est relevée par des fictions aussi neuves que brillantes. L'intérêt est soutenu par l'art avec lequel Camoëns a su mêler les récits de l'histoire portugaise à la splendeur de la poésie, et la dévotion chrétienne aux fables du paganisme.

Le passage le plus célèbre des *Lusiades* est celui où le poète représente le colossal génie, gardien du Cap des Tempêtes, le géant Adamastor, s'opposant à l'héroïque entreprise de Vasco de Gama, et prédisant à ce hardi navigateur les malheurs les plus affreux comme devant être les fruits de sa téméraire découverte ; et l'épisode d'Inès de Castro, création égale à tout ce que les plus grands poètes ont pu produire.

Il y avait seize ans que Camoëns avait quitté les rives du Tage, lorsqu'enfin il put s'embarquer et revenir à Lisbonne (1569). Il fut d'abord protégé par Sébastien qui régnait en Espagne, mais bientôt après, sans protecteur, sans appui, il tomba dans une indigence telle, dit-on, que pendant la nuit, un esclave qu'il avait amené de l'Inde, mendiait dans les rues

de Lisbonne pour fournir à sa subsistance. Enfin, après avoir langui quelque temps dans la misère, le héros de la littérature portugaise, le rival d'Homère, du Tasse, et de Milton, mourut dans un hôpital à 72 ans (1579),

Outre les *Lusiades*, le Camoëns a composé un grand nombre de poésies diverses : odes, élégies, sonnets, satires, deux comédies, etc. Aussi les Portugais regardent-ils ce poète comme leur Virgile, leur Horace, leur Ovide et leur Martial.

## CHATEAUBRIAND.

(1768-1848).

CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte de), l'un des plus grands écrivains de ce siècle, est né aux environs de Saint-Malo, d'une famille noble et ancienne. Son enfance s'écoula rêveuse et solitaire dans le manoir paternel de Combourg, au milieu des bois et sur les grèves orageuses de la Bretagne. Au début du grand drame révolutionnaire, il était absorbé exclusivement dans des rêves de poésie et de voyage, et il partit enfin en 1791 pour l'Amérique septentrionale, entraîné qu'il était par son imagination aventureuse et par cette passion du romanesque qui fut la muse de toute sa vie. Il rapporta de ce voyage d'admirables ébauches d'où devaient bientôt se détacher les créations d'*Atala*, des *Natchez*, de *René*, et le *Dernier des Abencérages*. Dans ces ouvrages, Chateaubriand mêle aux fictions poétiques une sorte de sentimentalité religieuse qui énerve l'âme. L'ac-

cent rêveur et vague, une sorte de tristesse sans objet, et, au milieu de tout cela, des descriptions enchanteresses, un souffle de vie et de jeunesse, et comme un parfum des forêts de ce nouveau monde que Châteaubriand avait visité : voilà cequi caractérise ses romans, malheureusement fort dangereux pour les jeunes imaginations.

En 1802, après de longues hésitations, il livra au public son ouvrage de prédilection, le *Génie du Christianisme*, dont l'apparition eut toute l'importance d'un événement public, et qui surtout eut la bonne fortune d'arriver à son heure et de répondre à un besoin des esprits. Sans soumettre ni persuader les âmes, il excita la sensibilité, il entraîna ; il réveilla l'admiration publique sur les éternelles beautés du Christianisme. Le pouvoir restaurateur entre les bras duquel la France s'était jetée y vit un secours précieux. Châteaubriand, disait le premier Consul, achève et couronne mon œuvre avec le Pape. Il faut pourtant avouer que, dans le *Génie du Christianisme*, la doctrine et la vérité sont un peu trop sacrifiées à la beauté et à l'agrément, la fantaisie poétique envahit trop le domaine du dogme et de la tradition.

Dans les *Martyrs*, épopée en prose, mais en prose vraiment poétique et d'une harmonie qui donne la sensation des vers, Chateaubriand met en présence le paganisme expirant et la foi nouvelle achetant ses triomphes par le martyre. Ce grand sujet est relevé par de brillants ornements : des scènes ravissantes, des descriptious d'une merveilleuse richesse et ces grandes peintures historiques qui excitèrent si

vivement l'enthousiasme du jeune Augustin Thierry et décidèrent sa vocation d'historien. Tout l'art de l'auteur, toutes les beautés de détail de son œuvre, n'empêchent pas toutefois que l'ensemble ne manque de vie et d'intérêt. Les personnages sont aussi trop solennels et le jeu trop savant des machines épiques nous laisse froids et insensibles.

Parmi les autres ouvrages de Chateaubriand, nous devons encore citer : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, l'un de ses meilleurs écrits, ses *Mémoires d'Outre-Tombe* et les *Voyages en Amérique.*

Il mourut le 4 juillet 1848, au milieu des orages de la révolution. Suivant le vœu qu'il avait exprimé, ses restes ont été déposés dans une tombe élevée sur l'ilot du Grand-Bé, près de Saint-Malo. Il avait été de l'Académie française de 1811 à 1816.

Quelque jugement que l'avenir porte sur l'ensemble des ouvrages de cet homme extraordinaire, il n'en restera pas moins comme l'un des grands écrivains du commencement du XIXe siècle. Pendant plus de vingt ans, il a exercé un ascendant absolu en littérature, et son influence s'est étendue même à l'étranger. Ses qualités les plus brillantes étaient l'éclat du style, la richesse de l'imagination, la sensibilité, la passion, l'éloquence, le coloris, la puissance descriptive et la fécondité. Admirablement doué sous le rapport poétique, il n'a cependant jamais réussi en poésie. Il fut l'ami constant de la célèbre Mme Récamier, qui avait pour lui une admiration qui ressemblait à un culte, et jusqu'à la fin de sa vie il trôna sans rival dans ce salon de l'Abbaye-au-Bois

où se sont rencontrées la plupart des célébrités contemporaines.

## LAMARTINE.

(1791-1869.)

LAMARTINE (Marie-Louis-Alphonse Prat de) naquit à Mâcon, en Bourgogne, le 21 octobre 1791. Une mère chrétienne l'initia de bonne heure aux beautés de la Bible et aux grandeurs de la Religion.

Après avoir fait ses études au collège de Belley, le jeune Lamartine se mit à voyager en Italie. Pendant une été qu'il passa à Naples, il voulut vivre en pleine liberté avec les pêcheurs, et c'est en ce moment de sa vie qu'il fut aimé de la pauvre fille, idéalisée plus tard par lui sous le nom de *Graziella*. Le récit poétique et émouvant qu'il fait de cette liaison de jeunesse est remarquable comme œuvre littéraire, mais donne une bien mauvaise idée des qualités de l'homme.

De retour à Paris, après quatre années de nouvelles rêveries, de plaisirs et de voyages, il prit enfin rang dans la poésie par un premier recueil intitulé: *Méditations* (1820). L'effet que produisit ce volume de poésie d'une mélancolie pénétrante sur la génération d'alors, fut immense. La contemplation de la nature, le relèvement de la croix et de l'autel après une époque de tourmentes politiques, les douleurs intimes de l'âme et l'inspiration religieuse, avaient fécondé le génie du poète et fait trouver sur son luth harmonieux la corde qui devait émouvoir les cœurs.

Qui ne s'est laissé doucement bercer à l'harmonie enchanteresse qui règne dans le *Vallon*, l'*Isolement* le *Lac*, le *Chrétien mourant?* Tout le monde les a lues et les a imprimées dans sa mémoire de jeune homme. Un autre grand poète, V. Hugo, s'écriait en ouvrant le volume des *Méditations*: " Voilà donc enfin des poésies d'un poète, des poésies qui sont de la poésie!"

Les *Harmonies* sont comme la conclusion des *Méditations*. La manière du poète y atteint le suprême degré d'élévation, d'ampleur; mais il devient presque étranger à l'homme en se perdant dans les plus hautes régions de l'idéal. C'est la principale critique qu'on puisse élever contre les *Harmonies*.

Les *Nouvelles Méditations*, malgré les beautés de l'*Ode à Bonaparte*, de *Sapho*, du *Poète mourant*, du *Crucifix*, etc..., furent lues avec moins d'empressement que leurs aînées.

Puis le poète continue à descendre. *Jocelyn* n'est qu'un pâle reflet de ses premières productions. Et définitivement, il tombe avec la *Chute d'un ange*, poème bizarre, qui renferme, comme le *Voyage d'Orient*, des erreurs grossières. Ses *Recueillements poétiques* sont les derniers accents de sa muse affaiblie.

Les autres ouvrages les plus remarquables de Lamartine sont: l'*Histoire des Girondins*; l'*Histoire de la Révolution de* 1848; un *Cours de littérature*; *Toussaint Louverture*; *Geneviève* où il trace le modèle du roman populaire, et le livre des *Confidences*.

Celui qui a le mieux saisi le caractère particulier de la poésie de Lamartine, c'est Théophile Gauthier, dans cette page magnifique: " Dans les tableaux de

Lamartine, il a toujours beaucoup de ciel ; il lui faut cet espace pour se mouvoir aisément et tracer de larges cercles autour de sa pensée. Il nage, il vole, il plane comme un cygne se berçant sur ses longues ailes blanches, tantôt dans la lumière, tantôt dans une légère brume, d'autres fois aussi dans des nuages orageux. Il ne repose à terre que rarement, et bientôt reprend son essor.... Lamartine n'est pas un de ces poètes, merveilleux artistes, qui martèlent le vers comme une lame d'or sur une enclume d'acier, resserrant les grains de métal, lui imprimant des carres nettes et précises. Il ignore ou dédaigne toutes ces questions de forme, et, avec une négligence de gentilhomme qui rime à ses heures, sans s'astreindre plus qu'il ne faut à ces choses du métier, il fait d'admirables poésies à cheval en traversant les bois, en barque le long de quelque rivage ombrageux, ou le coude appuyé à la fenêtre de l'un de ses châteaux. Ses vers se déroulent avec un harmonieux murmure, comme les lames d'une mer d'Italie ou de Grèce, roulant dans leurs volutes transparentes des branches de laurier, des fruits d'or tombés du rivage, des reflets de ciel, d'oiseaux ou de voiles, et se brisant sur la plage en étincelantes franges argentées."

Lamartine était de l'Académie française.

## HUGO (Victor-Marie).

(1802–1885.)

Dans les premières années de la Restauration, on lut un jour à Chateaubriand une pièce de poésie qui

fit éclat en France. On lui dit que l'auteur n'avait que 13 ans! L'auteur du *Génie du Christianisme* s'écria : Quel enfant sublime ! Cet enfant était Victor Hugo.

Victor Hugo naquit le 2 février 1802, à Besançon ; il termina ses études en 1819. Son enfance avait été troublée par des malheurs domestiques, ce qui a peut-être contribué à rendre sa poésie sèche, roide, mélancolique et parfois amère.

C'est de Victor Hugo que date notre poésie lyrique.

L'ode aux siècles précédents, n'était guère, le plus ordinairement, qu'une combinaison solennelle des figures de rhétorique qui arrivaient chacune à son rang, glaçant la pensée sous la régularité froide et convenue de la forme. Victor Hugo, brisant dans son vol d'aigle les horizons étroits, a rouvert à la poésie ces routes de l'espace et du ciel qui sont véritablement son domaine. D'autres, il est vrai, l'avaient précédé dans la voie ; avant Hugo, nous avions eu Lamartine. Mais bien que Lamartine ait écrit le premier, c'est bien Victor Hugo qui tient, lui, sous la puissance de son génie, toutes les voix de la nature et tous les accents de l'homme. C'est lui qui nous apparaît le premier, debout au seuil de ce siècle que son nom remplit, inaugurant en France la poésie lyrique.

Quel souffle lyrique, en effet, anime ses premiers recueils : *Odes* et *Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures !* Comme il étonne, éblouit, passionne ! Sa poésie exquise ou superbe renferme toutes les tendresses et

toutes les énergies. Il a vraiment réalisé sa magnifique définition de la poésie qu'il compare dans les *Orientales* à une vieille ville espagnole où l'on trouve tout. Seulement, admettons-le aussi, V. Hugo a abusé de ce don merveilleux de tout voir et de tout reproduire en donnant asile et rendez-vous, dans le vaste giron et la compréhensive enceinte de sa poésie, à toutes les idées, à toutes les croyances, à toutes les erreurs, à toutes les théories qui vivent et ont vécu dans les sociétés humaines.

Hélas ! cette nature si richement douée eut le grand malheur de s'égarer dans l'irréligion et le scepticisme ; aussi, à mesure que la nuit de l'erreur s'étendait sur son âme, ce fut comme une lutte entre les *Rayons et les Ombres*, titre d'un ses recueils ; le grand poète descend à grands pas vers la décadence ; mais jusque dans les œuvres de sa longue et féconde vieillesse, on retrouve des éclairs, des échappées lumineuses qui ravissent d'admiration, même dans cette *Légende des siècles*, œuvre bizarre, confuse, que Victor Hugo nous offre comme l'épopée humaine.

Dans la préface de *Cromwell*, Victor Hugo développe, pour la première fois, le manifeste effectif de la réforme littéraire qu'il rêvait depuis longtemps et dont les partisans formaient ce que l'on appelait déjà l'école du romantisme. D'après sa théorie, dans le drame, on devait substituer l'imitation de Shakespeare à celle des Grecs et des classiques français du XVIIe siècle. Mais quel espace immense le tragique anglais, le grand peintre des oppositions inspiratrices, n'a-t-il pas toujours laissé entre lui et ses admirateurs !

Du reste, si Victor Hugo a quelquefois heureusement réussi dans sa tentative d'introduire dans le drame "un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque," il faut reconnaître aussi que, comme les dramaturges des boulevards, il a le goût des situations fortes où l'on arrive par des combinaisons cherchées : des hommes empoisonnés dans la joie d'un festin et que des cercueils attendent à la porte, des substitutions de personnes, des bandits pleins de tendresse, des fous et des laquais pleins de nobles et royaux sentiments. Voilà suffisamment de raisons pour que, malgré ses fortes et originales qualités, on ne puisse le comparer à l'auteur d'*Hamlet*, d'*Othello*, de *Roméo et Juliette.* Tous les drames de Victor Hugo : *Hernani*, *Marion Delorme*, *Ruy-Blas*, les *Burgraves*, etc. présentent un mélange inouï de qualités et de défauts.

Les romans de Hugo sont toujours le développement d'une théorie philosophique ou sociale. Ce qui le préoccupe n'est point l'intrigue de son sujet, ce ne sont point les aventures plus ou moins vraisemblables qui font le mérite des œuvres de Dumas, Ponson du Terrail, Féval, Souvestre ; non, c'est l'idée philophique qui pénètre par tous les pores de ses romans. Les principaux sont : *Han d'Islande*, *Bug-Jargal*, *Notre-Dame de Paris*, les *Misérables*, les *Travailleurs de la mer*, l'*Homme qui rit*, *Quatre-vingt-treize*, etc., etc. Tous ces ouvrages, à côté de pages magistrales et d'aperçus lumineux, offrent ces flots intarissables d'érudition, ces antithèses gigantesques et puériles

qui font partie de l'art poétique du maître. Cependant, aucun roman contemporain ne présente autant que ceux-là de beautés grandioses, de figures d'un relief sculptural, de types doués de vie.

Pour résumer, cet homme qui, tout jeune encore, a voulu se grandir à la taille d'un réformateur et d'un innovateur de génie, ce poète qui s'annonçait comme devant être le Shakespeare du XIXe siècle, de même que Napoléon avait été le Charlemagne des temps modernes, n'a pas tenu, il s'en faut de beaucoup, toutes ses promesses. L'effort ambitieux de ses innovations n'a pas abouti. En considérant ses étonnantes œuvres dans leur ensemble, malgré les merveilleuses beautés de détail, on ne peut s'empêcher de dire : décadence ! décadence ! Nulle part, le langage simple et mesuré ne lui convient. Il lui faut de l'extraordinaire, toujours de l'extraordinaire, et, pour le rencontrer, il fatigue, tourmente et torture son style, au risque de déconcerter et de rebuter ses plus grands admirateurs.

Ne finissons pas cependant par des paroles de critique, et reconnaissons que, malgré tous ses défauts naturels ou voulus, V. Hugo a reçu le grand don, le don suprême de l'écrivain, l'originalité, et qu'entre tous "les fils de la lyre" il fut sans conteste l'un des plus doués.

Il est mort le 22 mai 1885.

## LACORDAIRE.

(1802-1861.)

LACORDAIRE (le P. Henri-Dominique), nous de-

vrions dire le grand Lacordaire, naquit au bourg de Recey-sur-Ource (Côte-d'Or). Après des études assez médiocres, a-t-il dit lui-même, au collége de Dijon, où il perdít la foi, mais non les mœurs, il entreprit sans vocation les études qui le préparaient au barreau. Dieu le voulait ailleurs ; Berryer lui avait conseillé de se faire prêtre dans l'intérêt de sa gloire : " Faites-vous prêtre, lui disait-il un jour, vous deviendrez un éminent orateur de la chaire." Uniquement pour son salut et celui de ses frères, et non pour rencontrer la célébrité, Lacordaire entra bientôt au séminaire de Saint-Sulpice, où il retrouva son " enfance de cœur." Sous l'influence de la grâce, il y devint le plus docile, le plus pieux des lévites.

Ordonné prêtre en 1827, il fut presque aussitôt nommé aumônier du collège de Henri IV, où il vécut tranquille, aimé, honoré, jusqu'à la Révolution de Juillet. En 1830, il se lia avec l'abbé de Lamennais alors acclamé comme un nouveau Père de l'Eglise, et se fit remarquer parmi les plus énergiques et les plus consciencieux rédacteurs du journal *l'Avenir*. Les opinions erronées et les violences de langage de cette publication attirèrent sur elle les foudres de Rome. Lamennais se révolta, Lacordaire, mieux inspiré, se soumit. Ce jeune prêtre, à l'imagination ardente, eut le bonheur de rencontrer une personne aussi distinguée que vertueuse qui fut pour lui comme un ange conducteur, ce fut Mme Swetchine. Plus d'une fois elle lui fit entendre un salutaire " prenez garde " et le retint sur les pentes où l'entraînaient les ardeurs de sa nature.

En 1835, les conférences de Notre-Dame, pendant le carême, lui furent confiées. Le sujet qu'il adopta fut l'*Église*. Son succès fut immense. " Le jeune conférencier, dit F. Godefroy, installait en pleine cathédrale gothique les hardiesses de style de Chateaubriand, de Lamennais, de Joseph de Maistre, de Montalembert, avec un fond de libéralisme qui plaisait beaucoup, mais qui inspirait bien des craintes à quelques-uns." La jeunesse l'acclamait avec enthousiasme ; elle aimait cette parole jeune et vibrante, cette imagination luxuriante, ces élans du cœur, ces générosités et ces audaces de style. Ce qui sauva Lacordaire des pièges de l'orgueil, ce fut la sainteté de ses vues ; pour lui, la forme n'était qu'un moyen pour ramener à Dieu ces enfants du siècle dont naguère il avait parlé la langue.

Pendant le carême de 1836, ses conférences roulèrent sur la doctrine de l'Eglise en général et ses sources. L'orateur les fit devant le plus magnifique auditoire dont notre génération ait conservé le souvenir. Sa modestie s'alarma devant un si prodigieux concours, et malgré les vives instances de Mgr de Quélen, il quitta la chaire de Notre-Dame de Paris et partit pour Rome. Il allait y retremper son âme dans la solitude et la prière, au couvent dominicain de la Quercia, où il revêtit la robe blanche (6 avril 1840).

Une année après, le jour de l'inauguration des Frères-Prêcheurs en France, le restaurateur de l'Ordre de Saint-Dominique reparut dans la chaire de Notre-Dame et prononça son magnifique discours

sur la *Vocation de la nation française.* Je ne suivrai pas l'éloquent dominicain dans ses campagnes apostoliques à Bordeaux, Nancy, Metz, Grenoble, Lyon, Dijon, Liége, Toulouse ; je me contenterai de signaler quelques-unes de ses plus belles conférences. Celles de 1844, des *Effets de la doctrine catholique sur l'âme ;* celles de 1845, des *Effets de la doctrine catholique sur la société*, ne furent surpassées que par les conférences de 1846, sur *Jésus-Christ.* La sympathie, l'admiration redoublaient devant cette robe blanche de moine que des craintes chimériques l'avaient d'abord engagé à déposer.

Parmi ses œuvres principales on doit citer encore, sa *Lettre sur le Saint-Siège*, la *Vie de saint Dominique*, sa *Correspondance avec Mme Swetchine*, ses *Lettres à des jeunes gens*, la *Vie de sainte Madeleine.*

Que la tyrannie de mon cadre me pèse alors que j'essaie de donner une pâle idée du plus grand orateur chrétien du XIXe siècle ! En vain ma plume tenterait de juger cette éloquence magistrale, ma faiblesse réclame le secours de M. Henri de Riancey. " De tous les orateurs, dit-il, le P. Lacordaire, qu'on nous permette le terme, est le plus indescriptible. Il n'y a pas d'expression dans la langue pour rendre son action, son attitude, son geste ; les vibrations irrésistibles de sa voix, qui pénètre au plus intime des entrailles ; l'éclat merveilleux et fascinateur de son regard ; et cette incroyable domination que, du premier coup d'œil, il exerce sur l'auditoire le plus rebelle ou le plus sympathique. Plus que personne, il a le don prodigieux de faire courir dans les âmes ce

frémissement d'admiration et d'enthousiasme qui s'étend avec la force et la rapidité du courant électrique ; c'est par excellence l'homme qu'il faut voir et écouter. On peut le lire et on se prend encore d'étonnement et d'admiration ; mais pardessus tout, il est nécessaire de l'avoir entendu. J'oserai presque dire que sans cela on ne le comprend qu'imparfaitement, tandis que, quand on l'a suivi, ses intonations, sa manière, sa conviction demeurent gravées dans la mémoire et s'y réveillent chaque fois qu'on le relit."

## RAVIGNAN.

(1795-1858.)

Ravignan (Le P. F. X. de),—né à Bayonne, se fit remarquer d'abord par de brillantes plaidoiries au barreau. Toutes les dignités de la magistrature semblaient promises à son application au travail et à l'austérité de ses vertus professionnelles. Lorsqu'en 1821 il eut été nommé substitut du procureur du roi près le tribunal de la Seine, M. le président Séguier lui dit : " Monsieur, marchez dans la voie ouverte devant vous, mon fauteuil vous tend les bras."

Un jour, Ravignan dit un adieu suprême à toutes ces espérances mondaines pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice et de là chez les Jésuites. Après de fortes études théologiques, prêtre depuis 1828, il fut appelé par Mgr de Quélen à monter dans la chaire de Notre-Dame, déjà illustrée par le P. Lacordaire (1837).

Le P. de Ravignan porta dans la chaire de Notre-

Dame quelques-unes des habitudes de la magistrature. Son plan était dessiné, arrêté avec netteté et précision ; ses raisonnements serrés, ses déductions rigoureuses. Recueilli, calme, il portait sur ses traits amaigris et d'une rare distinction la trace de ses profondes et continuelles méditations. Son visage seul était déjà une impression sur l'auditoire. Cette parole, logique d'abord, nette et précise, plutôt qu'éloquente, s'animait peu à peu et arrivait à une touchante émotion. Peut-être alors, dans ses mouvements, rappelait-elle un peu l'ancien avocat général, mais le prédicateur chrétien reprenait bientôt le dessus, et les pieuses effusions de son langage laissaient dans l'âme de ses auditeurs, non le trait, mais cette disposition aux larmes, où Jérôme et Augustin voyaient le triomphe de la parole chrétienne. (Charpentier).

Le P. de Ravignan, en qui le saint primait le littérateur, s'était posé des principes d'éloquence qui devaient préparer efficacement ces fruits de salut bien préférables au vain bruit des applaudissements : une exposition claire et simple de la doctrine catholique et l'oubli absolu de soi-même.

Ce qui faisait véritablement le trait distinctif de son éloquence, c'était un accent de conviction et d'autorité auquel il était difficile de résister. Ses Conférences sur l'*Immortalité de l'âme*, sur la *Prière*, sur l'*Indifférence en matière de religion*, sur le *Caractère de J.-C.*, offrent de grandes beautés.

*De l'existence et de l'Institut des Jésuites* est le factum le plus éloquent qui ait jamais été composé pour l'illustre Compagnie.

## BERRYER.

(1790-1868).

Berryer (Pierre),--né à Paris, fut une des illustrations du barreau, mais sa gloire est plus grande encore comme orateur politique.

En 1818, pour son début au barreau, il prit part à la défense du maréchal Ney. Il eut peu de temps après l'honneur de faire acquitter Cambronne.

Les grands procès politiques surtout lui valurent au barreau ses plus beaux triomphes. Son discours en faveur de Louis-Napoléon, après la malheureuse aventure de Boulogne, fut de tous peut-être le plus admirable en puissance.

Berryer parut pour la première fois à la tribune, le 9 mars 1830, quatre mois après la chute de Charles X. Intrépide défenseur de la cause légitimiste, il la soutint seul contre tous les partis. Loin de repousser les idées libérales, il prit sous Louis-Philippe l'initiative de toutes les réformes. Mais c'était chez lui affaire de politique, plutôt que de conviction; en poussant le gouvernement de Juillet dans la voie illimitée des concessions, il espérait le mener à sa ruine. Il s'était fait l'*homme de toutes les oppositions*, ce qui conduisait à dire de lui : " Après s'être montré plus royaliste que le roi, il est devenu plus libéral que la liberté."

Berryer prononça d'importants discours à la Chambre des députés, contre *les lois de septembre*, contre l'*indemnité Pritchard*, sur la *révision de la Constitution*, sur l'*indemnité américaine*, sur l'*indépen-*

*dance des magistrats* dans leurs rapports avec la presse. Une sagacité politique remarquable et le patriotisme le plus pur s'y montrent partout.

Berryer a été peut-être le plus puissant improvisateur que la tribune et le barreau français aient jamais entendu ; il méditait d'avance et profondément son sujet, mais ses effets oratoires n'étaient presque jamais prémédités. Il attendait tout de l'émotion du moment. Emporté par le souffle ardent de l'inspiration, il était incomparable ; on aurait dit le dieu de l'éloquence. Mais, hélas ! les émotions qu'il communiquait s'évanouissaient vite. On écoutait Berryer comme on écouta Lamartine, moins pour être convaincu que pour être ému. Suivant un mot de Louis Blanc, ce grand orateur, dans sa stérile omnipotence, " agitait autour de lui les passions sans les conduire."

## MONTALEMBERT.

(1810-1870.)

MONTALEMBERT (le comte de) aborda en conquérant la tribune parlementaire, à laquelle l'avaient préparé de fortes et brillantes études, ainsi que sa collaboration au journal *l'Avenir*, dirigé comme on l'a déjà dit, par Lamennais son maître et son ami. Fidèle à la devise du journal : *Dieu et Liberté*, le jeune écrivain, avec toute la fougue de son imagination aventureuse, défendait en même temps la liberté des cultes et les libertés nationales. Déjà, dès cette époque, la véhémence de sa polémique

faisait pressentir un orateur ; il était donc armé de toutes pièces quand il se présenta devant la Cour des Pairs pour soutenir le procès de l'Ecole libre (19 septembre 1831).

Dans ce discours, le jeune comte, après avoir établi fermement ses convictions et son but, et réclamé indulgence pour sa jeunesse, ose demander à ses juges si les pères de famille n'ont pas le droit inviolable de choisir l'éducation de leurs enfants selon leur conscience, leur culte et leur foi. Ce plaidoyer, il aurait pu le recommencer de nos jours, s'il avait vécu assez pour voir une liberté si laborieusement achetée, confisquée dans sa patrie par les tyranneaux et les renégats de 1882.

En 1837, Montalembert faisant valoir les droits de l'Eglise à la propriété, combattit dans un discours très véhément, la loi qui confisquait le terrain de l'archevêché de Paris. Dans les sessions de 1844 et de 1845, il défendit contre Guizot, Cousin et Villemain, la liberté d'enseignement et la liberté religieuse. Le discours qu'il prononça alors fut regardé par toute la France comme un manifeste catholique ; il eut un long retentissement et valut à son auteur de nombreux témoignages d'admiration. Toujours infatigable, le 11 juin 1845, Montalembert attaqua l'opposition qui venait d'exiger la proscription des Jésuites et le ministère qui l'avait accordé par faiblesse.

En 1846, il flétrit avec indignation les massacres de la Gallicie ; en 1847, il plaida la cause de la Pologne et remua profondément l'assemblée, en

montrant, avec des accents prophétiques, quel péril créerait à l'Europe cette absorption d'une nationalité de vingt millions d'hommes par le Colosse du Nord. Il ne fut pas moins éloquent dans le discours qu'il prononça, le 14 janvier 1848, sur la guerre du Sonderbund, sur le triomphe du parti radical en Suisse. Eclatant comme un cri d'alarme à la veille la seconde Révolution, ce discours est le plus admirable triomphe du génie oratoire de Montalembert.

On ne peut oublier non plus celui qu'il prononça le 17 octobre 1849, dans la célèbre discussion qui eut lieu à l'occasion des crédits demandés pour l'expédition française en Italie. Victor Hugo, qui l'avait précédé à la tribune, s'était attiré les applaudissements de la Montagne, en flattant les préjugés révolutionnaires, et en réchauffant de vieilles haines contre le clergé. Montalembert, en tournant les applaudissements de son côté, lui fit payer chèrement son triomphe.

Pourquoi faut-il ajouter que Montalembert, qui parle de l'Eglise sa mère avec une passion de dévouement, a failli devenir un fils révolté ? Les illusions d'un libéralisme exagéré le jetèrent dans de regrettables écarts qu'il reconnut bien tardivement. Mais paix à sa cendre ! Ces erreurs ne pourront faire oublier la gloire des luttes qu'il a affrontées pour la liberté d'enseignement, et l'émancipation de l'idée catholique.

Il est l'auteur de la *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie* et des *Moines d'Occident*, ouvrages fort estimés.

## DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE.

On entend par littérature classique d'un pays, l'ensemble des ouvrages qui se recommandent par la pureté du goût et la perfection du style. Tels sont ceux des grands écrivains du siècle de Périclès, du siècle d'Auguste et du siècle de Louis XIV.

Le mot *classique*, appliqué aux auteurs d'élite, fut emprunté par les grammairiens de la Renaissance aux divisions de l'ancienne Rome. Les citoyens de la première classe s'appelaient *classici* ; on donna donc par analogie le titre de *auctores classici*, auteurs classiques, à ceux des auteurs grecs et latins qui parurent former l'aristocratie littéraire.

Le mot *classique*, appliqué aux choses de la littérature, désigne encore le culte de la tradition antique, l'observation fidèle des règles formulées par l'art grec et latin. La littérature a été à peu près exclusivement classique en France, depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, où le *romantisme* fit son apparition.

## DU ROMANTISME.

Le *romantisme* ou *genre romantique* est ce genre de littérature qui affecte de s'affranchir des règles de composition et de style établies par l'exemple des auteurs classiques de l'antiquité et du XVIIe siècle.

Le *romantisme*, au moins quant au mot, est d'importation étrangère. On appelait ainsi en Allemagne, à la fin du siècle, un retour systématique aux formes et aux idées de la poésie et de l'art du moyen-âge, qui eurent l'une et l'autre leur origine

dans le roman. Tieck et les deux Schlegel furent les chefs de cette tentative qui échoua devant le grand mouvement imprimé à la pensée et à la poésie allemande par Wieland, Lessing, Gœthe et Schiller.

Le mouvement, parti de l'Allemagne, se communiqua à l'Angleterre ; les poètes surnommés *lakistes* comme Wordsworth, Coleridge, Southey, Wilson se précipitent vers un nouvel idéal. Ils donnent une âme à la nature ; les eaux, les montagnes, les bois s'animent ; à tous les êtres crées ils prêtent une voix. Walter Scott se fait le chantre du moyen-âge, et mérite par ses ballades d'être surnommé le *dernier des Ménestrels*. Byron crée une poésie toute personnelle, imprégnée de scepticisme impie et d'une sorte d'ironie douloureuse.

De l'Allemagne et de l'Angleterre le courant de cette révolution littéraire passa en France avec le livre de Mme de Staël, l'*Allemagne*, et y fit éclore d'abord une sorte de *romantisme modéré*.

### ROMANTISME MODÉRÉ.

Ses principaux caractères, en France, furent l'insurrection contre les lois arbitraires et quelquefois légitimes de la poétique ; le besoin douloureux d'une croyance, un retour marqué vers le moyen-âge, époque de la vieille foi ; l'amour passionné de la nature, où quelques-uns semblent trouver une sorte de religion accompagnée d'un sentimentalisme vague.

Parmi les principaux représentants de ce *roman-*

*tisme modéré*, il faut mettre en première ligne CHATEAUBRIAND, qui, par son *Génie du Christianisme*, et ses romans : *René*, *Atala*, *les Natchez*, ouvrit à l'art de nouvelles sources d'inspiration ; MME DE STAEL, par son roman de *Corinne*, activa le mouvement ; LAMARTINE, V. HUGO, dans la première phase de son talent ; ALFRED DE VIGNY, MME TASTU, CASIMIR DELAVIGNE, etc.

Bientôt cette école modérée fut dépassée par les enfants perdus du *romantisme exagéré*.

### ROMANTISME EXAGÉRÉ.

Voici quelles étaient les prétentions des *romantiques exagérés* : 1° Ils s'affranchissaient de toutes les règles, et déclaraient ne reconnaître en littérature aucune autorité, sous prétexte que le poète ne relève que de son sens propre. 2° Ils confondaient tous les genres littéraires, passaient du tragique au comique, du sublime au grotesque sans transition. Le laid et le grotesque avaient droit de cité dans la nouvelle poésie comme dans la nature. Tout était sacrifié à l'effet.

Cependant la nouvelle école inspira des hardiesses heureuses ; les jeunes auteurs produisirent des œuvres remarquables en dépit de leur système, parce qu'ils apportaient un grand talent au service d'une mauvaise cause. Mais ces fruits brillants durèrent peu ; chaque auteur n'écoutant plus que sa fantaisie, on vit éclore les œuvres les plus difformes, les plus monstrueuses. Ce ne fut plus que l'anarchie et le chaos ; le *romantisme* exagéré devait périr par ses propres excès ; il est en train de se suicider.

Le porte-étendard des *romantiques* exagérés fut V. HUGO. Autour de lui se pressait sous le nom de *cénacle* une sorte de pléiade romantique, dans laquelle on remarqua SAINTE-BEUVE, EMILE et ANTONY DESCHAMPS, THÉOPHILE GAUTIER, etc. La préface du drame de *Cromwell* par V. Hugo (1827), fut le manifeste du parti.

### DU RÉALISME.

On appelle ainsi une forme de la littérature contemporaine qui proscrit tout idéal dans l'art, et qui prétend que la réalité toute crue, quelle qu'elle soit, est digne d'imitation. Le *réalisme*, qui a la prétention de s'ériger en école, n'est que le cauchemar d'une génération maladive et blasée, réduite aux seuls appétits sensuels, parce que l'âme est vide de toute généreuse aspiration. Les principaux représentants de l'école réaliste sont MM. CHAMPFLEURY et EMILE ZOLA. Le dernier surtout a porté le cynisme de ses tableaux à un degré qu'il est difficile de surpasser

---

# ERRATA.

---

| Page. | ligne | au lieu de : | lisez : |
|---|---|---|---|
| 8 | 15 | Vendales | Vandales |
| 9 | 3 | il y a nuée de cicéro-niens | il y a une nuée de cicé-roniens |
| 26 | 30 | mais la vertu prend... | mais où la vertu prend... |
| 32 | 18 | élégiague | élégiaque |
| 37 | 12 | language | langage |
| 47 | 25 | et qui mérite le nom | et qui mérita le nom |
| 50 | 7 | littérateure | littérature |
| 51 | 19 | Pallavicino | Pallavicini |
| 51 | 1 | Métatase | Métastase |
| 57 | 17 | *Don Quichotte*, le plus... | *Don Quichotte*, le livre le plus populaire... |
| 79 | 2 | Boryant | Bryant |
| 108 | 8 | humeur | *humour* |
| 108 | 12 | Spenscer | Spenser. |

---

# TABLE DES MATIÈRES.

## I. Résumé succint de l'Histoire de la Littérature.


Littérature grecque........................................ 1
Littérature romaine........................................ 7
Littérature française........................................ 14
Littérature italienne........................................ 45
Littérature espagnole........................................ 55
Littérature portugaise........................................ 60
Littérature anglaise........................................ 61
Littérature des Etats-Unis........................................ 78
Lttérature allemande........................................ 80


---

## II. Réponses aux questions du programme de l'Université Laval sur l'Histoire de la Littérature.

---

1° *Première catégorie de questions:—études sur quelques grandes périodes littéraires.*


Siècle de Périclès........................................ 88
Siècle d'Auguste........................................ 92
Littérature chrétienne au IVe siècle........................................ 95
Siècle de Louis XIV........................................ 98
Siècle d'Elisabeth........................................ 107


2° *Deuxième catégorie de questions:—études sur les genres littéraires.*


Poésie lyrique........................................ 110

Poésie épique .......... 113
Poésie didactique proprement dite.......... 116
Tragédie.......... 118
Comédie .......... 121
Histoire.......... 123
Eloquence du barreau.......... 128
Eloquence de la tribune.......... 132
Eloquence sacrée.......... 138
Apologue .......... 143
Satire.......... 145

*3° Troisième catégorie de questions :—étude sur un auteur en particulier.*

*Chez les Hébreux.*
David.......... 149
Isaïe.......... 150

*Chez les Grecs.*
Homère.......... 151
Pindare.......... 153
Eschyle.......... 154
Sophocle.......... 155
Euripide .......... 157
Platon.......... 158
Démosthène.......... 160
Hérodote.......... 162
Thucydide.......... 163
Xénophon.......... 165
Plutarque.......... 166

*Chez les Latins.*
Virgile.......... 167
Horace.......... 169
Ovide.......... 173
Cicéron.......... 174
César.......... 176
Salluste.......... 178
Tite-Live.......... 179
Tacite.......... 181

*Pères de l'Eglise.*
S. Jean Chrysostome.......... 182
S. Basile le Grand.......... 184
S. Grégoire de Nazianze. 185
S. Augustin.......... 186
S. Bernard.......... 188

*Chez les Français.*
Corneille.......... 189
Racine.......... 193
Molière.......... 196
Boileau.......... 198
La Fontaine .......... 201
Mme de Sévigné.......... 202
Bossuet.......... 204
Fénelon.......... 209
Bourdaloue.......... 212
Massillon.......... 214
La Bruyère.......... 216
Voltaire.......... 217
Chateaubriand.......... 239
Lamartine.......... 242
V. Hugo.......... 244
Lacordaire.......... 248
Ravignan.......... 252
Berryer.......... 254
Montalembert.......... 255

*Chez les Italiens.*
Dante.......... 219
Le Tasse.......... 221

*Chez les Allemands.*
Klopstock.......... 227

Schiller....... ................ 228
Gœthe........................ 230

*Chez les Anglais.*
Shakespeare................ 223
Milton........................ 225

Lord Byron................. 232

*Dans la péninsule ibérique.*
Caldéron...... ..... ......... 235
Le Camoëns................. 236

---

De la littérature classique........................................ 258
Du romantisme.................... ........................ ..... .... 258
Du réalisme.................................................................. 261
Errata......................................................................... 262
Supplément au cours de rhétorique de Verniolles, etc... 267
Table des matières............... ...................... ...... 263

---

CO

r

**D**
unic
**D**
obje
édif
**P**
abso
proj
pan
écla
ont
soin
dan
**T**
être
doit
vien
qui
célè
coup
succ
**Or**
L'
**au**
chez

# SUPPLÉMENT

AU

# COURS DE RHÉTORIQUE DE VERNIOLLES

EN RAPPORT AVEC LES QUESTIONS DU PROGRAMME DE L'UNIVERSITÉ.

---

## ÉLOQUENCE SACRÉE.

**Déf. du Panégyrique.**—Le panégyrique est un discours uniquement consacré dans la chaire à la louange des saints.

**Double objet.**—Le panégyrique des saints a pour double objet de les honorer par l'éloge de leurs vertus et de nous édifier en nous portant à l'imitation de leurs vertus.

**Plan.**—Il n'est pas nécessaire que le plan embrasse absolument toute la vie du saint que l'on veut louer. Un projet aussi vaste ne convient qu'à l'histoire. Il suffit au panégyriste de choisir parmi les vertus de son héros les plus éclatantes, celles qui forment son caractère distinctif et qui ont été l'âme de ses principales actions. Ce choix fait avec soin donnera un plan, amènera les divisions, et répandra dans tout le discours un ordre satisfaisant.

**Ton.**—En général les panégyriques des saints doivent être comme leur vie, sérieux, graves et édifiants; le style doit porter ces caractères; le véhément et le familier ne conviennent pas. Enfin, il vaut mieux insister sur les moyens qui les ont sanctifiés que sur les actions qui les ont rendus célèbres, selon cette pensée de Bourdaloue, qu'il faut beaucoup moins songer à louer les saints qu'à leur donner des successeurs.

**Oraison funèbre chez les chrétiens; son double objet.**—L'oraison funèbre, telle qu'elle est parmi nous, appartient au christianisme seul. Ce panégyrique tout religieux a, chez les chrétiens, un double objet: le premier, de proposer

à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talents qui ont brillé dans les premiers rangs de la société; le second, de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde au moment où il faut passer dans l'autre.

**Du texte.**—Le texte, tiré des livres saints, doit offrir comme un éloge sommaire du héros, et mettre d'abord sous les yeux sa vie et son caractère, ou se prêter à des applications faciles et à des développements heureux.

**De l'exorde.**—L'exorde jouit, dans l'oraison funèbre, de tous ces avantages: images brillantes, langage pompeux, figures hardies, réflexions frappantes, tout est à la disposition de de l'orateur; mais il faut que le goût le plus sévère y préside.

**De la division.**—La division doit être insensiblement amenée par des développements délicats. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit toute enfermée dans le texte, mais il faut qu'elle en soit tirée. En outre, on doit prendre garde de faire briller l'une des parties au dépend de l'autre. L'éloquence doit aller en croissant, non du faible au fort, du bien au mal, mais du bien au mieux, de l'intéressant au plus intéressant encore. Enfin, la sainteté de la chaire ne permettant pas de se borner à des éloges purement humains, la division doit toujours avoir pour but la religion et la piété, sans lesquelles il n'y a pas de véritable gloire.

## ÉLOQUENCE ACADÉMIQUE.

**Définition des discours de réception.**—On entend par discours de réception, le discours que prononce un membre nouvellement élu, le jour de sa réception à l'Académie ou dans une société savante.

**Des mémoires.**—Les mémoires sont l'exposé des observations ou des découvertes qu'on a faites dans une science ou dans un art; des dissertations sur des points d'histoire, de chronologie, de critique, qu'on éclaircit, etc......

**Des harangues.**—Les harangues sont des compliments de félicitation, de remercîment ou de condoléance adressés à un prince, à un magistrat ou autre personnage considérable, dans une occasion solennelle. Elles doivent être courtes, élégantes et surtout délicates, parce que l'éloge en fait ordinairement le fond.

**Ton et style des éloges historiques.**—Des critiques estimables pensent que les meilleurs modèles de ces sortes d'ouvrages sont ou la *Vie des hommes illustres* de Plutarque, ou les *Éloges*

*des savants* de Fontenelle ; c'est-à-dire qu'ils voudraient un simple éloge historique mêlé de réflexions, sans qu'on se permît jamais ni le ton ni les mouvements de l'éloquence. Mais, comme ce sont moins des monuments historiques que des tableaux faitspour réveillerde grandes idées ou de grands sentiments, il ne suffit pas de raconter à l'esprit, il faudra, si l'on peut, parler à l'âme et l'intéresser fortement.

## ÉLOQUENCE MILITAIRE.

**Définition de la harangue militaire.**—La harangue militaire est un discours prononcé par un général d'armée, avant la bataille, pour exciter ou soutenir la valeur de ses troupers.

**Ses espèces.**—On peut en distinguer trois : 1° celles qui, réellement prononcées, nous ont été conservées par la tadition ; 2° celles qui sont vraisemblables ; 3° celles qui sont feintes.

**Harangue militaire chez les anciens et chez les modernes.**—L'usage de haranguer les soldats avant une action était familier aux anciens. La fable et l'histoire, tant sacrée que profane, déposent en faveur de cette coutume ; elle n'a rien d'étonnant dans les mœurs anciennes où le talent de parler en public était nécessaire à tous ceux qui voulaient gouverner et conduire les hommes. Les discours que les historiens mettent si souvent dans la bouche des généraux n'ont pas sans doute été prononcés tels qu'on les lit ; mais on ne les supposait que parce que l'usage en était commun, et on ne leur faisait dire que ce qu'ils pouvaient avoir dit réellement.

Chez les Hébreux, les ministres de la religion, avant que l'action s'engageât, se présentaient à la tête de l'armée et adressaient la parole au peuple. Il en était de même chez les Grecs et les Romains. Chez les modernes, il existe peu de discours militaires dont l'authenticité soit bien reconnue. Henri IV qui parlait aisément et avec feu, ne négligeait pas ce talent dans les occasions importantes. Le grand Condé, La Rochejaquelein suivaient aussi la même pratique. A ces harangues, on a substitué les discours écrits qu'on appelle *proclamations* et qu'on distribue à l'armée. Ces discours, quels qu'ils soient, tirent leur principal mérite de la force et de la brièveté.

Les harangues vraisemblables sont celles que les historiens attribuent aux généraux, aux conquérants, et à tout autre chef de guerre dont ils décrivent les exploits.

Les harangues feintes sont celles qu'on rencontre chez les poètes, surtout dans Homère, dont les héros sont de grands discoureurs.

## HISTOIRE.

**Définition de l'histoire.**—L'histoire est un récit consciencieux des événements qui constituent la vie des sociétés humaines en général ou des individus en particulier.

**Style de l'histoire.**—Le style de l'histoire doit être grave mais rapide ; il faut qu'il s'élève ou s'abaisse suivant l'importance des objets, mais qu'il rejette tous les ornements éclatants. La propriété des expressions, la variété des phrases, tantôt courtes, tantôt périodiques, et toujours de formes diverses, tel est le véritable mérite de l'historien. Il ne rejette pas les ornements quand ils se présentent d'eux-mêmes ; mais il se garde bien de les rechercher. Son but n'est pas d'amuser le lecteur par des phrases harmonieuses, mais de l'instruire par d'utiles leçons.

**Divisions de l'histoire.**—L'histoire se divise d'abord en *histoire sacrée* et en *histoire profane :* l'une considère les hommes dans leurs rapports avec la divinité, et l'autre dans leurs rapports avec leurs semblables.

- HISTOIRE
  - sacrée
    - sainte.
    - ecclésiastique.
  - profane
    - naturelle.
    - littéraire.
    - civile
      - universelle.
      - générale.
      - particulière.

**Définition de l'histoire universelle.**—L'histoire civile est universelle quand elle embrasse les annales de tous les peuples, depuis la fondation des premières monarchies, ou du moins des nations de l'Europe et de l'Asie occidentale, jusqu'à nos jours.

**Définition de l'histoire générale ou nationale.**—L'histoire civile est générale quand elle embrasse les faits de toute une époque, ou ceux d'un empire pendant toute sa durée. Telles sont : l'histoire ancienne, l'histoire romaine, l'histoire de France, d'Angleterre.

**Dèfinition de l'histoire particulière.**—L'histoire civile est particulière quand elle traite quelque grand événement, ou quelque période qui peut être connue comme faisant un tout.

**Devoirs de l'historien.**—Il faut à l'historien un esprit vaste et puissant, capable d'envisager les faits dans leur ensemble et d'en faire la synthèse ; une intelligence vive et pénétrante

qui remonte aux premières causes, un jugement sûr et impartial, qui expose sans détour le bien et le mal, indépendamment de toutes les considérations d'intérêt individuel, sans passion comme sans parti ; par dessus tout cela, il faut un sens moral élevé, un respect profond de la religion et de ses devoirs, qui n'abdique jamais.

## ROMAN.

**Définition.**—Le roman est un récit d'aventures tantôt vraies, tantôt imaginaires, embellies par le style et disposées suivant la fantaisie de l'écrivain.

**Qualités littéraires du roman.**—Par la grande variété des sujets qu'il traite et des sujets qu'il revêt, le roman échappe à des règles précises. On peut toutefois lui en assigner spécialement quatre : la *vraisemblance des événements* ; la *vérité des caractères ;* la *justesse d'observation* dans la peinture des passions ; le *mouvement* et la *rapidité* dans le récit.

**Devoirs d'un romancier.**—Son but est d'égayer et de distraire en instruisant. Tout roman devrait contenir une leçon directe ou indirecte, et viser à rendre les hommes meilleurs; mais la plupart des romanciers ont indignement trahi ce devoir, et leurs œuvres ont contribué plus qu'on ne saurait dire à démoraliser les peuples.

---